



Société Internationale
d'Études Néroniennes

NERONIA
ELECTRONICA
revue électronique

Fascicule 3 – 2014

Sommaire

Les cités thessaliennes et Néron : à propos d'une inscription inédite de Larissa. (Athanasios Tziafalias, Ancien Ephore des Antiquités de Larisa (Thessalie) et Richard Bouchon, Maître de Conférences en histoire grecque – Université Lumière Lyon 2 – HiSoMA UMR5189).....	p. 3
May the world burn while I still live! The Great Fire of 64 AD. (Sam Van Overmeire – RMAH – Brussels).....	p. 12
<i>Nefas</i> ou la violation de l'ordre du monde dans les tragédies de Sénèque (Marjolaine Saby – Université M. de Montaigne, Bordeaux III – Institut Ausonius-UMR 5607).....	p. 28
An ἐφ' ἡμῶν beneficium? Some Aspects of Seneca's <i>De Beneficiis</i> in the Light of Epictetus. (Martin Degand – Université catholique de Louvain – Louvain-la-Neuve).....	p. 59
Othon, Vitellius et la figure de Néron. (Pauline Duchêne – Université Paris Ouest Nanterre).....	p. 70
The Legacy of Famullus: Decoration in the Esquiline Wing of Nero's <i>Domus Aurea</i> . About P. G. P. Meyboom and E. Moormann, <i>Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea di Nerone a Roma, Babesch Supplementa 20</i> (Leuven, 2013). (Larry F. Ball – University of Wisconsin, Stevens Point).....	p. 79

La revue électronique *Neronia Electronica* est publiée par la Société Internationale d'Études Néroniennes (S.I.E.N.). Pour de plus amples informations, rendez vous sur : <http://www.sien-neron.fr/>

Les cités thessaliennes et Néron : à propos d'une inscription inédite de Larissa. (Athanasios Tziafalias et Richard Bouchon)

Cherchant à montrer que la Thessalie avait bien sa part dans la représentation du monde grec qui était celle de Néron, il y a dix ans presque, je concluais à l'intérêt que les Thessaliens avaient pu porter à cet empereur, bien qu'alors la documentation épigraphique ne rendît compte que bien mal d'une relation privilégiée¹ : seule la petite cité d'Atrax, certes une des cités thessaliennes les mieux connues archéologiquement, avait jusque-là fourni une base de statue de Néron². Deux documents viennent compléter ce tableau et l'un d'entre eux fait l'objet ici d'une première édition³.

Il s'agit tout d'abord d'une base de Xyniai, le seul document épigraphique, à l'exception de l'arbitrage dans un conflit de frontière qui l'opposa à sa voisine Méliataia et qui fut exposé dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes⁴, que l'on puisse assigner à cette cité d'Achaïe Phthiotide, dont le territoire comprenait le lac du même nom. J'ai montré ailleurs que le texte gravé sur la base de Xyniai avait été trop hâtivement publié, qu'il comprenait une première inscription honorifique pour un empereur anonyme, mais fils d'un empereur divinisé, émanant de la *polis Xyniaieôn*, puis qu'avaient été gravées deux déclarations individuelles d'affranchissement et de versement de la taxe prévue à cet effet, datées pour l'une du stratège Laouchos et pour l'autre du stratège Alexandros, lors de la 16^e année de règne de Trajan⁵. La dédicace à l'empereur anonyme était datée par le système de comput auquel les Thessaliens ont eu recours pendant un demi-siècle au moins, à partir de l'année 10/11 p.C. ou "ère auguste", *etos sebaston*. L'affranchissement conclu lors de l'année de Laouchos était gravé au-dessous de la dédicace impériale, or la stratégie de Laouchos a été l'occasion pour les Thessaliens de frapper une émission monétaire portant au droit le buste de Néron. Elle a été placée dans la seconde partie du règne de l'empereur, peut-être à l'occasion des Pythia auxquels Néron a participé (voir infra). La dédicace de Xyniai devait donc honorer Néron dans la première partie de son règne. J'ai, par hypothèse, avancé les années 58/59 et 61/62 p.C. comme date du monument, selon que l'on suit l'une ou l'autre des reconstitutions que je proposais, à savoir la 49^e année auguste ou bien la 9^e année de règne de Néron, qui correspond à la 52^e année auguste :

Ἡ πόλις Ξυν[αίων Νέρωνι Καίσαρι Σεβα]-
στῶ, θεοῦ υ[ίῳ, στρατηγούτος Νι]-
κομάχου, ἔ[τους τεσσαρακοστοῦ καὶ]
ἐνάτου σεβ(αστοῦ) Τ[- - - - -]

ou bien

Ἡ πόλις Ξυν[αίων Νέρωνι Κλαυδίῳ Καίσαρι Σεβα]-
στῶ, θεοῦ υ[ίῳ Γερμανικῶ, στρατηγούτος Νι]-
κομάχου, ἔ[τους Νέρωνος Κλαυδίου Καίσαρος]

¹ Bouchon 2007.

² *I.Atrax*, 158 (=A. Tziafalias et al., *Corpus des inscriptions d'Atrax (Thessalie)*, Athènes, à paraître en 2014).

³ Je tiens à remercier chaleureusement l'inventeur de cette inscription de Larissa, M. Ath. Tziafalias, qui a généreusement accepté que je sois associé à la publication de ses découvertes épigraphiques lors des fouilles qu'il a conduites au théâtre de Larissa.

⁴ M. Laurent, *BCH*, 25, 1901, 345 ; P. de la Coste-Messelière, "Inscriptions de Delphes", *BCH*, 49, 1925, 100-101 (+ *IG IX 2, Add. Ult.* 205 IIIb).

⁵ Bouchon 2010 : l'inscription de Xyniai fait l'objet d'une annexe, p. 464-469, dont je ne reprends ici que les conclusions.

ἐνάτου σεβ(αστοῦ) τ[οῦ καὶ νβ' uacat ?]

La raison pour laquelle une cité aussi peu remarquable que Xyniai a voulu honorer Néron échappe encore et c'est aussi le cas de la cité d'Atrax qui, si elle joua un rôle de seconde importance à l'époque hellénistique, ne donne plus signe d'une grande activité à partir du milieu du I^{er} s. p.C.

Les fouilles du théâtre de Larissa, qui ont été conduites dans les années 1990 et 2000 ont amené leur lot de documents d'époque impériale. Parmi ceux-là se trouve la base de statue d'un empereur dont le texte a été en partie martelé, mais qu'il convient de placer dans le courant du I^{er} s. à en croire la paléographie : on retrouve des Ω prenant la forme de O coupés à la base dans les textes de l'époque. Il s'agit très vraisemblablement d'une inscription honorant Néron.



fig. 1 : face antérieure © Richard Bouchon, HiSoMA

Le bloc, mis au jour dans les fouilles du bâtiment de scène du théâtre principal de Larissa, correspond à l'angle supérieur droit d'un couronnement mouluré d'une base en marbre blanc, très probablement d'un marbre thessalien des carrières de Kastri, sur le rebord oriental de la plaine de Larissa, qui ont servi aussi pour les gradins du théâtre (numéro d'inventaire A'ΘΛ064 ; archives thessaliennes de Lyon GHW06822 et estampage TH03514) (fig. 1). L'inscription est gravée sur un bandeau plat de 18,5 cm de hauteur qui surmonte une moulure en retrait de 3,5 cm de hauteur qui court sur les 4 côtés du bloc et qui est formée de haut en bas d'un filet, d'une doucine et d'un talon. Les autres dimensions, largeur (au maximum 62 cm) et épaisseur (max. 59 cm) ne sont pas entièrement conservées. Au lit supérieur ont été recreusées une mortaise presque carrée (6 x 7 cm), à 27 cm de la face antérieure mais en partie emportée par la cassure du bloc, et une mortaise circulaire (6,5 cm de diamètre), à 42 cm de la face antérieure et à 13 cm du bord droit : toutes deux ont une profondeur de 7 cm et servaient au dispositif de scellement d'une statue de bronze (fig. 2).



fig. 2 : lit de pose. © Richard Bouchon, HiSoMA

Au lit de pose, une mortaise pour goujon rectangulaire (4 x 6.5 cm) a été creusée à 31,5 cm de la face antérieure et à la même distance du bord droit : la profondeur de cette mortaise n'est pas connue, car elle est encore en partie remplie par le plomb qui scellait le goujon métallique au couronnement et au corps de la base (fig. 3).



fig. 3 : lit d'attente. © Richard Bouchon, HiSoMA

La hauteur des lettres varie de 2,5 à 2,7 cm et l'interligne est de 1,9 cm environ. La face antérieure a été descendue au moyen d'un ciseau grain d'orge, en vue de l'inscription en l'honneur de Néron, laissant une sorte de cadre lisse extérieur d'1 cm environ. Par ailleurs, la première ligne de l'inscription a été effacée au moyen d'un ciseau plat, laissant çà et là quelques fonds de lettres souvent difficiles à interpréter en raison des coups de ciseau.

Comme de nombreuses bases honorant des empereurs ou autres représentants de l'autorité romaine, il s'agit donc d'un remploi (mêmes traces de ravèlement d'un premier texte sur *IG IX 2*, 612, petit fragment d'une base honorant deux *Kaisares*, très probablement Lucius et Gaius), remploi dont on peut se demander s'il concerne la seule base ou bien aussi la statue, à l'image des statues honorifiques réassignées à des bienfaiteurs plus récents, au I^{er} s. a.C. comme J. Ma y a encore insisté, notamment pour les officiels romains dans l'Amphiaraion d'Oropos⁶. En effet, il ne semble pas que la partie conservée du lit d'attente de la base de Larissa porte les traces de recreusements pour un second emploi en tant que base de statue : les deux mortaises décrites plus haut pourraient bien être celles du premier emploi, dont on ignore tout. On notera que dans le cas de la base d'Atrax, la face portant l'inscription a fait l'objet d'un ravèlement, mais que des traces très nettes de lettres sont encore visible "au-dessous" de la dédicace pour Néron : le lit d'attente a par ailleurs été creusé pour recevoir une large plinthe de forme arrondie. Quant à la base de Xyniai, elle a sans doute elle aussi fait l'objet d'un remploi pour supporter la statue de Néron, puisque sa forme laisse supposer soit qu'elle a précédemment servi de base pour une statue équestre, d'un type peu couru à l'époque impériale, notamment dans des communautés aussi petites que celle de Xyniai, soit qu'elle était dans un premier temps un simple bloc de construction (présence d'un trou de crampon à l'arrière du lit d'attente).

Le texte de la dédicace est réparti en quatre lignes de manière assez peu adroite : ainsi le lapicide a été poussé à contracter les dernières lettres de la ligne 2 pour placer la fin de l'épithète Γερμανικόν ; il a en revanche gravé la dernière syllabe de σωτή[ρα] en retour de ligne, en sorte que le nom de l'instance faisant la dédicace, la cité de Larissa, se retrouvait mal mis en évidence, à la suite.

Malgré la mutilation du texte, on tire de la ligne 3 et du pronom féminin réfléchi ἐαυτῆς que la dédicace est le fait de λα πόλις τῶν Λαρειαίων et non du δῆμος Λαρειαίων. Les éléments qui conduisent à identifier l'empereur honoré conduisent à hésiter, étant donné l'état fragmentaire du document, entre Néron et Domitien, tous deux condamnés à l'oubli et portant tous deux l'épithète *Germanicus*. Les caractéristiques paléographiques de la gravure ne s'opposent à aucune des deux hypothèses⁷. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que la cité de Larissa honore le deuxième fils de Vespasien, d'autant que contrairement à ce qu'a publié O. Kern dans son fascicule thessalien des *Inscriptiones Graecae* (*IG IX 2*), nous ne connaissons pas encore d'inscription thessalienne honorant Domitien : en effet, le groupe statuaire représentant le couple impérial Domitien/Domitia enregistré dans ce corpus sous le numéro 607 est un fantôme. Ce monument, sur la forme duquel Kern se garde bien de donner quelque information que ce soit, a été vu, selon l'épigraphiste allemand, par le seul François Pouqueville, médecin et consul Général de France à Ioannina auprès d'Ali Pacha sous le Premier Empire⁸ : le texte de la double inscription (Δομτιανὸν Καίσαρα Θεσσαλοῖ / Δομτίαν Σεβαστήν) étant très exactement celui que l'on retrouve sur les rares monnaies émises par le *koinon* thessalien sous les Flaviens portant au droit le buste de Domitien et au revers celui de son épouse Domitia⁹, l'existence même d'une telle inscription aurait au moins dû être révoquée en doute, mais en réalité Pouqueville n'a jamais publié rien d'autre qu'une monnaie de bronze qu'il a trouvée près du site antique de Kíerion et qu'il croyait inédite¹⁰. Pour autant, le lien entre Domitien et les Thessaliens, notamment les Larisséens, n'est pas sans fondement, puisque la fin de l'époque des Flaviens correspond au moment où les

⁶ Ma 2007.

⁷ On se référera par exemple aux affranchissements de la cité de Gonnoi qui datent de la dynastie flavienne, B. Helly, *Gonnoi II*, Amsterdam, 1973, n° 141 et 142.

⁸ F. Pouqueville, *Voyage de la Grèce III*, Paris, 1826, 395, selon la référence de O. Kern : en fait, la présentation de ce document concernant Domitien se trouve à la note 3 de la page 426.

⁹ Burrer 1993, 34 et 167-173 ; Burrer ne dit rien de l'inscription.

¹⁰ O. Kern renvoie à la publication de Zosimas, *Prometheus* 1899, 396, 2, que je n'ai pas pu consulter et qui est peut-être à l'origine de sa méprise.

élites thessaliennes commencent à obtenir la *ciuitas Romana*¹¹ et que l'on attribue au règne de Domitien une série d'émissions pseudo-autonomes de bronze des Thessaliens portant au droit, accompagné de la légende ΘΕΣΣΑΛΟΙ ou ΘΕΣΣΑΛΩΝ, le type élaboré sous Néron de l'Apollon Lykeios assis et se reposant après avoir joué de la cithare, et au revers un type repris du monnayage classique de la cité de Larissa, à savoir la nymphe Larissa jouant à la balle, ce qui l'entraînera à tomber dans le fleuve Pénée, portant la légende ΛΑΡΙΣΑ, qui ne sert pas à désigner le personnage, mais très certainement à préciser quelle autorité était coresponsable avec les Thessaliens de l'émission¹². Ce lien avec la Thessalie est peut-être à mettre en rapport avec la présence d'un Cassius Longinus responsable de l'aménagement de Tempé (*CIL*, III, 588¹³) qui d'une façon ou d'une autre peut-être lié à la famille de Domitia, qui était fille d'une Cassia Longina¹⁴.

Ce qui reste du texte nous permet cependant de trancher en faveur de Néron : la mention d'*autokratôr* à la fin de la titulature, en rejet, peut difficilement convenir à la façon dont les Grecs ont désigné Domitien, mais siérait parfaitement à Néron, qui n'a pris le *praenomen* d'*Imperator* qu'à partir de 66, mais qui était désigné comme *μῆγιστος αὐτοκράτωρ* par les Athéniens en 61/62 p.C. (*IG II²* 3277), sur le modèle de la titulature présente sur les monnaies qui mentionne toujours *in fine* le titre d'*Imperator*. On tiendra donc pour très probable le fait que le bloc de Larissa portait une statue honorant Néron.

Pour la restitution des lacunes, la dernière ligne nous donne une précieuse indication : l'empereur est honoré par la cité de Larissa, [ἡ πόλις ἡ/τῶν Λ]αρεισαίων, pour avoir été le sauveur de la cité, épithète souvent accompagnée de celle d'évergète : τὸν ἑαυτῆς σωτῆ[[ρα καὶ εὐεργέτην]. Si l'on adopte cette solution longue (τὸν ἑαυτῆς σωτῆ[[ρα καὶ εὐεργέτην ἡ πόλις ἡ/τῶν Λ]αρεισαίων), il faut supposer 21 lettres dans la lacune de la ligne 4. Mais, par ailleurs, la titulature impériale se termine à la ligne 3 par la mention [αὐτοκράτ]ορα. De plus, la douzaine de lettres qui étaient gravées sur la partie conservée de la première ligne ont fait l'objet d'un soin particulier pour appliquer l'*oblitio memoriae*, alors que les *cognomina* Σεβαστὸν Γερμανικὸν ont été épargnés par le ciseau du censeur : la fin de la première ligne doit donc comporter les parties significatives du nom de Néron (vraisemblablement une partie de la séquence Νέρωνα Κλαύδιον Καίσαρα). Ainsi, il est peu probable qu'ait été insérée une longue généalogie de Néron, comme on en trouve dans les inscriptions honorifiques de Delphes (Amphictionie) ou de Messène ; il eût été mal venu de faire disparaître les noms des prédécesseurs dont la mémoire n'avait pas été condamnée¹⁵. En revanche, on peut tenir pour vraisemblable la mention de la filiation avec l'empereur divinisé Claude, comme dans le texte de Xyniai, dans la lacune qui ouvre la ligne 2. Tout cela posé, il est difficile de combler la lacune qui ouvre le texte à la ligne 1, si elle est constituée d'une vingtaine de lettres. Le qualificatif τὸν μέγιστον αὐτοκράτορα employé à Athènes dans l'inscription mentionnée ci-dessus ferait redondance avec la ligne 3 et le recours à des qualificatifs laudatifs à l'entame des inscriptions honorant les empereurs, du type τὸν κύριον ἡμῶν ou τὸν θεϊότατον *uel sim.* est un phénomène postérieur au I^{er} s. p.C. Il est donc probable que la lacune à gauche soit moins longue que celle qu'impose la restitution σωτῆ[[ρα καὶ εὐεργέτην]. À peu près les 2/3 du

¹¹ Sur ce point, je renvoie à ma thèse inédite, soutenue à Lyon en 2005 : *Les élites politiques de la cité de Delphes et du koinon thessalien : institutions, chronologie et pratiques familiales. I^{er} s. av. J.-C. — III^{ème} s. ap. J.-C. Contribution à l'histoire politique et sociale de la Grèce centrale sous administration romaine*, 305-310, et à ma contribution au Colloque international d'Athènes "Dynamiques sociales dans la Grèce romaine : le rôle de la mobilité sociale", organisé conjointement par le KERA et l'EfA les 30 et 31 mai 2014, "La famille des Coccei de Larissa", à paraître dans la collection Meletemata en 2015.

¹² Burrel 1993, 39 : les deux types sont alternativement frappés au droit et au revers.

¹³ Decourt & Mottas 1997, notamment, pour l'inscription de Tempé, p. 312-314 et 348.

¹⁴ L'étude de cette base inédite de l'épouse de Cassius Longinus, n° archives thessaliennes de Lyon GHW 6301, paraîtra dans le courant de 2015.

¹⁵ Voir les remarques de L. Jannoray, *BCH*, 60, 1936, 374-385.

bloc seraient alors conservés, pour une largeur d'1 m environ, ce qui est attendu pour une base de ce type. En toute prudence, le texte pourrait ressembler à ceci, en conformité avec les vestiges de lettres martelées à la première ligne :

[Νέρωνα Κλαύδιον] [[Καίσαρα Κλαυδίου]]-
 [θεοῦ υἱὸν Σ]εβαστὸν Γερμανικὸν
 [αὐτοκράτ]ορα τὸν ἑαυτῆς σωτῆ-
 4 [ρα ἢ πόλις ἢ Λ]αρεισαίων *uacat*

Une telle solution impose de conclure qu'une partie du nom de Claude avait fait les frais de l'*oblitio memoriae*¹⁶.

Pourtant il est difficile d'avoir de vraies certitudes pour la restitution du texte, tant les Grecs ont employé la titulature impériale avec souplesse. Par ailleurs, la *iunctura* σωτήρ καὶ εὐεργέτης est quasi systématique dans l'épigraphe honorifique des époques hellénistique et romaine. Certains *imperatores* et empereurs ont été honorés par des communautés grecques comme σωτήρ uniquement, mais l'*honorandus* est systématiquement σωτήρ τοῦ κόσμου ou τῆς οἰκουμένης, comme César à Karthaia de Céos (IG XII 5, 557), Auguste en Laconie (IG V 1, 379) ou encore Claude à Athènes (IG II² 3273). Les rares exceptions font référence à des situations exceptionnelles, comme ces trois individus de Béroia qui honorent leur *Sôtèr* en la personne du grand-prêtre et agonothète du *koinon* macédonien (EKM I I. Beroia 121, début du II^e s. p.C.) ou, pour un exemple plus ancien, les Thessaliens décrétant que trois Larisséens soient inscrits au rang des Σωτῆρες de la cité à l'occasion d'un épisode de la troisième Guerre de Macédoine (IG IX 2, 515¹⁷). Les Thessaliens ont certes honoré l'aïeul de Néron, Auguste, sous le titre de θεὸς σωτήρ¹⁸, mais comment en tirer argument pour expliquer le formulaire tronqué de la dédicace à Néron ?

Faut-il donc voir un Néron *Sauveur* des Larisséens honoré pour autre chose que la routine qui présidait aux relations entre les communautés grecques et les empereurs, notamment à l'entame d'un règne, dans la course à la conservation de privilèges ? Une lettre d'Hadrien aux Delphiens prend acte des réclamations au sein de l'Amphictionie contre le poids trop important qu'y ont pris les Thessaliens, à la suite de la décision de Néron de rendre aux Thessaliens les voix des anciens peuples périèques au conseil amphictionique¹⁹. Mais, outre le fait qu'on ignore quand est intervenue cette décision de Néron, qui a pu être prise *in situ*, à l'occasion des deux passages de l'empereur à Delphes, la décision ne concerne pas que la seule cité de

¹⁶ Il est remarquable que ni la base de Xyniai, ni celle d'Atrax n'ont subi l'application de la décision d'*oblitio memoriae*, au contraire de la base de Larissa, ce qui s'explique banalement par une plus grande exposition à la vue des autorités romaines dans la capitale. Sur ce point, on se reportera à Ch. Hoet-van Cauwenbergh, « Condamnation de la mémoire de Néron en Grèce : réalité ou mythe ? », *Neronia VII*, Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C., VIIe Colloque international de la SIEN, Athènes, 21-23 octobre 2004, *Latomus* 305, 2007, (Perrin Y. éd.), p. 225-249. Par souci d'exhaustivité, on peut ajouter à la liste des manifestations en Thessalie de condamnation de la mémoire des empereurs le cas d'une double base du *koinon* des Thessaliens portant une statue de Claude théos et de Vespasien (IG IX 2, 606, tabula marmoris découverte à Larissa) : le monument est perdu et il est impossible à présent de savoir si cette double dédicace a été pensée comme un monument dynastique cherchant à souligner la continuité entre les Flaviens et leurs prédécesseurs julio-claudiens, ou si la dédicace honorant Vespasien a été ajoutée plus tard sur un monument déjà en place, par exemple par-dessus une dédicace pour Néron, *damnatus*.

¹⁷ Voir Helly 2007, spéc. 239-245 pour le décret en question.

¹⁸ Kantiréa 2007, 51-52 (voir *Bullep* 2009, 297) ; Bouchon 2010, surtout p. 436-438.

¹⁹ *CID* IV 152, notamment aux lignes 12-17 de la colonne I.

Larissa, mais le *koinon* des Thessaliens dans son entier. Peut-on alors envisager la possibilité d'un passage de Néron à Larissa pour les fêtes en l'honneur de Zeus Eleuthérios, selon l'hypothèse émise par P. Franke il y a trente ans de cela ?

Les Thessaliens ont frappé monnaie par deux fois sous le règne de Néron, sous les stratèges fédéraux Aristiôn et Laouchos²⁰. Dans les deux séries, le portrait impérial est du type de la maturité, ce qui place ces émissions après l'année 63. F. Burrer a préféré ne pas assigner d'événement précis pour en expliquer la frappe, au contraire de P. Franke²¹ et de E. Papaethymiou²² qui les ont toutes deux mises en lien avec le séjour de Néron en Grèce en 66 et 67 p.C., se fondant l'un et l'autre sur la présence du type monétaire de l'Apollon citharède, jouant ou se reposant après avoir joué. Remarquant que le type de l'Apollon citharède était déjà employé dans le monnayage thessalien du règne de Claude, j'avais suggéré une autre explication, qui d'ailleurs n'entre pas forcément en contradiction avec l'hypothèse d'une célébration des victoires de Néron, à savoir l'implication des Thessaliens dans l'organisation des Pythia dès le moment où la charge spécifique d'agonothète des Pythia avait été créée, sans doute sous Claude, peut-être un peu avant si l'on préfère supposer que la création de l'agonothésie est contemporaine de celle de la fonction d'épimélète des Amphictions que l'on fait remonter à la fin du règne d'Auguste²³.

Les émissions d'Aristiôn portent au revers un Apollon en pied, tourné vers la droite et jouant de la cithare, ce qui correspond au type de revers de certaines émissions du stratège Antigonos, sous Claude, à la différence près que la tête du dieu est radiée et non simplement couronnée de laurier. On a fait de ce détail, sans doute avec raison, le signe d'une imitation du type officiel à l'Apollon citharède frappé par les ateliers impériaux en 64 apr. et représentant Néron en Apollon. C'est la réforme monétaire introduite par l'empereur qui nécessitait de distinguer les monnaies frappées en bronze et en orichalque, la tête de l'empereur/dieu citharède étant tantôt radiée, tantôt laurée. Les cités d'Orient ont repris ce type comme un thème iconographique propre, détaché de sa signification métallique. Les monnaies d'Aristiôn portent elles aussi au droit la tête de Néron, radiée quand elles l'associent à un type de revers représentant l'épreuve de la chasse au taureau, et laurée quand elles le combinent au type du citharède à la tête radiée, ce qui correspond sans doute à une différence de valeur, à l'imitation du modèle impérial²⁴. Il convient donc de les placer entre 64 et 68 p.C. et il n'est pas absurde de penser que l'assimilation de Néron à Apollon entretient un rapport étroit avec son passage en Grèce et ses deux séries de victoires aux Pythia. Pour autant, la supposition de P. Franke d'un passage de l'empereur à Larissa ne repose que sur un syllogisme dont on pourra juger combien il est fragile : les monnaies d'Aristiôn font peut-être écho au voyage et aux victoires de Néron en Grèce ; ces mêmes monnaies reprennent le vieux type iconographique de la chasse au taureau (*ταυροθηρία*), qui est une épreuve des Eleuthéria organisés par le *koinon* des Thessaliens à Larissa²⁵ ; donc, Néron a assisté aux Eleuthéria.

²⁰ Sur les monnaies thessaliennes, voir à présent les catalogues de vente du Classical Numismatic Group : *Nomos 4, the BCD collection*, mai 2011 et *Triton XV, the BCD collection*, janvier 2012, qui remplace très avantageusement, pour les frappes de bronze, l'ouvrage vieilli de Rogers 1932. De même, l'étude de Burrer 1993 affine les résultats du premier volume du *RPC* (A. Burnett, M. Amandry, P. P. Ripolles, *Roman Provincial Coinage I. From the Death of Caesar to the Death of Vitellius (44 BC- AD 69)*, Londres, 1992) ; voir aussi, pour le monnayage de l'époque des Flaviens, le *RPC II* (A. Burnett, M. Amandry, I. Carradice, *Roman Provincial Coinage II. From Vespasian to Domitian (AD 69-96)*, Londres, 1999).

²¹ Franke 1992.

²² Papaethymiou 2005, qui ignore le livre de F. Burrer et l'article de P. Franke.

²³ Pouilloux 1980 ; Lefèvre 1998, 127-134 ; Sanchez 2001, 426-432 et 437-441.

²⁴ Burrer 1993, 34.

²⁵ Sur le concours des Eleuthéria, je me contente de renvoyer à l'appendice épigraphique du récent ouvrage de Graninger 2011, 159-182.

L'affaire est encore moins assurée pour les émissions frappées sous le stratège Laouchos, qui présentent une combinaison de types nouveaux dans la numismatique thessalienne, notamment le type de droit de l'ΕΙΡΗΝΗ ΣΕΒΑΣΤΗ, ou *Pax Augusta*, associé au revers à une Nikè sur un globe tenant une couronne et une palme, ou bien associés au portrait impérial, les types de revers d'Apollon assis se reposant après avoir joué ou celui de la personnification de la Thessalie debout tenant les rênes d'un cheval. Il ne fait pas de doute que le type de la *pax Augusta* s'inspire des victoires arméniennes du règne de Néron et de la fermeture des portes du temple de Janus, qui est un type monétaire daté de la onzième puissance tribunitienne de Néron en 65 p.C. Faut-il lier la victoire représentée au revers des monnaies thessaliennes aux victoires agonistiques de Néron, lequel n'est aucunement présent sur les monnaies pseudo-autonomes au type de la Paix ? Il semble plus raisonnable de déceler dans le type de revers thessalien une imitation des monnaies au type de la VICTORIA AUGUSTI émises par l'atelier de Lyon (*RIC*, 522) à partir de 66 p.C.²⁶ La stratégie de Laouchos pourrait donc être tout juste antérieure à la visite de Néron en Grèce ; en tout cas, rien ne permet de conclure à une référence particulière au thème de l'épiphanie impériale dans le monnayage thessalien, à l'exception peut-être de l'Apollon radié des émissions d'Aristiôn, qu'il conviendrait alors de placer en 67/68 p.C.

En somme, les raisons qui ont pu pousser les Larisséens à honorer Néron sont multiples et on se satisfait mal de la pauvreté des sources pour cette époque. Il apparaît que le monnayage thessalien a été frappé dans les dernières années du règne de Néron et ne peut être mis en relation avec les inscriptions honorifiques que nous avons présentées, pour lesquelles on pencherait plutôt vers le début ou le milieu du règne de l'empereur ; peut-être la base d'Atrax fait-elle exception, si l'on a raison de tisser un lien entre le type monétaire de l'Apollon Lykeios de certaines des monnaies de Laouchos et le possible lieu d'exposition de la statue d'Atrax, cité dont on a de bonnes raisons de penser que le sanctuaire principal était consacré à Apollon Lykeios (*I.Atrax*, 55).

Bibliographie

- Bouchon, R. (2007) : "En deçà ou au-delà des Thermopyles : quelle Grèce pour Néron ? L'empereur, les Pythia et la Thessalie", in : Perrin 2007, 213-224.
- Bouchon, R. (2010) : "L'ère auguste : ébauche d'une histoire politique de la Thessalie sous Auguste", *BCH*, 132, 427-471.
- Burrer, F. (1993) : *Münzprägung und Geschichte des thessalischen Bundes in der römischen Kaiserzeit bis auf Hadrian : 31 v. Chr.-138 n. Chr.*, Saarbrücken.
- Decourt, J.-C. & Mottas, F. (1997) : "Voies et milliaires romains de Thessalie", *BCH*, 121, 311-354.
- Franke, P. R. (1992) : "Νέρων, Απόλλων και Θεσσαλία", in : *Διέθνες συνέδριο για την αρχαία Θεσσαλία στη μνήμη του Δημήτρη Ρ. Θεοχάρη*, Athènes, 370-375.
- Graninger, D. (2011) : *Cult and koinon in Hellenistic Thessaly*, Leyde.
- Helly, B. (2007) : "La capitale de la Thessalie face aux dangers de la Troisième guerre de Macédoine : l'année 171 av. J.-C. à Larisa", *Topoi*, 15, 127-249.
- Hoet-van Cauwenberghe, C. (2007) : "Condamnation de la mémoire de Néron en Grèce : réalité ou mythe ?", in : Perrin 2007, 225-249.

²⁶ C'est déjà la position de F. Burrer ; *aliter* Papaeuthymiou 2005, 919.

- Kantiréa, M. (2007) : *Les dieux et les dieux Augustes. Le culte impérial en Grèce sous les Julio-Claudiens et les Flaviens. Études épigraphiques et archéologiques*, Athènes.
- Lefèvre, F. (1998) : *L'Amphictionie pyléo-delphique : histoire et institutions*, Paris.
- Ma, J. (2007) : “Notes on Honorific Statues at Oropos (and Elsewhere)”, *ZPE*, 160, 89-96.
- Papaethymiou, E. (2005) : “La visite de Néron en Grèce : le témoignage numismatique”, in : *XIII Congreso Internacional de Numismatica Madrid 2003*, vol. I, Madrid, 915-926.
- Perrin, Y., éd. (2007) : *Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C. Neronia VII.*, Bruxelles.
- Pouilloux, J. (1980) : “Les épimélètes des Amphictions : tradition delphique et politique romaine”, in : *Mélanges de littérature et d'épigraphie latines, d'histoire ancienne et d'archéologie. Hommages à la mémoire de Pierre Willeumier*, Paris, 281-299 (= *D'Archiloque à Plutarque. Littérature et réalité. Choix d'articles de Jean Pouilloux*, Lyon, 1986, 345-363).
- Rogers, E. (1932) : *The Copper Coinage of Thessaly*, Londres.
- Sanchez, P. (2001) : *L'Amphictionie des Pyles et de Delphes. Recherches sur son rôle historique des origines au II^e s. de notre ère*, Stuttgart.

May the world burn while I still live! The Great Fire of 64 AD.

(Sam Van Overmeire)

1. Introduction

“He beckons with his hand and smiles on me. As who should say ‘When I am dead and gone, remember to avenge me on the French.’ Plantagenet, I will; and like thee, Nero, Play on the lute, beholding the towns burn”¹.

In 64 AD, Rome had become a worthy capital, filled with monuments and public buildings. An enormous population was fed by its emperors and had lived a life undisturbed by war for nearly a hundred years. Our literary sources tell us how all this came to an end on the 19th of July: a devastating fire, which would burn for several days, wiped out monuments, houses and a sizeable part of the population. According to Suetonius and Cassius Dio, this was only part of the story. They claim that Emperor Nero himself had lighted the conflagration and had subsequently sung on the fall of Troy. Nero’s posthumous reputation as a singing ruler and arsonist was born. With his so-called persecution of the Christians, also connected to this disaster, his legacy would be complete².

The fire, as well as the guilt or innocence of Nero, has been discussed extensively in scientific literature. Opinions remain divided: many authors believe Nero is an unlikely perpetrator and have pointed to the full moon, a very bad time for planned arson, and some point to mistakes made by the ancient sources or to their bias³. Others writers find the ancient accusations reliable, among them E. Champlin, who presented an elaborate theory as ‘proof’ of Nero’s guilt. First, the testimony of the conspirator Subrius Flavius, who admitted under torture that he hated the emperor because he was a murderer, actor and arsonist. The second piece of evidence is Nero not going on a planned trip shortly before the fire, because he had to “support the people of Rome”, suggesting that he knew a disaster was about to take place. Other actions before and after the fire show that the emperor wanted to present himself as the new founder of Rome for which he drew inspiration from the foundations by Romulus and Camillus. While thought-provoking Champlin’s argumentation is flawed, as has already been pointed out by K. Bradley. The mythological explanations that he presents are far-fetched, and one must furthermore assume that the average Roman would understand them⁴. The accusation of Flavius is problematic as well: Champlin naively accepts Tacitus’ claim to have presented the exact words of the man⁵. Finally, Nero’s decision to stand by his people probably refers to the traditional task of emperors to take care of the *plebs* of the capital⁶.

Other writers have accused members of the conspiracy of Piso, yet there is no support for this theory in our sources and the interval between fire and conspiracy is difficult to explain. The Christians are another candidate, though there is, again, little proof for this⁷. Here we can also note that S. Dando-Collins has

¹ King Henry VI. Part I Scene IV (S. Thorndike, *The Complete Works of William Shakespeare*, London, 1974). The fire of 64 is also discussed, albeit shorter, in Van Overmeire 2013.

² Sceda 1967, 114-115; Malitz 2004, 145 present him as such; for his reputation in film, theatre and the like: Wyke 1994.

³ Griffin 1987, 132-133; Daugherty 1992; Achard 1995, 65-68; Gray-Fow 1998, 595; recently Decaux 2008, 191-193.

⁴ Bohm 1986; Sordi 1999, 106; Champlin 2003, 121 and 185-199; Bradley 2005, 125.

⁵ Rubiés 1994 discusses the objectivity of Tacitus.

⁶ Recently Broekaert & Zuiderhoek 2011.

⁷ Beaujeu 1960, 9-13.

recently suggested, in a book that is more about the rule of Nero than the actual fire of Rome, that the emperor blamed and punished the followers of Isis, whom he saw as responsible for the death of his daughter. It is an unlikely theory, since Tacitus clearly states that Nero persecuted “a new superstition” of whom the followers called themselves “*Chrestianos*”. Even if the name Christians was added to our manuscripts in both Suetonius and Tacitus, the cult of Isis was not new. Nor is it credible that Tacitus would have called it a mere superstition⁸. Opinions within the scientific community clearly remain divided, especially concerning the part that Nero played within the conflagration.

Here we will discuss the great fire, hoping especially to shed new light on the role of Emperor Nero during and after this conflagration. To do this, we will not only analyse our ancient sources, but comparative material, from periods where more information is available, will be used as well. Information on fires in other regions and time-periods can help us understand the phenomenon in pre-modern society. Though we will begin with general information from various periods⁹, to sketch a broad picture, we will subsequently focus on London. Much information is available on the various fires that ravaged this city and the famous conflagration of 1666 shows many parallels with that in Rome, including a king (Charles II) who had to support his desperate people while maintaining his uncertain popularity and image, in order to preserve his power¹⁰.

Thus, after looking at our ancient sources and the information they have to offer, we will discuss the limits and bias of this information. Next, we will create a comparative framework, looking at fires in Rome and various, mostly European, cities. Then the fire of 1666 will be used to systematically ‘reconstruct’ the disaster of 64. The role of Charles II and Nero in fighting the fire and supporting their people will be discussed. A final chapter focuses attention on the subsequent rebuilding of both London and Rome.

2. The Sources

Whether we like it or not, a study of our ancient literary sources (Tacitus, Suetonius and Cassius Dio¹¹) is a necessity for any description of the fire of 64. Despite a semblance of similarity, their accounts differ in approach and details. Tacitus tells us the disaster started near the Caelian hill, which had a lot of shops with combustible goods. The circus quickly went up in flames and the fire spread to local wooden houses. Panic erupted. Throughout the city, men were seen starting even more fires, telling everyone they were ordered to do so. Tacitus wonders whether they were telling the truth or merely hoping to plunder undisturbed. On the sixth day, the fire was extinguished, yet rekindled in the estates of Tigellinus. Four districts of Rome stayed undamaged, three were completely destroyed and seven reduced to ruins. Tacitus says it was not known whether Nero was responsible, yet rumours spread amongst the masses: the emperor had sung about the fall of Troy while the city had burned. Others told of his wish for a new capital (Tac., *An.*, 15.38-41).

Suetonius claims Nero desired to witness the end of the world. Besides, the artistic emperor hated the ugly buildings and small streets of his capital and commanded openly to set fire to buildings. This explains why no-one dared to stop the arsonists. Some grain warehouses near the future *Domus Aurea* were destroyed with siege equipment, because the emperor desired to use the location for his buildings projects. The fire

⁸ Dando-Collins 2010, 106-109, followed by Paratico 2012, 41.

⁹ It is quite impossible to discuss fires from all time-periods and regions in this brief article and to my knowledge no general study of this phenomenon exists. This means we will limit ourselves to several interesting and well-documented examples to help sketch this overview.

¹⁰ Jenkinson 2010, 236-237.

¹¹ Pliny briefly mentions the fire, set by the mad tyrant Nero, but gives no further details: Plin., *Nat.*, 17.1; Baldwin 1995, 73.

lasted six days and seven nights, destroying an immense number of houses and treasures. People sought refuge in monuments and tombs, while Nero sang about Ilium from the tower of Maecenas (Suet., *Ner.*, 38).

Cassius Dio starts his story with the desire of Nero for the destruction of Rome. He had called Priam happy because the king had witnessed the fall of his country. The emperor desired a new capital and sent confidants on his way to start blazes all through the city. In order to avoid suspicion, they pretended to be drunks and criminals. The conflagration created much fear and while many tried to save their possessions, thieves robbed their homes. For several days the inferno raged while soldiers did nothing to help. On the contrary: they desired to plunder and encouraged the spread of the flames. According to Dio, the fire was the largest disaster since the Gallic conquest. The entire Palatine hill, the circus of Taurus and two thirds of the rest of the city were destroyed. During the disaster, Nero had sung of Troy, standing on the top of his palace. The population hated him for that (D.C. 62.16.2-6; 17.1; 17.3; 18.-1-3).

Later accounts of the fire would use these three authors as source-material, varying emphasis and details¹².

While Tacitus, Suetonius and Cassius Dio are indispensable as source material, the story they bring is unsatisfactory. Their descriptions of the great suffering of the citizens of Rome, which figure prominently among all three accounts, have been drawn from rhetoric tradition. Tacitus, for example, uses the fall of Troy by Virgil as a model. Not only does this draw attention to the ‘performance’ of Nero, of whom gossip told he sang about Ilium, but by not using descriptions of the looting of Rome by the Gauls, he undermines any possible parallel between Nero, founder of the new Rome, and Camillus, the second founder of the city¹³. Such rhetoric colouring is common among ancient historians and may make for pleasant reading, yet it affects accuracy and objectivity: how much of the account is present to make the story more interesting? How much is invented? Details are, furthermore, scarce and many facts we might consider essential are missing.

The account of Nero’s guilt also beckons questioning. Suetonius and Cassius have difficulty hiding their loathing of the emperor. In the rest of their books he is presented as a bad ruler, here he is a madman, obsessed with the fall of his own capital. Tacitus has succeeded, beautifully, to present himself as an objective onlooker, but those who are familiar with his works know this is only appearance. His history of Nero shows the downfall of a ruler who has become the slave of his own vice¹⁴. In his analysis of the fire Tacitus suggests the involvement of the emperor: mysterious figures, rumours and a rekindling of the fire on the grounds of his evil accomplice, prefect Tigellinus. A recent analysis of Tacitus’ account has noted that he tries to show that Nero, an emperor incapable of pious behaviour, had by his actions caused the loss of temples, “*places of memory*” for religious ritual. Locations that reminded Romans of the glory of their past had disappeared and even Nero’s actions after the fire do more harm than good¹⁵. Though there is little space to discuss the subject here, the attitude of the literary sources is part of a negative post-mortem view of Nero among the Roman elite¹⁶. The emperor had neglected the Senate and executed several of its members.

¹² Orosius simply copies the version of Suetonius. Aurelius Victor and Sulpicius Severus tell of his desire for a new (and beautiful) capital. Hieronymus and Eutropius think he wanted to understand the fire of Troy; Jakob-Sonnabend 1990, 29, 58, 105-116.

¹³ Feeney 2008, 105-107; Edwards 2013.

¹⁴ Ciurea 1999; Kragelund 2000, 503-505.

¹⁵ Shannon 2012, 749-752, 756-761.

¹⁶ For instance Hekster 1998.

Furthermore, he had shown his love for the low-born *plebs* and counted several non-citizens, freedmen and slaves among his close acquaintances. Finally, he had performed as actor and singer, professions despised by the elite¹⁷.

This was enough for our sources to condemn Nero at every turn, presenting him as a bad man and ruler. The story of the Great Fire has undoubtedly been coloured by the bias of the ancient sources. Thus, it might be interesting to take a broad look at other fires in ancient Rome and other cities.

3. Fires Throughout the Ages

From our literary and epigraphic sources we get the impression that Rome was constantly exposed to fires, great and small¹⁸. Five fires from the time of Augustus were large enough to attract attention from the literary sources. One started near the circus, like the fire of 64, and destroyed a large part of this racecourse and other monuments. A variety of conflagrations had also been the reason for the introduction and subsequent reforms of the *vigils* (D.C. 50.10.3-4; 54.2.4-5; 54.29.8; 55.8.6; 55.12; 55.26; Suet., *Aug.*, 28; 30). Under Tiberius several fires are known, one of which destroyed the area around the circus, and neither was Rome spared under the rule of Caligula or Claudius (D.C. 58.26.5; Suet., *Tib.*, 48; *Claud.* 18; Tac., *Ann.*, 4.64; 6.45; *AE* 1968, 6; *CIL*, XIV, 4535). Fire was clearly nothing unusual in ancient Rome, yet the descriptions of these conflagrations are even more sparse in detail. What about fires in other periods? As said in our introduction, we will first focus on some interesting and relatively well-documented examples from various regions, chosen to illuminate the cause, location and spread of fires and the way people explained them.

In early-modern Croatia, a growing population would cause various trouble in the local cities. A rising population-density was combined with traditional building methods, using wood for walls and straw for roofs. Combined with strong winds, this resulted in various devastating fires in cities like Varaždin and Zagreb in 1624, 1645, 1646, 1674 and 1706. The cause was often human error, yet sometimes the people sought out scapegoats. In 1700, four witches were executed in Koprivnica for starting a fire. On another location, soldiers quartered in the city who could – according to rumour – turn invisible, were accused¹⁹. Fires in 19th century France were most often caused by accidents and extreme heat. They were seldom set on purpose. In 1830, however, rumours in the countryside of Normandy blamed foreigners, who were apparently skulking about, causing fires. Though the rumours varied, either gangs, insurance companies, the troops of Napoleon or an invading English army were responsible. A number of local Englishmen would pay dearly for all this gossip²⁰. Around 1870, meanwhile, public fire companies were called into existence in several European cities. Fire remained a common danger, largely because of defective construction and human error. Theatres, big buildings that housed large numbers of people, were a particular risk, with – for England alone – disasters in 1886 (Derby), 1887 (Gateshead) and 1896 (Aberdeen). Better rules for the construction of buildings coupled with a modern fire corps would eventually yield results in Europe²¹. In America, a large fire destroyed Chicago in 1871 and gossip claimed an Irish immigrant, Catherine O’Leary, was responsible. Her cow had knocked over a lamp. The story fitted marvellously well with local prejudice against the Irish²². The fire-safety of densely populated regions like Chicago and New Jersey would remain

¹⁷ Ginsburg 1981; Newby 2002, 177-179; Champlin 2003, 64; Takács 2009, 58.

¹⁸ Robinson 1922, 93; Sablayrolles 1996, 22, 34.

¹⁹ Petrić 2009, 160-166.

²⁰ Merriman 1976, 451-459.

²¹ Ewen 2005, 297-300.

²² To quote Abraham Simpson from the television show *The Simpsons*: “The last time the meteors came, we thought the sky was on fire. Naturally, we blamed the Irish. We hanged more 'n a few.”

inadequate for several decades, until the beginning of the twentieth century. There were few fire-safe constructions, many old wooden houses and few emergency exits²³.

Let us turn to London. Already in Antiquity, the city was devastated by several fires. In the Middle Ages, fires are known for almost every century; buildings were almost exclusively constructed from flammable materials. Starting from the 19th century we have detailed information on the causes and magnitude of conflagrations in London. In the seventeen years from 1833 to 1849 there were 11305 large and (especially) small fires, no less than 665 per year. Most of these were very limited, yet 4%, or 26 per year, caused the total destruction of one or more buildings. Though Rome and London *may* have held a similar population, two factors had certainly changed by the 19th century: the (albeit slow) advent of new fire-fighting techniques, which would have lessened the impact of blazes, and the use of gas for heating, which caused many accidents. If we ignore the disasters caused by gas, we arrive at a figure of 386 fires per year, fifteen of them devastating. This is probably a figure on the low-end for ancient Rome. The number of deaths was limited, only 342, “thanks to the excellent work of the fire brigade”. Again, it is feasible that this figure would have been higher for imperial Rome. The occurrence of fires was spread quite equally throughout the year. A large part (70%) started between 5 in the afternoon and 4 at night. This because at night more candles were lighted in London. The same would undoubtedly applies to Rome. Juvenal mentions lights burning in some windows in Rome, while the poor poet himself makes do with either moonlight or a small lamp (Juv. 3.265-290)²⁴.

Among the most important locations where fires originated, were houses, both rental and private (2176 cases), local shops for food and drinks (569), oil and cheese manufacturers (168), woodcraftsmen (209) and sellers of wool and clothing (159). The large number of fires in houses can be explained by estimates that London had around 300 000 of those. Local shops seem quite prominent in fires, granted that these must have been numerous as well. Finally, 97,5% of fires was caused by all sorts of accidents, only in 2,5% of cases was there a *suspicion* of evil intent²⁵. Similar research in 1852 seems to confirm these facts. In that year 923 fires took place, most of them in houses or stores at night. 25 were serious with 31 people killed²⁶.

To summarise these findings: fires seem to have been a common occurrence in the pre-modern period. Small fires easily started and could have devastating consequences. High population density and inflammable building materials (easily available wood) were major factors, not unknown to the ancients: Vitruvius mentions how fires easily spread by jumping from one wooden house to the next (Vitr. 2.9.16; 5.12); Tacitus specifically mentions how the fire of 64 spread thanks to the many wooden constructions (supra). Winds could turn a fire into an inferno, as was known to Pliny, who witnessed this at Nicomedia (Plin., *Ep.*, 10.33). In most cases, fires were started by accident, yet often the people blamed foreigners, soldiers, witches or people with a different fate or culture. The search for a scapegoat is well known phenomenon in European history: in the Middle Ages, for instance, the Jews were held responsible for diseases like the Black Plague. In Antiquity, Cassius Dio says that criminals under Domitianus and Commodus poisoned people throughout the world with small needles (D.C. 67.11.6; 73.14.3)! Also under the empire, the Jews of Antioch were accused of having started a fire that destroyed several public buildings (Jos., *BJ*, 7.55-56). Naturally, not all fires were accidents. Martial mentions pyromaniacs being punished in the arena (Mart., *Liber de Spectaculis*, 9), while the jurist Paulus mentions how the prefect of the fire brigade was responsible for the punishment of arsonists (Dig., 1.15.3.1-2). As a final remark, I want to mention that the appeasement of the, obviously angry, higher powers was a common reaction to various

²³ Marx 2004, 15-16; Sayles 1903, 21-22.

²⁴ Brown 1851, 35-367, 39-40, 59-61; Akroyd 2000, 194, 210; Braddick 2008, 103.

²⁵ Brown 1851, 43-51, 53-54 and 59; Akroyd 2000, 223-224; Braddick 2008, 103.

²⁶ Baddeley 1853.

disasters as well. The flagellants had their heyday during the Black Plague, the citizens of Croatian Varaždin sought aid in St. Florian²⁷. In Livy, there are numerous examples of republican sacrifices in reaction to diseases, defeats and other disasters²⁸.

4. Two fires and rulers

After our overview of fires, their cause, effect and aftermath, we will now turn to the conflagration of London in 1666. After that, we can study the fire of Rome and combine the story there with our ancient sources. In this way, we will be able to give a better account of the fire of 64 AD.

The diaries of two Londoners who lived in the 17th century, Samuel Pepys and John Evelyn, are a fascinating and important source of information on the fire of 1666. Pepys tells us how he heard about the fire on the second day of September. The next day, the author saw that the fire, which had started in the bakery of the king, was still raging. Many people were trying to leave the city in a panic, carrying their possessions with them. Pepys talked to the king, and gave the duke of York the suggestion of pulling down houses to stop the fire. King Charles apparently believed this to be necessary and ordered the mayor to pull down as much as needed. Still the fire spread fast thanks to closely build houses and warehouses with inflammable material. On the seventh of September, a day before the fire was finally extinguished, Pepys reports that even St. Paul's Cathedral was destroyed²⁹. Evelyn tells us that the "terrible fire" started on the second of September. A strong eastern wind in a very dry time of year helped, in the next few days, to ignite buildings throughout the entire southern part of London. Panic erupted and the people tried to save themselves and their possessions. The king did his best to put out the conflagration, yet many noblemen believed only blowing up houses with gunpowder could stop the fire, by removing all fuel. The many warehouses did incredible harm, ever helping the fire to spread³⁰. Pepys obviously tries to emphasise his own role, claiming that *he* gave advice on how to fight the blaze, while Evelyn clearly tells us *several* noblemen did this. Yet the overall accounts match and seem reliable.

The diaries and a royal proclamation tell us something about the actions of Charles II immediately after the fire. He decreed that all churches should be opened to the now homeless population and ordered the holding of markets. Food and supplies were brought in, while the king tried to calm the public, who were holding the French responsible for the terrible disaster. Later, he would have to defuse similar rumours concerning a catholic plot. In a declaration, Charles emphasised that the disaster was in fact the judgement of God who was dissatisfied with the sins of the English people. He hoped the city would rise from its ashes all the more beautiful³¹. This brief account of the fire of 1666 fits beautifully within the general scheme we proposed earlier: a fire, probably started by accident, aided by drought and a strong wind, spread rapidly thanks to the many wooden buildings and inflammable materials of the capital. When the damage had been done, the people sought a scapegoat in the French and Catholics, while the king emphasised divine displeasure.

²⁷ Byrne 2004, 77-81; Petrić 2009, 179.

²⁸ Liv. 4.25.3-4 (vows after a plague); 7.27.1 (*lectisternium* after a plague); 22.57 (sacrifices after the battle at Cannae).

²⁹ Morley 1880, 141-144 and 156.

³⁰ Bray 1854, 9-11.

³¹ Tyler 1666, 3; Bray 1854, 12, 15; Morley 1880, 157-159; Akroyd 2000, 223-224.

Now let us return to Rome and take a systematic look at the various aspects of the great fire: cause, place of origin, spread, development, fire fighting and aftermath. If nothing were known of the origin of this fire, we might suppose, based on our previous material, that the fire started by accident without malicious intent. Yet our sources name a guilty person – the emperor – and claim that people were spreading the fire on his orders (*infra*). So was Nero responsible? He certainly had the means, yet the motive seems to be lacking. Though Dio says he thought Priam happy because he saw his fatherland go up in flames, the historian ascribes exactly the same sentiment to Tiberius (D.C. 58.23.4). Suetonius' argument that the emperor hated his ugly capital and wanted a new city, comes from *a posteriori* knowledge, namely Nero's actions after the fire. The changes that the emperor wrought to the look of the city suggest, in the mind of Suetonius, that he had wanted this all along. Furthermore, the claim that Nero sang while Rome burned seems to hold no value at all. The locations for the emperor's music making, the tower of Maecenas or the imperial palace, are dramatic but implausible. The palace went up in flames during the conflagration. Did the emperor, after returning from the city of Antium, quickly visit the Palatine with his court as spectators (if there was no audience, how did anyone know of it?) to escape when the blaze made the building collapse (Tac., *Ann.*, 15.39)? Tacitus seems to be closest to the truth: these were rumours that began in the confusion and anger after the disaster. The destruction of cities was often connected to the fall of Troy and the war against Ilium was a favourite subject of many poets, including Nero³². Linking the emperor's love for singing about the fall of Troy with the downfall of Rome must have made much sense at the time.

Other actions of Nero, meanwhile, seem to support his innocence. If he had for some time cherished the idea of destroying Rome, than why did he occupy himself with the construction of several monuments? Among his pre-64 buildings are a gigantic amphitheatre (57), a large new *macellum* (59), his famous baths (62) and the *Domus Transitoria*, a new section of the Palatine palace (still under construction)³³. Why waste this much effort and money? One could argue that the emperor was a maniac, acting on a sudden impulse and in that moment forgetting his building activities, though this would mean ignoring the ancient notion that he had been playing with the idea for some time. In any case, it makes little sense when we take Nero character into account, because his actions seem to stem from a rational, albeit somewhat narcissistic, mind³⁴. It is therefore highly unlikely that he was responsible for starting the fire.

So an accident near the circus probably set things in motion. It was not the first time that a large fire started in that neighbourhood. Why? First, the circus was a large construction, mainly consisting of easily inflammable wood, somewhat similar to the fire-dangerous 19th century theatres mentioned above³⁵. Tacitus adds that there were many stores with flammable material nearby which made it easier for the fire to spread. The presence of merchandise near the circus is not surprising, since every day thousands of potential customers would pass to visit the racetrack. Another question arises: were there taverns nearby? In all of Rome there were places for the *plebs* to drink or eat a hot meal. In Pompeii, and some other locations, research has shown that taverns were often located on easy-to-reach locations, near large roads, crossing, monuments and *fora*. The circus would have been an excellent locality. Furthermore, 128 of 158 taverns at Pompeii had "cooking facilities". If this was also the case at Rome, their kitchens would have been an extra fire hazard. Indeed, our comparative material suggests that local stores and taverns were often responsible for causing fires and according to Pepys, the conflagration of 1666 started in a bakery³⁶.

³² Flaig 2003, 364-366; Baldwin 2005; Scheda 1967, 114.

³³ Moormann 2003, 377-378.

³⁴ Champlin 2003, 236.

³⁵ Daugherty 1992, 234.

³⁶ Morley 1880, 142, 144; Ellis 2011, 103-104.

The fire would spread through the many, closely packed wooden houses, as happened in other cities. Our literary sources are in agreement that the conflagration ravaged the city for six days and seven nights. How far did it spread? Tacitus thought the damage comparable to the devastation of Rome by the Gauls and claims that ten of the fourteen districts of the city were almost completely destroyed, leading to the obliteration of many ancient monuments. Yet Tacitus and the other authors exaggerated the scale of destruction for dramatic effect. While the fire of 64 was probably the largest ancient Rome ever faced, J. Beaujeu has noted that mere months after the disaster several public buildings were functioning again. The number of houses that were lost can also be estimated, yet only with a high degree of uncertainty. The pseudo-correspondence between Saint Paul and Seneca the Younger (12.2) gives the figure of 132 houses and 4000 *insulae* lost and an administrative source from the period of Constantine claims Rome had a total of 1782 houses and 44290 *insulae*. If both figures are somewhat accurate, around 7,4% of the homes of the rich and 9% of the rented houses of the poor went down in flames. Compared to ancient claims of a total destruction of Rome, these are low estimates. One modern estimation give the number of 25% or 11000 *insulae* lost, still quite low when we consider the assertions of Tacitus³⁷.

Another surprising aspect of the great fire is that the ancient literary sources make no mention of any kind of fire fighting. This is very peculiar, since the imperial capital had a large fire brigade, the *vigils*³⁸. R. Sablayrolles has noticed that this group is almost never mentioned by our sources and in the context of the fire, the ancient authors surely had another reason for forgetting them: their presence could subvert their theory of an imperial conspiracy by Nero. The emperor had, after all, used confidants to set fire. Surely he would have kept his *uigiles*, trained in putting out fires and catching arsonists, out of the way, thus ensuring the fall of his capital³⁹? Still, Suetonius, Cassius Dio and Tacitus seem to allude to the activities of these fire-fighters, without actually mentioning their name. They tell of men who set fire on purpose within the city. While such figures may have been opportunists who used the confusion to plunder and help the fire to spread, there is another possible explanation: these were men who set counter fires on the command of their superiors to deny the conflagration fuel. Seneca the Younger, once teacher and advisor to Emperor Nero, knew that this was a common method in fire fighting (Sen., *Clem.*, 1.25.5). Another remark, by Suetonius, can similarly be explained: the destruction of warehouses to make room for the *Domus Aurea* may have been deemed necessary for keeping the spread of the inferno at bay. G. N. Daugherty believes that the rekindling of the fire in the domain of Tigellinus could be explained as a counter fire set on purpose. This is possible, yet it seems counter to Tacitus' remark that the inferno was at that time nearly quenched. Malicious intent, however, seems unlikely: why would the emperor, no matter how evil, destroy the domain of his own prefect, available for building plans, on purpose⁴⁰?

The strange figures running around in burning Rome were probably firemen, busy in their struggle against the conflagration. Afterwards, their presence and actions were twisted by our sources. Meanwhile, the mention of soldiers and siege equipment suggest the presence of another group: the Praetorian Guard. R. Sablayrolles convincingly argues that ballista's were not among the standard equipment of the mobile *uigiles*, yet the 9000 man strong guard had such equipment and could have used it to help fight the fire. G. N. Daugherty has suggested that it was Tigellinus, former commander of the fire brigade and prefect of the guard, who took control of both units at this critical moment⁴¹. One problem is that Tigellinus was probably with his emperor, in the latter's palace at Antium, which means he would not have been near Rome

³⁷ Jakob-Sonnabend 1990, 105-112, 116; Beaujeu 1960, 9; Newbold 1990, who emphasises the important economic consequence of the fire, among which higher rental prices.

³⁸ For the *uigiles*, De Haas 1998; Robinson 1977; Rainbird 1986; Sablayrolles 1996.

³⁹ Sablayrolles 1996, 45.

⁴⁰ Morley 1880, 143-144; Bray 1854, 11; Daugherty 1992, 233-234; Sablayrolles 1996, 45.

⁴¹ Daugherty 1992, 235-237, 239-240; Sablayrolles 1996, 367-369.

at the start of the fire. It is possible that he arrived a few days later, when messages from the capital made clear the true situation, yet the vagueness (and bias) of our sources does not permit us to confirm or deny such a hypothesis.

Now, finally, we turn to the role of Nero in the immediate aftermath of the fire. It was expected of an emperor that he would support his people during disasters. Tiberius had given financial support to victims of a fire in Rome and Nero himself had helped the city of Lugdunum. Claudius had personally helped gather water during a blaze in the Aemiliana (D.C. 58.26.5; Tacitus, *An.*, 4.64; 15.22 ; 16.13; Suet., *Tib.*, 48; *Claud.*, 18). At the moment of the conflagration, however, Nero was not in Rome, but at his palace in Antium⁴² and it must have taken him some time to return to the city. It is possible that he first sent his prefect Tigellinus to fight the fire with all possible means and our comparative evidence would suggest that the permission of Nero was required to destroy the large imperial *horrea* of Rome, essential for feeding the *plebs*, as the permission of king Charles II was needed for pulling down houses in London⁴³. Nero did not personally help with fighting the fire, but he did take other measures: after his return, he immediately opened up his personal gardens to the public and made sure enough food arrived to feed the dissolute masses, paralleling the behaviour of Charles (Tac., *An.*, 15.39; *supra*). The coins from 64, and the next few years, would often refer to the safety of the food supply to Rome. The famous coins with depictions of the harbour of Ostia date from this year. Other pieces show Annona and Ceres, or Ceres with corn ears in her hand. These coins were meant to reassure the population: the supply of free grain, more important than ever to the *plebs* of the burned-out capital, was safe. Meanwhile, coin types with depictions of Salus and Rome from this period possibly refer to the restoration of the city (*RIC*², 178; *RIC*², 430; *RIC*², 23; *RIC*², 60; *RIC*², 55).

Just like Charles II, Nero made religion part of the imperial response. It was the task of the *princeps* to maintain balance in the cosmos and represent the immortals on earth. If he failed in his duty, the consequences could be terrible. And so Nero almost immediately started organizing sacrifices to Vulcan, Ceres, Proserpina and Juno, in the hopes of calming the anger of the gods. This was a normal response, familiar to any reader of Livy (Tac., *Ann.*, 15.44; Liv. 22.57)⁴⁴. Yet apparently, the emperor did not think it was enough. The destitute population was looking for a scapegoat for its terrible suffering and if there is any truth in the claims of Tacitus, at least some started pointing fingers at the emperor. In an attempt to save his reputation and popularity, Nero decided to strike back by selecting a scapegoat himself. This would, in the mind of the emperor and his court, have a dual effect: it would show that the gods were not angry with him and that rumours of imperial arson were unjustified.

It was the misfortune of the Christians that they were selected. They were a marginal sect in Rome, who had been expelled from the city by Nero's father by adoption Claudius, and who had made themselves suspicious by not participating in the important and ubiquitous rituals for the gods, which could have angered these guardians of Rome (Suet., *Claud.*, 25.4; Min., *Oct.*, 12.5; Tert., *Apol.*, 35.1-2)⁴⁵. Furthermore, they claimed that the Apocalypse was at hand and, judging by a number of early Christian writers, they thought a global conflagration likely (Min., *Oct.*, 11.1; 34.1; Tert., *Spect.*, 30)⁴⁶. With a hostility towards the gods and a belief that the world (and Rome and the world were largely interchangeable in the minds of Romans) would go up in flames, the Christians were a perfect scapegoat. Nor should we dismiss the possibility that Nero actually believed they were guilty. The masses certainly seem to have judged them to

⁴² Augustus had a villa near the city and the remains show large building activities in the time of Nero: Chiarucci 1989, 68-69.

⁴³ Morley 1880, 144; Suet., *Claud.*, 18, for a riot because of food shortages.

⁴⁴ Sablayrolles 1996, 453; 457; Herz 2007, 304-305.

⁴⁵ Beaujeu 1960, 30.

⁴⁶ Beaujeu 1960, 30.

be a wicked kind of people. Tertullian, writing in the late second or early third century, says that the name Christians was considered as damnable by “the people”. They are considered public enemies because of their refusal to celebrate the pagan holidays. Elsewhere, he claims that in his day too Christians were considered responsible for every disaster. Whenever famine or plague broke out, the population loudly demanded “*Christianos ad leonem*” (Tert., *Apol.*, 3.1-2; 35.1-2; 40.1-2). Eusebius’ history of the church suggests – though he may be exaggerating – that even in late antiquity, the persecution of Christians could count on the enthusiasm of the Roman *plebs* (Eus. 8.14.1; 9.9a.6).

The punishment of the Christians is mentioned by two of our authors, namely Tacitus and Suetonius. Suetonius mentions that they were a dangerous cult and places their punishment among the just acts of Nero, together with the punishment of excesses by charioteers and theatregoers (Suet., *Ner.*, 16). The analysis of Tacitus is more ambiguous, because he sees and grabs the opportunity to blacken the reputation of Nero without claiming that the Christians were innocent of their crimes. Thus, he disagrees with the cruel way in which the cult members were punished (being burned alive or being ripped to shreds by dogs) but does mention that the sect was known for its hatred of mankind (Tac., *Ann.*, 15.44)⁴⁷. The cruel punishment is not surprising, since punishment in the ancient world had to demonstrate the functioning of law, all the while proving a deterrent to any wannabe criminals. Cruelty had a preventive function. Furthermore, it was felt that a criminal had to pay for the evil he had committed, which makes being burned alive a suitable punishment for arsonists (Plut., *Mor.*, 561C)⁴⁸.

Christian authors have little to add. Tertullian tells us that Nero was the first of the emperors to use the sword against the Christian religion (Tert., *Apol.*, 5.3); Eusebius mentions a persecution of the emperor, inserting this within the fall from grace of bloodthirsty Nero, who had already killed members of his own family and the eminent senate (Eus. 2.22.8; 25.1-2; 25.5). Other stories tell how Saint Paul and Saint Peter died a martyr’s death in Rome and the “acts of the martyrs” mention saints who died in this period (*IHC* *27a-d). These acts are, however, very unreliable, as they mention several martyrs starting from “the second year of Nero”, 55 AD. This is all we know of the first ‘persecution’ and building on the evidence presented above, it is likely that only a limited group of Christians living in the capital were punished for ‘their’ actions. Though the Christians in the provinces were obviously a despicable lot, they could not have participated in the arson. Nero, meanwhile, had succeeded in his purpose: he had found a scapegoat and this, combined with repairs and festivities at Rome, seems to have helped restore his popularity with the *plebs*⁴⁹.

5. Restoration

Sometimes the destruction that a fire brought was used to create a more lovely city. In Varaždin old neighbourhoods were beautified after a fire in 1646. After another conflagration, guards were placed to watch out for fire. In 1767 the city was ordered to replace all wooden chimneys by stones models, in order to reduce the dangers these presented, and nine years later the city council decided to ban the use of wood for walls of houses⁵⁰. Likewise, Charles II wanted to make London a safer and more beautiful city and recognised the hazard that many wooden houses created. After some immediate measures against theft (threatening punishment against those who had used the chaos to loot), he declared that buildings could only be erected with permission of the city council and only bricks could be used in their construction. The new streets would be much broader and certain buildings that produced “a bad smell” – which were also fire

⁴⁷ Clayton 1947, 42; Singor 1991, 396.

⁴⁸ Coleman 1990, 46-49.

⁴⁹ Griffin 1987, 133; Champlin 2003, 183-184.

⁵⁰ Petrić 2009, 161-162, 167, 181-182.

hazards – would be concentrated in one part of the city. Charles himself declared that the fire offered him the chance to build a “much more beautiful city than is at this time consumed”. Nonetheless, the city would for a large part return to its old topography⁵¹.

Nero’s first measures were aimed at a quick reconstruction of the city while still ensuring better quality of life and safety. Immediately after the fire, the debris was cleared and citizens were forbidden to visit the ruins of their homes, according to our sources because Nero wanted to keep all the remaining treasures. Similar measures by Charles in London suggest that this was actually done to stop thieves from looting⁵². After the debris-clearing was finished, he gave incentives to all those who quickly started their rebuilding. As another enticement to hasten the rebuilding, thus making sure the population did not stay homeless for long, he gave citizenship to any Latin who invested 100000 sesterces in Rome⁵³. Meanwhile, Nero regulated the rebuilding effort. Broad, straight roads were created and a height limit of 70 feet was set. The owners of *insulae* had the dangerous tendency to build high flats because this was cheaper, yet the height made the buildings unsafe and not very pleasant to live in⁵⁴. A limit was a logical step, which had already been taken by Augustus but had clearly been ignored and was now renewed (Suet., *Aug.*, 89).⁵⁵ Furthermore, Nero ordered the use of stone in new constructions and every building was required to have its own walls, plus a portico paid by the state. This might protect people from burning wood in the event of a new fire. Measures were taken to stop the frequent illegal tapping of public water. All in all, Tacitus admits, these measures helped to make Rome a more beautiful city, though he still succeeds, as always, in finding fault: he adds complaints about unhealthy condition caused by the broader streets and smaller houses, which exposed people to the rays of the hot Mediterranean sun (Tac., *Ann.*, 15.43; Suet., *Ner.*, 16; 38). G. Hermansen believes several of the changes wrought by Nero has lasting effect⁵⁶.

Nero took another measure, as yet unnoticed. Suetonius mentions, between several acts of the emperor, a new law which forbade the selling of cooked food in taverns, except for pulp and vegetables (Suet., *Ner.*, 16). Cassius Dio mentions the law as well, using it to demonstrate the petty-mindedness of the emperor: though he loved spending time in taverns, he took away cooked foods, except for soup and vegetables, from his poor people (D.C. 62.14.1-3). Limits on the sale of goods in taverns had already been ordained under the predecessors of Nero and most of these laws have been interpreted as ways to prevent public agitation, or because of morality (taverns had a bad reputation)⁵⁷. It is possible that they should be seen within the context of the fire and its aftermath. The great fire may well have started in a tavern kitchen near the circus and in that case an interdiction of the sale of cooked foods could be an attempt of the emperor to lessen the risk of a new conflagration. If this is true, Suetonius and Cassius Dio took this law out of its original context because they preferred the edict to fit within the cruelty of Nero, who took even small pleasures from his poor people. Yet why would an emperor who constantly sought the favour of the *plebs* deny them such pleasures, if there was no good reason for it (D.C. 61.20.45; 63.10.1; 20.5; Suet., *Ner.*, 21, 53, 57)?

⁵¹ Morley 1880, 142, 144; Bray 1854, 10-12; Bill & Balker 1666, 1-2; Tyler 1666, 3-6; Akroyd 2000, 230.

⁵² Achard 1995, 66 and *supra*.

⁵³ Newbold 1990, 862.

⁵⁴ Cf. Sen., *Contr.*, 2.1.10-11; Juv. 3.194-201, written a long time after Nero’s reign.

⁵⁵ Robinson 1977, 385.

⁵⁶ Hermansen 1975, 163, 171; Packer 1967, 83.

⁵⁷ Defelice 2007, 479; Ellis, 2011, 111.

Nero's immediate measures after the devastation of the fire were aimed at improving the living standard and safety of Rome⁵⁸. Yet, like Charles II, the emperor also wanted a more beautiful capital for his people and for himself. And the elite would focus on this last aspect, in their eyes most damnable. Before 64 the emperor had built several palaces and public buildings and had started to expand the imperial palace at Rome. Now he ordered his architects, Severus and Celer, to build a gigantic new villa, a true palace, consisting of several large complexes surrounded an artificial lake. The *Domus Aurea*, Golden House, was a miniature of the world, a strong symbol of imperial power and wealth within the capital city of the empire. In the eyes of the elite, it showed the delusions of a megalomaniac and tyrant (Tac., *Ann.*, 15.39, 42; D.C. 62.18.2)⁵⁹. Afterwards, and together with his artistic ambitions, it would mark him as a pyromaniac in the eyes of our sources. He had been unhappy with his old city and its many ugly neighbourhoods. He desired a new city and palace – and had acted accordingly.

6. Conclusion

The well-known story of the great fire of Rome, lighted by an emperor who believed he was an artist, is based on the testimony of Tacitus, Suetonius and Cassius Dio. Yet their version of the facts is problematic, mainly because all three despised Nero and considered him to be a terrible emperor. Thus, they seldom let a chance to place him in an unfavourable light slip. Suetonius and Cassius Dio chanced a rumour about arson into irrefutable fact while Tacitus hints at the same. Furthermore, rhetoric is an important part of their description and much vital information is missing. These problems make a look at comparative material all the more interesting. Other accounts of fires in Europe can help with a better understanding of the conflagration of 64. Especially the fire of 1666 in London is interesting, since it shows several parallels with that of Rome and also has a monarch who, like Nero, was closely connected with the fire and the subsequent renewal of his city.

Rome, a densely populated city with many wooden houses, was – like London – plagued by regular, and often quite devastating, fires. The fire of 64 probably started by accident in one of the many taverns near the circus. Thanks to the many wooden constructions, the fire quickly spread, causing the loss of many monuments and up to 25% of the Roman *insulae*. At the start of the disaster, Nero was at his palace in Antium, yet – possible through the praetorian prefect Tigellinus – he seems to have deployed his fire brigade and praetorian guard to fight the fire using all means possible. The emperor arrived a few days later and took measures to help his people: he opened up his gardens and public places, and made sure food was brought to the capital. Charles II would react very similar to the burning of London 1600 years later. Next, Nero organized sacrifices to calm the fury of the gods. Yet it seems he did not consider this enough. False rumours circulated, claiming the emperor had started the fire and sang on Troy while his city burned. And so, to calm the public, the Christians were presented as a scapegoat. They were an excellent choice: as a group, at least in their neglect of the pagan gods, they stood outside Roman society and believed the world would end in a universal conflagration. Burned alive, these arsonists showed the population Roman justice.

Nero would soon start taking measures to ensure a quick reconstruction of his capital, all the while attempting to make Rome safer. Charles II took similar measures and was praised for it by parliament and several writers⁶⁰. Emperor Titus too would be praised as a “father to his people” because he used ornaments from his own possessions for the restoration of public monuments and temples after another destructive fire (Suet., *Tit.*, 8.3-4). Why did the same not happen with Nero? Looking back, the Roman elite and its writers believed the emperor was responsible for the fire and they saw the Golden House as proof for this theory. So

⁵⁸ R. Sablayrolles 1996, 431.

⁵⁹ Bergmann 1993, 24; Champlin 1998.

⁶⁰ *Supra* and T. Ratcliffe, *The speech of Sr. Edw. Turnor, Kt., speaker of the honourable House of Commons, to the Kings Most Excellent Majesty delivered on Friday the eighth day of February 1666, upon the prorogation of the Parliament*, London, 1666.

why would they praise a pyromaniac for the restoration of a city he had destroyed? The Christians eagerly joined the elite in destroying Nero's reputation. History made Charles II into a king that stood by his people in their hour of need; Nero became a mad tyrant who let thousands of innocent people burn for his own artistic desires.

Bibliography

- Achard, G. (1995) : *Néron*, Paris.
- Akroyd, P. (2000) : *London: a Biography*, London.
- Baddeley, W. (1853) : "London Fires in 1852", *The Assurance Magazine, and Journal of the Institute of Actuaries*, 4, 311-318.
- Baldwin, B. (1995) : "Roman Emperors in the Elder Pliny", *Scholia*, 4, 56-78.
- Baldwin, B. (2005) : "Nero the Poet", in: C. Deroux, *Studies in Latin Literature and Roman History XII*, Brussels, 307-318.
- Beaujeu, J. (1960) : *L'incendie de Rome en 64 et les Chrétiens*, Brussels-Berchem.
- Bergmann, M. (1993) : *Der Koloss Neros, die Domus Aurea und der Mentalitätswandel im Rom der frühen Kaiserzeit*, Mainz.
- Bill, J. and Balker, C. (1666) : *Proclamation for Restoring Goods Imbezzel'd during the Late Fire and since*, London.
- Bohm, R. K. (1986) : "Nero as Incendiary", *CW*, 79, 400-401.
- Braddick, M. J. (2008) : *God's Fury, England's Fire: a New History of the English Civil Wars*, London.
- Bradley, K. (2005) : "Nero the Sun King (Review: Edward Champlin, Nero)", *Scholia*, 14, 122-127.
- Bray, W. (1854) : *Diary and correspondence of John Evelyn, F.R.S., author of the "Sylva"*, London.
- Broekaert, W. and Zuiderhoek, A. (2011) : "Food and Politics in Classical Antiquity", in: Erdkamp 2011, 75-93.
- Brown, S. (1851) : "On the Fires in London During the 17 years from 1833 to 1849 Inclusive, Showing the Numbers which Occurred in Different Trades, and the Principal Causes by Which They Were Occasioned", *The Assurance Magazine*, 1, 31-62.
- Byrne, J. P. (2004) : *The Black Death*, Greenwood.
- Champlin, E. (1998) : "God and Man in the Golden House", in: Cima & La Rocca 1998, 333-344.
- Champlin, E. (2003) : *Nero*, Harvard.
- Chiarucci, P. (1989) : *Anzio archeologica*, Anzio.
- Cima, M. and La Rocca, E. (1998) : *Horti Romani*, Rome.
- Ciurea, E. (1999) : "L'image de Néron chez Tacite", in: Croisille *et al.* 1999, 37-44.

- Clayton, F. W. (1947) : “Tacitus and Nero's Persecution of the Christians”, *CQ*, 41, 81-85.
- Coleman, K. M. (1990) : “Fatal Charades: Roman Executions Staged as Mythological Enactments”, *JRS*, 80, 44-73.
- Croisille, J.-M., Martin, R. and Perrin, Y., ed. (1999) : *Neronia V. Néron : histoire et légende*, Brussels.
- Dando-Collins, S. (2010) : *The Great Fire of Rome: The Fall of the Emperor Nero and His City*, Cambridge.
- Daugherty, G. N. (1992) : “The Cohortes Vigilum and the Great Fire of 64 AD”, *CJ*, 87, 229-240.
- De Blois, L., Erdkamp, P. and Hekster, O., ed. (2003) : *The Representation and Perception of Roman Imperial Power*, Amsterdam.
- De Haas, H. (1998) : “Brandweerkorpsen in Rome en Ostia”, *Hermeneus*, 70, 112-115.
- Decaux, A. (2008) : *La révolution de la Croix : Néron et les chrétiens*, Paris.
- Defelice, J. (2007) : “Inns and Taverns”, in: Dobbins & Foss 2007, 474-486.
- Dobbins J. J. and Foss, P. W., ed. (2007) : *The World of Pompeii*, London.
- Edwards, C. (2013) : “The City in Ruins: Text, Image and Imagination”, in: Erdkamp 2013, 541-557.
- Ellis, S. J. R. (2011) : “Eating and Drinking Out”, in: Erdkamp 2011, 95-112.
- Elsner, J. and Masters, J., ed. (1994) : *Reflections of Nero: Culture, History & Representation*, London.
- Erdkamp P. (2011) : *A Cultural History of Food in Antiquity*, Oxford-New York.
- Erdkamp, P., ed. (2013) : *The Cambridge Companion to Ancient Rome*, Cambridge.
- Ewen, S. (2005) : “The Internationalization of Fire Protection: in Pursuit of Municipal Networks in Edwardian Birmingham”, *Urban History* 32 (2), 288-307.
- Feeney, D. (2008) : *Caesar's Calendar: Ancient Time and the Beginnings of History*, London.
- Flaig, E. (2003) : “Wie Kaiser Nero die Akzeptanz bei der *Plebs urbana* verlor. Eine Fallstudie zum politischen Gerücht im Prinzipat”, *Historia*, 52, 351-372.
- Ginsburg, J. R. (1981) : “Nero's Consular Policy”, *AJAH*, 6, 51-68.
- Gray-Fow, M. (1998) : “Why the Christians? Nero and the Great Fire”, *Latomus*, 57, 1998, 595-616.
- Griffin, M.T. (1987) : *Nero. The End of a Dynasty*, London, 1987.
- Hartmann, A. and Neumann, M., ed. (2004) : *Mythen Europas: Antike*, Regensburg.
- Hekster, O. (1998) : “Volmaakte monsters: de extreme beeldvorming rond Romeinse keizers”, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 111, 337-351.
- Hermansen, G. (1975) : “Nero's Porticus”, *GB*, 3, 159-176.
- Herz, P. (2007) : “Emperors: Caring for the Empire and their Successors”, in: Rüpke 2007, 304-316.

- Jakob-Sonnabend, W. (1990) : *Untersuchungen zum Nero-Bild der Spätantike*, Hildesheim.
- Jenkinson, M. (2010) : *Culture and Politics at the Court of Charles II, 1660-1685*, Woodbridge.
- Kragelund, P. (2000) : “Nero’s luxuria, in Tacitus and in the Octavia”, *CQ*, 50, 494-515.
- Malitz, J. (2004) : “Nero: der Herrscher als Künstler”, in: Hartmann & Neumann 2004, 145-164.
- Marx, C. (2004) : *The Great Chicago Fire of 1871*, New York.
- Merriman, J. M. (1976) : “The Norman Fires of 1830: Incendiaries and Fear in Rural France”, *French Historical Studies*, 9, 451-466.
- Morley, H. (1880) : *The Dairy of Samuel Pepys*, New York.
- Moormann, E. M. (2003) : “Some Observations on Nero and the City of Rome”, in: De Blois *et al.* 2003, 376-388.
- Newbold, R. F. (1974) : “Some Social and Economic Consequences of the A.D. 64 Fire at Rome”, *Latomus*, 33, 858-869.
- Newby, Z. (2002) : “Greek Athletics as Roman Spectacle: the Mosaics from Ostia and Rome”, *PBSR*, 70, 177-203.
- Packer, J. E. (1967) : “Housing and Population in Imperial Ostia and Rome”, *JRS*, 57, 80-95.
- Paratico, A. (2012) : “Girolamo Cardano. A Cold Case of Historical Bias”, *Neronia Electronica*, 2, 36-43.
- Petrić, H. (2009) : “Fire and Urban Environment in Early Modern Cities and Towns of Croatian and Slavonian Kingdom”, *Ekonomika I Ekohistorija*, 5, 158-191.
- Rainbird, J. S. (1986) : “The Fire Stations of Imperial Rome”, *PBRs*, 54, 147-169.
- Robinson, O. (1977) : “Fire prevention at Rome”, *RIDA*, 24, 377-388.
- Robinson, O. F. (1922) : *Ancient Rome: City Planning and Administration*, London.
- Rubiés, J.-P. (1994) : “Nero in Tacitus and Nero in Tacitism: the Historian’s Craft », in: Elsner & Masters 1994, 29-47.
- Rüpke, J. (2007) : *A Companion to Roman Religion*, London.
- Sablayrolles, R. (1996) : *Libertinus Miles: les cohortes de vigiles*, Rome.
- Sayles, M. B. (1903) : *Housing Conditions in Jersey City*, New York.
- Scheda, G. (1967) : “Nero und der Brand Roms”, *Historia*, 16, 111-115.
- Shannon, K. (2012) : “Memory, Religion and History in Nero's Great Fire: Tacitus, *Annals* 15.41-7”, *CQ*, 62, 749-765.
- Singor, H. W. (1991) : “Tacitus en de christenvervolgingen van het jaar 64”, *Lampas*, 24, 375-399.
- Sordi, M. (1999) : “L’incendio Neroniano e la persecuzione dei cristiani”, in: Croisille *et al.* 1999, 105-112.

Takács, S. A. (2009) : *The Construction of Authority in Ancient Rome and Byzantium*, Cambridge.

Tyler, E. (1666) : *His Majestie's declaration to his city of London, upon occasion of the late calamity by the lamentable fire*, Edinburgh.

Van Overmeire, S. (2013) : *Nero: drie gezichten van een populaire keizer*, Leuven.

Wyke, M. (1994) : “Make Like Nero! The Appeal of a Cinematic Emperor”, in: Elsner & Masters 1994, 11-28.

Nefas ou la violation de l'ordre du monde dans les tragédies de Sénèque

(Marjolaine Saby)

1. Introduction : Description du sens et classement des occurrences

1.1. Étude sémantique provisoire réalisée à partir des dictionnaires

La notice consacrée à *nefas* dans le Gaffiot se divise en deux sections : 1. “ce qui est contraire à la volonté divine, aux lois religieuses, aux lois de la nature ; ce qui est impie, sacrilège, injuste, criminel” ; 2. “monstre d’impiété, de cruauté”.

À première vue, les deux rubriques s’articulent de façon claire : le dictionnaire pose un sens de base (1), centré sur la notion d’interdit religieux, et un sens dérivé (2), qui repose sur un emploi métonymique du substantif – la référence se déplace de l’acte sacrilège à l’individu qui le commet. Néanmoins, la première entrée rassemble au sein d’une même acception des données hétérogènes. Le *nefas* y est en effet décrit comme une entorse à trois types de normes différentes : les adjectifs “impie” et “sacrilège” caractérisent un manquement aux règles religieuses (“ce qui est contraire à la volonté divine, aux lois religieuses”), les qualificatifs “injuste”, “criminel” stigmatisent l’entorse à un ensemble de principes qui peuvent se référer aussi bien à un arsenal juridique établi par convention qu’à un code moral dont le fondement reste à définir, les “lois de la nature”, enfin, structurent un ordre global qui s’enracine dans une nécessité objective.

L’article de l’*OLD* tient compte de ce triple ancrage – religieux, moral ou naturel – en le retenant comme critère de classification. Les deux premières acceptions – 1. “an offense against divine law, an impious act, sacrilege” ; 2. “an offense against moral law, a wicked act, crime” – distinguent deux sortes de transgression selon le système d’impératifs qu’elles contestent : la première se signale par le fondement religieux de l’interdit qu’elle enfreint, la seconde renvoie à une axiologie qui n’implique pas de référence spécifique à un arrière-plan théologique. La troisième – “an unnatural event, portent, horror ; an unnatural thought or remark”, qui renvoie à un phénomène perçu comme une exception au règne des lois naturelles, rejoint la troisième série de normes. La dernière entrée – “a wicked person ; a destructive thing, plague” – regroupe deux sens dont le premier se rattache à la même gamme d’emploi que celle de la seconde rubrique du Gaffiot, tandis que le second, qui renvoie à une catastrophe rompant avec le cours normal des phénomènes naturels, est plutôt lié à la troisième acception de l’*OLD*.

Une telle présentation permet de tracer dans leurs grandes lignes les orientations d’une polysémie que l’examen du sémantisme du terme *fas*, dont *nefas* est l’antonyme, permet d’éclairer. La notice de l’*OLD* dégage quatre subdivisions : 1. “that which is right or permissible by divine law” ; 2. “that which is ordained by divine law, the will of heaven” ; 3. “that which is morally right, fitting or proper” ; “that which is in accordance with natural law” ; “that which is possible or allowable” ; 4. “a sense of what is right ; an obligation, right, claim”.

Les distinctions mises en place s’appuient sur les mêmes catégories d’analyse (conformité avec la loi divine, morale, naturelle), mais s’enrichissent de nouvelles nuances : la dimension impérative du *fas*, qui définit le champ de l’obligatoire (“that which is ordained by divine law, the will of heaven”, “an obligation”), s’articule à sa dimension permissive (“that which is right or permissible by divine law”, “that which is possible or allowable”, “right, claim”)¹, le versant objectif de la norme à sa face subjective (“a sense of what is right”). Le sens est plus large que celui que le même dictionnaire propose de *nefas* : les relatives périphrastiques (“that which”, “what is”) englobent une réalité beaucoup plus large que les termes “offense”, “act” employés pour *nefas*. En outre, la détermination du sens de *fas* apparaît comme inséparable de celle de

¹ Cf. *DELL*, 217 : “Le sens de *fās* est ‘permission ou ordre des dieux’, ‘droit divin’”.

*ius*², auquel il est souvent coordonné³ et avec lequel il forme l'un des éléments d'un couple conceptuel majeur de la réflexion juridique romaine, dont les termes se définissent de façon réciproque. Une rapide prise en vue des notices du Gaffiot et de l'*OLD*⁴ permet de dégager les grandes lignes de la compréhension traditionnelle de l'articulation des deux notions, dont le commentaire de Servius, *ad G.*, 1.269, propose une formulation synthétique :

'fas et iura sinunt' id est diuina humanaque iura permittunt : nam ad religionem fas, ad homines iura pertinent.

“*'fas et iura sinunt'*, c'est-à-dire les lois divines et humaines permettent de : en effet, *fas* est relatif au culte, tandis que *iura* est relatif aux hommes”.

Le grammairien adosse ici la distinction entre *fas* et *iura* à un double critère : les deux vocables désignent deux dispositifs législatifs dont la différence repose sur la nature de l'instance qui les produit – les *diuina iura*, émanant des dieux, les *humana iura*, édictés par les hommes – et sur le type de réalité qu'ils régulent – les pratiques religieuses d'une part, les affaires humaines de l'autre. Une telle conceptualisation, bien attestée à l'époque classique, résulte de l'acclimatation d'un modèle théorique d'origine grecque auquel le lexique latin, fondé sur un autre découpage conceptuel, ne fournissait pas en l'état un mode d'expression approprié⁵. La transposition de cette grille d'interprétation a ainsi conduit à redessiner les clivages qui structuraient le système de désignations latin et à en brouiller la cohérence, que la prise en compte des données étymologiques permet de retrouver. Selon G. Dumézil, *fas* est bâti sur la racine *d^heh₁- (*d^hh₁-s), qui signifie “placer”, “poser”. *Ius* recouvre “l'aire d'action ou de prétention maxima résultant de la définition naturelle ou du statut conventionnel d'un individu ou d'un groupe”⁶, tandis que *fas* renvoie à “l'assise mystique, invisible, sans laquelle le *ius* n'est pas possible, qui soutient toutes les conduites et relations visibles définies par le *ius*”⁷. Le *fas* se définit alors comme le fondement religieux qui garantit la légitimité des prérogatives dont un individu jouit en vertu de sa position dans un ensemble hiérarchisé et qui fixe les modalités des rapports que ce dernier entretient avec les autres membres d'une collectivité. H. Fugier a identifié ce principe fondateur à un “ordre universel”⁸ qui embrasse la totalité des êtres et des choses et engage une distribution des identités individuelles et collectives. Cette structure fondamentale fonctionne ainsi comme un système normatif au sein duquel chaque individu est affecté à une place déterminée et qui vaut comme critère d'évaluation et d'orientation des conduites humaines. Le *ius* et le *fas*, loin de correspondre à deux catégories distinctes de règles aux domaines d'application hétérogènes⁹, désignent deux facettes d'un même dispositif : la configuration globale du *fas*, qui ordonne un monde hiérarchisé, forme le socle de l'arsenal législatif du *ius*, qui intéresse la régulation concrète de l'action¹⁰. Le

² Cf. Benvéniste 1969, 111-122.

³ Vetter 1931-1953, 296.

⁴ L'article *ius* de l'*OLD* et l'article *fas* du Gaffiot mentionnent le même extrait – *ius ac fas omne delere* (Cic., *Att.*, 1.16.6), “détruire toute loi humaine et divine” – dans lequel la locution *ius ac fas* oppose un “man-made law” à un “divine law” (*OLD*, 985).

⁵ Fugier 1963, 127 : “même si l'opposition du *ius diuinum* au *ius humanum* a servi de support, au temps cicéronien, à une doctrine d'origine hellénique distinguant le droit naturel dicté par les dieux, du droit conventionnel institué par les hommes, parce que cette doctrine est venue de l'extérieur se greffer sur une terminologie qu'elle emprunte sans l'avoir créée, on peut la négliger quand il s'agit de remonter vers l'origine de ce vocabulaire”.

⁶ Dumézil 1986², 41.

⁷ Dumézil 2000², 144-145.

⁸ Fugier 1963, 133.

⁹ Dumézil 2000², 144 : “L'articulation de *fas* à *ius* [...] n'est pas à comprendre, avec certains anciens déjà, comme celle de quelque ‘droit divin’ superposé au ‘droit humain’”.

¹⁰ Dumézil 2000², 145 : “*Fas* n'est pas matière à analyse, à casuistique comme *ius* et ne se détaille pas comme lui”.

fas procède d'une perspective globalisante qui comprend l'univers dans son ensemble, tandis que le *ius* en fixe les applications particulières dans le champ de l'agir¹¹. La notion d'ordre du monde se signale ainsi comme le noyau central du sens de *fas*, qui sert de base au développement sémantique ultérieur du mot : la locution impersonnelle *fas est*, au sein de laquelle figurent les premières occurrences du terme, "signifie proprement 'il est dans l'ordre (que...), tel est l'ordre du monde'"¹², "il est de fondement (c'est-à-dire conforme aux structures fondamentales)"¹³, tandis que le "*fas* substantif [...] donne un nom abstrait à ce 'fondement', c'est-à-dire à cette 'norme' ou à ce 'statut existentiel' en qui chaque être trouve sa réalité"¹⁴. Un tel concept se réfère en effet à un principe d'organisation global de l'univers qui rabat la totalité du réel sous l'unité d'une nature (ou sous la stabilité d'une essence) et détermine la structure du corps social en définissant les termes des relations qu'entretiennent les membres qui le composent entre eux et avec les dieux, tout en servant de support à la codification morale de l'action (en fournissant les critères d'évaluation des conduites). Une telle représentation s'enracine dans le modèle d'un cosmos conçu comme une totalité close et hiérarchisée, qui concorde avec la représentation stoïcienne d'un monde gouverné de part en part par une rationalité immanente¹⁵, mais à laquelle souscrivent plus largement l'ensemble des cosmologies antiques. L'unité de l'ordre cosmique enveloppe un ordre indissolublement biologique, politique et éthique : le principe rationnel qui informe l'univers s'identifie à la norme régulatrice qui façonne l'organisation du monde et l'essence des êtres qui le composent, et définit la finalité naturelle sur laquelle doit se régler, selon les Stoïciens, la vie morale de l'être humain¹⁶.

On pourra donc formuler ainsi le sens de base de *nefas* : "ce qui va à l'encontre des normes qui gouvernent le cosmos". L'influence du contexte d'apparition du terme module le sens du substantif : la dimension religieuse du *nefas*, centrale lorsque le mot désigne une entorse aux règles qui encadrent les relations que les hommes entretiennent avec les dieux, est moins pertinente lorsqu'il dénote une entorse au code moral qui structure le système de valeurs de la mentalité romaine, sans que l'accent soit mis sur l'atteinte au sacré. Le concept de cosmos, qui met l'accent sur la rationalité du réel, recouvre des notions plus précises en fonction des contextes, comme celle de monde, qui relève plutôt d'une perception anthropocentrée, et celle de nature, qui insiste sur les différences qui singularisent les différentes sphères du règne vivant et de l'environnement dans lequel ce dernier évolue. De façon générale, quatre acceptions peuvent être dégagées : *nefas* s'applique à un acte qui va à l'encontre des normes gouvernant le cosmos (1), à une personne qui se rend coupable d'un acte sacrilège (2), à un phénomène qui va à l'encontre des normes gouvernant le cosmos (3), et à un être dont la morphologie va à l'encontre des normes qui déterminent la forme des organismes vivants (4). Dans la deuxième acception, le glissement de la référence, qui se déplace de l'action à l'agent, caractérise une acception métonymique. Les acceptions 3 et 4 sont d'ordre métaphorique. La cohérence de la polysémie est sous-tendue par certaines données de la théologie romaine, qui interprétait un événement catastrophique ou la naissance d'un monstre¹⁷ comme le signe d'une rupture de la *pax deorum* provoquée par un acte sacrilège¹⁸. Mais la clef de voûte du sémantisme réside dans la notion d'ordre cosmique, qui constitue la composante centrale du sens, autour de laquelle les différentes

¹¹ Fugier 1963, 133 : "*fas (est)*, par rapport à *ius (est)*, se situe à un niveau de réalité différent, celui de l'Univers et non plus celui des personnes ; et corrélativement, [...] touche de moins près à l'ordre de l'action".

¹² Fugier 1963, 133.

¹³ Fugier 1963, 143.

¹⁴ Fugier 1963, 144.

¹⁵ Bénatouil 2010, 136-137.

¹⁶ Gourinat 2011³, 43-47.

¹⁷ Moussy 1977, 362.

¹⁸ Par ex. Scheid 2007⁴, 99.

significations du mot s'organisent de façon cohérente. Les adjectifs dérivés *nefandus* et *nefastus* portent le même sens.

1.2. Aperçu général de la répartition des occurrences dans les tragédies de Sénèque

	<i>Ag.</i>	<i>HF</i>	<i>Med.</i>	<i>Æd.</i>	<i>Phaedr.</i>	<i>Phoen.</i>	<i>Th.</i>	<i>Troad.</i>
<i>nefas</i>	3 (<i>Ag.</i> , 31, 35, 124)	7 (<i>HF</i> , 387, 500, 603, 632, 1099, 1159, 1264b)	4 (<i>Med.</i> , 44, 122, 261, 931)	7 (<i>Æd.</i> , 18, 373, 398, 444, 661, 748, 1023)	12 (<i>Phaedr.</i> , 22, 143, 153, 166, 254, 554, 678, 723, 913, 1186, 1192, 1209)	11 (<i>Phoen.</i> , 231, 300, 300, 356, 412, 453, 497, 527, 531, 639)	15 (<i>Th.</i> , 28, 56, 89, 139, 193, 219, 220, 265, 285, 624, 689, 744, 1006, 1041, 1047)	6 (<i>Troad.</i> , 44, 331, 668, 1065, 1086, 1119)
<i>nefandus</i>	3 (<i>Ag.</i> , 30, 295, 569)	2 (<i>HF</i> , 988, 1004)	2 (<i>Med.</i> , 131, 871)	5 (246, 274, 634, 1015, 1031)	10 (<i>Phaedr.</i> , 127, 130, 160, 173, 596, 726, 825, 921, 992, 1177)	5 (<i>Phoen.</i> , 7, 80, 223, 540, 644)	3 (<i>Th.</i> , 104, 632, 1105)	3 (<i>Troad.</i> , 48, 518, 651)
<i>nefastus</i>				1 (<i>Æd.</i> , 1027)				
TOTAL	6	9	6	13	22	16	18	9

La majeure partie des occurrences se rattache à l'acception 1 du substantif. L'emploi de la locution prédicative *nefas est* est marginal (*Æd.*, 398 ; *Th.*, 219 ; 220). Le terme ne désigne pas toujours un acte au sens strict : les “feux sacrilèges” (*Phaedr.*, 173 : *nefandis [...] ignibus*) métaphorisent un sentiment incestueux qui revêt un caractère criminel alors même qu'il ne se traduit dans les faits par aucun comportement sexuel condamnable. On repère, dans notre corpus, trois cas d'emploi métaphorique. Les deux premiers, qui se trouvent dans *Ædipe* et dans *Phèdre*, correspondent à l'acception 3 (“phénomène extraordinaire”). En *Æd.*, 373, *nefas* renvoie à la conformation anormale du fœtus de la matrice de la génisse dont Tirésias et sa fille Mantô examinent les entrailles au cours d'un sacrifice divinatoire. En *Phaedr.*, 992, l’“abominable nouvelle” (*nefandum nuntium*) rapportée par le messager livre les circonstances extraordinaires de la mort d'Hippolyte, dont le corps est déchiqueté par un monstre surgi des flots¹⁹. Le troisième cas d'emploi métaphorique se repère dans *Hercule furieux* : le terme y désigne Cerbère, qu'Hercule exhibe comme un trophée à son retour des Enfers (*HF*, 600-604) :

[*Hercules*] [...] *Quisquis ex alto aspicit
terrena, facie pollui metuens noua,
aciem reflectat oraque in caelum erigat
portenta fugiens : hoc nefas cernant duo,
qui aduexit et quae iussit. [...]*

“[*Hercule*] Quiconque aperçoit d'en haut les régions terrestres, dans la crainte d'être souillé par une figure insolite, qu'il détourne son regard et lèvent leurs visages vers le ciel en fuyant le prodige : que deux personnes voient cet être anormal : celui qui l'a amené et celle qui en a donné l'ordre”.

¹⁹ Fugier 1963, 136 : “Le messager proclame [la mort d'Hippolyte] un *nefandum nuntium* (*Phèdre*, 922 [sic]). C'est qu'un tel accident, à la fois rompt contre toute attente le cours d'une vie que la nature destinait à une plus longue durée, et résulte à l'évidence d'une intervention surnaturelle : il est donc ‘inouï’ et proprement ‘extra-ordinaire’”.

Le contexte réunit les indices d'une synonymie partielle entre *facie* [...] *noua*, *portenta* et *nefas*, qui renvoient au même référent. Les trois syntagmes ont en effet en commun, au niveau du sens, de mettre l'accent sur le caractère extraordinaire de l'aspect physique de la créature à laquelle ils s'appliquent²⁰. L'occurrence se range donc dans la quatrième catégorie d'acception ("être monstrueux").

La majorité des contextes proches ou éloignés²¹, soulignent la dimension religieuse du *nefas*, que met notamment en valeur l'emploi des adjectifs *pious* ou *impius*, ou du substantif *pietas*²². *Pious* marque la "situation favorable" de l'être qualifié vis-à-vis du sacré²³. Cet état de concorde à l'égard des dieux s'obtient et s'entretient par l'exécution scrupuleuse des prescriptions rituelles et, plus généralement, par "une attitude de dévouement au service des dieux et de soumission consentie au devoir, bref au sens moderne une 'conduite très religieuse' ou 'très morale'"²⁴. L'adjectif caractérise un individu dont l'observance religieuse constitue une constante de comportement qui s'enracine dans une disposition psychologique capable d'orienter sa conduite dans le sens de la conformité au devoir. Son sémantisme recoupe donc en partie celui de *fas* : le premier terme met l'accent sur la conformité de l'acte qu'il qualifie avec les normes rituelles, tandis que le second élargit le champ de la légitimité en remplaçant l'action au sein d'un ordre du monde considéré dans sa globalité. Une telle affinité sémantique se manifeste, dans notre corpus, par des groupements lexicaux²⁵ qui associent *pious* et les termes de la même famille à *nefas* et à *nefandus*. Ainsi *Med.*, 261 : [*Medea*] *piae sorores impium auderent nefas*, "[Médée] les sœurs²⁶, pleines de piété, ont osé un sacrilège impie". Dans le syntagme *impium nefas*, l'adjectif épithète "enrichit la compréhension"²⁷ du noyau de signification porté par le nom qu'il qualifie en soulignant le caractère religieux des principes enfreints par le *nefas*, sous l'angle restreint de la rectitude rituelle ou dans la perspective surplombante de l'ordre cosmique. L'antonymie de *pious* et d'*impius* articule les deux versants, objectif et subjectif²⁸, du sémantisme de ces adjectifs : le premier attribue aux filles de Pélias une qualité qui s'actualise, à la faveur de la tromperie de Médée, dans une conduite contraire aux devoirs auxquels elle prétendait se conformer. Dans le texte sénéquien, le *nefas* est souvent thématisé comme une transgression de la *pietas*. Cette valeur cardinale de la mentalité romaine désigne la conscience qu'un individu a de ses obligations envers les dieux et envers ses semblables, en particulier à l'égard de ses parents²⁹. Ce sentiment

²⁰ L'apparition de l'acception "être criminel" pour *portentum* a sans doute été favorisée par l'évolution du sens de *monstrum*, qui suit un développement analogue : "L'histoire de certains autres noms du prodige présente plusieurs développements sémantiques comparables à ceux de *mōnstrum* : il en est ainsi de *prōdigium* et encore plus de *portentum*. [...] *Prōdigium* et *portentum* ont été parfois utilisés pour désigner des monstres, au sens physique du terme, en particulier des monstres de la mythologie" (Moussy 1977, 367).

²¹ Conso 1994, 61, définit le "contexte proche" comme l'ensemble des termes qui sont "en relation syntaxique immédiate avec le terme considéré" et le "contexte éloigné" comme une "énumération ou une description" qui "vient expliciter le sens de l'énoncé".

²² *DELL*, 510.

²³ Fugier 1963, 373.

²⁴ Fugier 1963, 379.

²⁵ Ce type de collocations est analysé par Fugier 1963, 375-376. Peeters 1945, 166, signale également "the frequent co-ordination of *fas* and *pious*".

²⁶ Il s'agit des filles de Pélias, qui mirent en pièces leur père et firent bouillir ses membres dans un chaudron, dans l'espoir, nourri par les promesses mensongères de Médée, de le faire rajeunir.

²⁷ Touratier 2010², 174.

²⁸ Fugier 1963, 380 : "l'état de *pious*, 'en bonne situation eu égard au sacré', se définit comme une position objective, où l'être considéré se trouve placé lorsque certaines conditions sont réalisées à son propos [...] les Romains [...] donnèrent bientôt à cette *pietas* un contenu psychologique et personnel".

²⁹ Fugier 1963, 381-385, distingue trois principaux "points d'application de la *pietas*" : *pious in parentes*, *pious in patriam* et *pious in deos*.

moral se traduit, au plan pratique, par l'adoption d'un comportement conforme aux devoirs qui s'imposent au sujet de façon impérative. L'acte sacrilège, qui rompt avec une telle ligne de conduite, invalide ce profil vertueux. L'accusation de viol que Phèdre porte contre Hippolyte jette ainsi le discrédit sur l'intégrité morale affichée par Hippolyte (*Phaedr.*, 918-922) :

[*Theseus*] *O uita fallax, abditos sensus geris
animisque pulchram turpibus faciem induis :
pudor impudentem celat, audacem quies,
pietas nefandum ; uera fallaces probant
simulantque molles dura. [...]*

“[Thésée] Ô vie fourbe ! tu portes en toi des sentiments secrets et tu revêts tes hideuses dispositions d'une belle façade : ta réserve dissimule ton effronterie, ton calme ton audace, ta piété ton caractère sacrilège, les fourbes prisent la vérité et les tendres simulent la rigueur”.

Pietas et *nefandum* s'intègrent dans un réseau d'antithèses (*pulcher / turpis, pudor / impudens, audax / quies, uera / fallaces, molles / dura*) qui marquent le divorce entre l'apparence et la réalité. L'opposition entre les deux termes se cristallise surtout, dans les tragédies de Sénèque, autour des relations qui se nouent au sein de la cellule familiale³⁰. Une telle spécialisation, qui correspond à une orientation observable dans l'évolution sémantique de *pietas*³¹, est perceptible dans le tableau ci-dessus : la majeure partie des occurrences se classent dans les rubriques qui concernent la rupture des liens privés garants de la cohésion de la famille (parricide, inceste, infanticide, conjugicide, fratricide ou conflit fraternel, trahison du père). Une telle polarité se manifeste par la présence très fréquente, dans l'environnement de *nefas* ou de *nefandus*, de termes de parenté : *patrem* (*Ag.*, 28), *gnatae* (*Ag.*, 30), *liberos [...]* *parens* (*Ag.*, 32), *gnata* (*Ag.*, 33)... Les emplois génériques de *nefas* n'excluent pas des actualisations contextuelles spécifiques :

- *Phaedr.*, 555-558 :

[*Hippolytus*] [...] *nullum caruit exemplo nefas :
a fratre frater, dextera gnati parens
cecidit, maritus coniugis ferro iacet
perimuntque fetus impiae matres suos ;
taceo nouercas. [...]*

“[Hippolyte] aucun sacrilège ne fut sans exemple : le frère fut mis à mort par son frère, le père succomba sous la main de son fils, le mari fut abattu par le fer de son épouse et des mères impies firent périr leur propre progéniture ; je ne parle point des marâtres”.

- *Th.*, 40-48 :

[*Furia*] *fratrem expauescat frater et gnatum parens
gnatusque patrem, liberi pereant male,
peius tamen nascantur ; immineat uiro
infesta coniunx, bella trans pontum uehant,
effusus omnis irriget terras cruor,
supraque magnos gentium exultet duces
libido uitrix : impia stuprum in domo
leuissimum sit fratris ; et fas et fides
iusque omne pereat. [...]*

³⁰ Ce type d'emploi se rattache à un développement plus général du sens de *nefas* : “*Nefas* come ‘violazione della *pietas*’ [...] viene molto spesso applicato ad azioni contro quasivoglia forma di *pietas* verso i parenti” (Cipriano 1978, 84).

³¹ Wagenvoort 1980, 7 : “Of the meaning of the word *pius* and *pietas* [...] the Roman meant the conduct of the man who performed all his duties towards the deity and his fellow human beings fully in every respect. [...] *pietas* came to denote, in a more restricted sense, the fulfilment of duty and virtuous behaviour of men to one another, and particularly between blood relatives and relations by marriage”.

“[La Furie] que le frère redoute le frère, et le père le fils et le fils le père, que les enfants périssent de male mort, que leur naissance soit pire cependant ; que l’épouse hostile menace son mari, qu’ils transportent les guerres par-delà la haute mer, que le sang qu’on aura versé arrose toutes les terres, et qu’en dominant les puissants chefs des peuples la passion victorieuse se donne carrière : que dans une maison impie l’adultère du frère soit un moindre mal ; et que tout droit divin, toute loyauté et tout droit humain périsse”.

La contestation de l’ordre du monde s’exerce donc, dans les tragédies, selon des modalités privilégiées dont les deux passages ci-dessus déclinent plusieurs exemples : le fratricide, le parricide, le conjugicide et l’infanticide dans le premier, l’infanticide encore, le commerce incestueux qui préside à la naissance des enfants dans le second se déroulent dans une atmosphère de défiance généralisée qui fait éclater la cohésion de la structure familiale.

Une telle focalisation est liée à l’unité thématique des pièces, qui mettent toutes en scène les drames familiaux au cœur des dynasties légendaires qui représentent la part essentielle de la galerie des personnages tragiques. Néanmoins, les occurrences de *nefas*, *nefandus* et *nefastus* ne se rattachent pas toutes directement à l’argument des tragédies. Si, dans *Thyeste*, elles concernent majoritairement la préparation du “banquet sacrilège” (*Th.*, 1105 : *nefandas dapes*) offert par Atrée à son frère et la scène de “tecnophagie” au cours de laquelle Thyeste dévore les membres de ses propres enfants, qui forment la trame principale de l’intrigue, dans *Agamemnon*, en revanche, 4 sur 6 sont relatives à l’inceste commis par Thyeste, dont les “accouplements sacrilèges” (*Ag.*, 30 : *nefandos concubitus*) qui n’entretiennent qu’un rapport indirect avec le nœud de l’action. Dans *Œdipe*, *nefas*, *nefandus* et *nefastus* renvoient essentiellement au parricide et à l’inceste commis par le héros dans le “lit sacrilège” (*Œd.*, 635 : *nefandos thalamos*) de sa mère. De même, dans les *Troyennes*, la quasi-totalité des mentions s’applique au “double sacrilège” (*Troad.*, 1065 : *duplex nefas*) que constitue le meurtre d’Astyanax et l’immolation de Polyxène et autour duquel se cristallise la tension dramatique de la pièce. La distribution des occurrences met souvent en valeur la structure narrative des tragédies : dans *Phèdre*, *nefas* et *nefandus* stigmatisent, dans un premier temps, les sentiments incestueux que le personnage éponyme nourrit à l’égard de son beau-fils, puis, dans un second temps, le “viol sacrilège” (*Phaedr.*, 726 : *nefandi stupri*) dont cette dernière accuse Hippolyte. La reprise des termes permet en outre de tisser des liens entre différents épisodes du cycle légendaire auquel se rattachent les personnages. Dans *Médée*, les emplois se classent en deux séries : dans les trois premiers quarts de la pièce, *nefas* est le mode de désignation privilégié des crimes que l’héroïne a commis pour permettre à Jason de conquérir la Toison d’or et assurer le salut des Argonautes et s’applique, *in fine*, à l’infanticide – “terrible sacrilège” (*Med.*, 931 : *dirum nefas*) – qu’elle s’apprête à perpétrer. Dans les *Phéniciennes*, l’affrontement fratricide d’Étéocle et de Polynice s’inscrit dans la continuité du *nefas* de leur père, dont le rappel scande la première partie de la pièce. Le crime de Tantale, coupable d’avoir découpé son fils Pélops en morceaux avant de l’offrir en festin aux dieux dans le dessein de les tromper sur la nature de la nourriture, annonce de façon programmatique à la fois le *nefas* d’Atrée, qui tue, démembrer ses neveux et invite son frère à les manger, et celui de Thyeste, qui dévore le mets sans en connaître la provenance. La logique des analepses et des prolepses sert ainsi de support à de multiples échos intertextuels qui construisent également des liens plus lâches avec le canevas de l’intrigue principale : la majeure partie des occurrences de l’*Agamemnon* renvoie à la relation incestueuse dont Égisthe est le produit, et les deux premières mentions de *nefas* de l’Hercule furieux désignent le “double sacrilège” (*HF*, 387 : *geminum nefas*) d’Œdipe et le conjugicide des Danaïdes. Mais la variété des applications référentielles n’exclut pas une forte unité notionnelle : le *nefas* représente, dans les tragédies de Sénèque, une altération globale de l’ordre du monde³² qui assume deux modalités fondamentales – le renversement et la rupture. Ces deux paradigmes convergent vers une même modélisation : la violation du *fas*, quelle que soit la manière dont elle s’exerce, résorbe les différences qui structurent l’ordre du monde.

³² Fugier 1963, 133 : “Sénèque, dans son théâtre” est “l’auteur qui conserve [la valeur cosmique de *fas*] avec le plus de netteté”.

2. Le renversement de l'ordre

2.1. Subversion des normes rituelles et inversion des valeurs

F. Dupont a montré que la mise en œuvre du *nefas* s'appuyait sur l'accomplissement d'un "rituel perversi"³³. La religion romaine est dominée par une exigence d'"orthopraxie" qui se concrétise par l'adoption d'un ensemble de pratiques strictement définies, qui véhiculent une certaine représentation de l'ordre du monde³⁴.

Dans les tragédies de Sénèque, la négation du *fas* s'opère par le détournement des codes qui réglementent l'exécution des rites. Ainsi, le *nefas* d'Atrée respecte scrupuleusement les règles qui ordonnent les différents gestes et attitudes corporelles scandant le déroulement du sacrifice : [Nuntius] *Seruat omnis ordo, ne tantum nefas/ non rite fiat* (*Th.*, 689-690), "[Le messager] L'ordre est en tout point observé, afin qu'un si grand sacrilège ne se commette pas contrairement aux rites" ; [Nuntius] [...] *nulla pars sacri perit* (*Th.*, 695), "[Le messager] aucune partie de l'acte religieux n'est supprimée". Dans ce passage, l'accumulation des négations (*ne, non, nulla*) souligne l'apparente contradiction d'un acte qui se conforme aux prescriptions rituelles pour en saper les fondements : si le geste sacrificiel réaffirme la légitimité d'une frontière ontologique qui distingue les ordres divin et humain³⁵, le choix de victimes humaines désavoue ce partage en niant la distance qui sépare les hommes et les êtres de niveaux inférieurs destinés à être consacrés en offrandes à la divinité³⁶. Les v. 685-688 décrivent l'étape de l'*immolatio*, durant laquelle le sacrificiant "saupoudrait le dos de la victime de farine salée (*mola salsa* d'où le terme *in-molatio*), versait un peu de vin sur son front et promenait enfin le couteau sacrificiel sur le dos de l'animal"³⁷. Suivent l'égorgeage des victimes et l'inspection des *exta* (*Th.*, 721-727 et 755-758)³⁸. La cuisson de la viande sur des broches (*Th.*, 765 : *uerua*) ou dans un chaudron (*Th.*, 767 : *aenum*) précède le festin (*Th.*, 760 : *epulae*) offert à Thyeste, qui rejoue, de façon macabre, le moment traditionnel du banquet sacrificiel³⁹. L'instrumentalisation retorse des codes sociaux s'exprime, au cours de la confrontation finale entre les deux frères, dans un langage à double entente :

[Atréus] *Hic esse natos crede in amplexu patris.*

"[Atrée] Crois que tes enfants sont ici, dans les bras de leur père" (*Th.*, 976).

[...]

Expedi amplexus, pater.

"Prépare tes étreintes, père" (*Th.*, 1004).

[...]

fruere, osculare, diuide amplexus tribus.

"profite d'eux, embrasse-les, répartis tes étreintes entre tes trois fils" (*Th.*, 1023).

³³ Dupont 1995, 231-273.

³⁴ Cf. Scheid 2007⁴, 20.

³⁵ Cf. Scheid 2007⁴, 82 : "Sacrifier c'est, au cours d'un festin auquel les dieux sont invités, diviser l'aliment en deux parts, dont l'une revient aux divinités, l'autre aux humains. Le sacrifice établit et représente, à travers un partage alimentaire entre dieux et humains, la supériorité et l'immortalité des premiers, la condition mortelle et la pieuse soumission des seconds".

³⁶ Cf. Scheid 2007⁴, 82 : "Un sacrifice humain est exclu, même symboliquement. La violence exercée, discrètement, contre des tiers, des animaux ou des plantes, énonce une limite claire dans l'ordre des êtres. Les dieux et les hommes se situent au-dessus de cette limite, caractérisée par des relations pacifiques et respectueuses de la liberté civique ; au-dessous de la limite, des êtres proches mais inférieurs, destinés à l'asservissement et à l'utilisation par les êtres supérieurs".

³⁷ Scheid 2007⁴, 74.

³⁸ Scheid 2007⁴, 74-75.

³⁹ Scheid 2007⁴, 76-81.

L'invitation répétée, lancée par Atrée à son frère, à embrasser ses fils s'interprète comme une variation macabre du motif de l'*amplexus*⁴⁰, qui renvoie à la fois à l'expression ritualisée de l'affection paternelle et à l'enchevêtrement des membres des enfants à l'intérieur de l'estomac de Thyeste. L'apparente régularité des modalités du *nefas* fournit le cadre paradoxal d'une transgression qui s'inscrit dans le carcan des normes pour mieux les liquider.

Une telle subversion des prescriptions religieuses s'inscrit dans le contexte plus large d'un renversement des valeurs : le *nefas* d'Atrée est conçu, dans l'esprit du personnage, comme le châtiment légitime de la trahison de Thyeste, qui a dérobé, avec le concours de son amante et belle-sœur Aérope, le bélier à la toison d'or sur lequel son frère comptait pour revendiquer le trône de Mycènes.

[Satelles] *Nefas nocere uel malo fratri puta.*

[Atréus] *Fas est in illo quicquid in fratre est nefas.*

“[Le courtisan] Songe que la loi divine interdit de nuire à son frère, même s'il est méprisable.

[Atrée] Est conforme à la loi divine à l'égard de cet individu tout acte qui envers un frère est sacrilège” (*Th.*, 219-220).

L'épanadiplose, qui répète le substantif *nefas*, placé en tête du v. 219, à l'extrémité opposée du vers suivant, et la substitution de *fas* à son antonyme, qui occupe la même place dans le patron métrique, miment syntaxiquement l'inversion des repères moraux inséparable de la logique de la vengeance. Le *nefas* est alors mis au service de la restauration paradoxale d'un ordre mis à mal par le dommage auquel il riposte.

Dans l'*Agamemnon*, le “festin dressé dans la maison royale” (*Ag.*, 875 : *epulae regia instructae domo*) à l'occasion du retour victorieux du personnage éponyme à Mycènes pervertit les codes de la commensalité en consommant la rupture du couple au cœur d'un repas qui devait en sceller la réconciliation. L'assassinat d'Agamemnon, que Clytemnestre envisage comme un *nefas* (*Ag.*, 124), est décrit comme un détournement du modèle sacrificiel (*Ag.*, 897-900) :

[Cassandra] *Armat bipenni Tyndaris dextram furens,*

qualisque as aras colla taurorum popa

designat oculis antequam ferro petat,

sic huc et illuc impiam libram manum.

“[Cassandre] La fille de Tyndare arme sa main droite d'une hache à double tranchant, prise de fureur, et telle un victimeur près des autels désigne des yeux le cou des taureaux avant de les frapper avec le fer, ainsi elle balance ici et là sa main impie”.

Dans *Médée*, la mise en œuvre de la vengeance de Médée est susceptible d'être lue comme la célébration d'un mariage pervers⁴¹. Les “noces inédites” (*Med.*, 743 : *thalamos nouos* ; 894 : *nuptias [...]* *nouas*) de l'héroïne, qui intègrent les deux étapes du *nefas* du personnage – l'empoisonnement et l'infanticide – recouvrent une subversion délibérée des codes qui régissent la cérémonie matrimoniale romaine. La prière inaugurale de Médée (*Med.*, 1-55), aussitôt relayée par le chant nuptial du chœur (*Med.*, 56-115), en est comme le contrepoint négatif. Si elle s'aligne sur certains *topoi* de l'épithalame (invocation à Hymen⁴², à Lucine⁴³), elle s'en démarque par la sollicitation des divinités infernales (*Med.*, 10 : *auersa superis regna manesque impios*, “les royaumes situés à l'opposé des régions d'en haut et les mânes impies”), qui contrastent, au prix d'un détournement (*auertere*) des normes rituelles qu'évoque métaphoriquement

⁴⁰ Dupont 1995, 237 : “La consanguinité de tous ces hommes, mâles, issus d'un même lignage va donc s'affirmer [...] dans le rituel de l'*amplexus* : cette façon de se serrer mutuellement entre les bras, en se frappant le dos avec le plat de la main, toujours présente dans le monde méditerranéen”.

⁴¹ Cette interprétation s'appuie sur Dupont 2000, 32-39 ; 1995, 267-273.

⁴² *Di coniugales*, “dieux du mariage” (*Med.*, 1), qui répond à *Et tu, qui facibus legitimis ades*, “Et toi, qui assistes les flambeaux des unions légitimes” (*Med.*, 67). L'“invocation à Hymen” constitue le “socle” de l'épithalame (Gauthier 2013, 175-176).

⁴³ *Lucina* (*Med.*, 2 et 61).

l'opposition géographique (*auersus*), avec les “dieux d'en haut qui gouvernent le ciel” (*Med.*, 57 : [...] *regunt*) évoqués par le chœur⁴⁴. La mise en scène de Créuse consumée par les vêtements empoisonnés offerts par Médée s'offre comme une variation funèbre de la représentation traditionnelle de la mariée parée de la *tunica recta*, de couleur safran, et du *flammeum* (*Med.*, 838-839)⁴⁵. Le sacrifice des “victimes près des autels consacrés” (*Med.*, 39 : *dicatis uictimas altaribus*) annonce, de façon programmatique, l'infanticide des enfants de Médée, dont la mort se trouve ainsi intégrée au cérémonial du mariage.

Dans les *Troyennes*, l'immolation de Polyxène, qui constitue le second temps du *duplex nefas* (*Troad.*, 1065), relève d'une double perversion des normes rituelles : la jeune fille, dont le personnage semble la réplique, dans le camp troyen, de celui d'Iphigénie⁴⁶, est à la fois la victime du sacrifice exigé par l'ombre d'Achille et la fiancée promise en mariage à ce dernier (*Troad.*, 195-196), et le meurtre de la princesse troyenne constitue en lui-même une forme déviante des usages religieux (*Troad.*, 298-299). Mais la transgression du modèle sacrificiel se double d'une déconstruction de la représentation traditionnelle du mariage (*Troad.*, 941-944) :

[*Helena*] *Polyxene miseranda, quam tradi sibi
cineremque Achilles ante mactari suum,
campo maritus ut sit Elysio, iubet.*

“[Hélène] misérable Polyxène, toi dont Achille ordonne que tu lui sois livrée et que tu sois sacrifiée devant sa cendre, pour être ton mari aux Champs-Élysées”.

Les noces de Polyxène et d'Achille se présentent comme une variante mortifère de la cérémonie matrimoniale, dont elles inversent la finalité : l'union posthume des fiancés ouvre sur une relation conjugale *post mortem* qui dénature un rite orienté vers le développement de la vie. Les préparatifs du *nefas* déroulent un cérémonial ambigu : les “élégantes parures du vêtement royal” (*Troad.*, 946 : *cultus decoros regiaie uestis*) qui rehaussent la beauté d'une jeune fille promise à un “heureux mariage” (*Troad.*, 873-874 : *felici [...] thalamo*) se mêlent à l'appareil funèbre du deuil (*Troad.*, 883 : *squalidus*). Au sein de cet espace festif (*Troad.*, 883 : *festus*) vient s'inscrire, par le jeu d'une consonance suggestive⁴⁷, un *nefas* qui se charge d'une double signification : [*Andromacha*] *Mortem putabat illud, hoc thalamos putat* (*Troad.*, 948 : “[Andromaque] Elle considérait ces noces comme une mort, elle considère cette mort comme des noces”). La savante composition en chiasme, qui s'appuie à la fois sur les correspondances grammaticales (*illud – hoc / mortem – thalamos*) et sur le fonctionnement référentiel des démonstratifs – *hoc* renvoie au substantif qui précède (*mortem*), *illud* à celui qui suit (*thalamos*) – souligne la complexité d'un dispositif qui repose sur la contamination et le gauchissement concomitant de deux séquences rituelles (sacrifice et mariage).

⁴⁴ Dupont 2000, 36.

⁴⁵ Fauquier 2013, 337.

⁴⁶ Pyrrhus fait un parallèle explicite entre les deux épisodes : *Priamique natam Pelei nato ferum/ mactare credis ?/ At tuam natam, parens, / Helenae immolasti : solita iam et facta expeto* (*Troad.*, 247-249), “et tu crois sauvage de sacrifier la fille de Priam au fils de Pélée ? Mais ta fille, toi son père, tu l'as immolée à Hélène : je souhaite que tu accomplisses ce dont tu as déjà l'habitude et ce que tu as déjà fait”.

⁴⁷ La distinction entre *dies festi* et *profesti* d'une part, *dies fasti* et *nefasti* d'autre part renvoie à deux modes de classement qui se recouvrent partiellement dans la mentalité latine. Cf. Dumézil 2000², 552 : “les *dies fasti* sont ceux qui donnent à l'action profane de l'homme une base mystique, *fas*, qui lui assure des chances de bien se faire ; les *dies nefasti* sont ceux qui ne lui donnent pas une telle base. Le mot *feriae* n'est que descriptif et négatif. Au sens large, ce sont les temps où l'homme renonce à ses activités profanes et qu'il réserve aux dieux, avec ou sans acte culturel caractérisé ; en conséquence les *dies festi* sont attribués aux dieux, les *profesti* abandonnés aux hommes pour la conduite des affaires privées et publiques [...]. Les deux cadres sont donc bien différents dans leur principe : l'un (*fasti-nefasti*) définit les jours du point de vue de l'action humaine, le concept direct étant favorable à cette action ; l'autre (*festi-profesti*) les définit du point de vue de la propriété divine, le concept direct affirmant cette propriété. Si donc – à quelques exceptions près qui doivent être expliquées, justifiées, comme exceptions – tous les *dies festi* sont *nefasti*, la réciproque n'est pas vraie : d'autres raisons mystiques que le respect de la propriété divine peuvent déconseiller à l'homme d'agir à certains jours”.

2.2. L'inversion de l'engendrement

Le même schème du renversement est à l'œuvre dans la description de l'inceste, dont le terme *nefas* apparaît dans les tragédies comme le mode de désignation privilégié⁴⁸. Un tel acte dispose pourtant en latin d'une lexicalisation spécifique : le substantif *incestus* et l'adjectif *incestus, a, um*, dont le sémantisme articule "l'idée de méconnaissance et de violation d'une règle [...] à la notion d'impureté par défaut d'abstention, par manque d'abstinence" et qui s'appliquent, à la fin de la République, essentiellement à deux types de délit sexuel : "l'inceste au sens moderne" et "les relations sexuelles d'un homme et d'une Vestale", dont la virginité représente "une obligation statutaire pendant toute la durée de sa prêtrise"⁴⁹. Si l'adjectif n'est pas absent des tragédies de Sénèque, sa présence demeure marginale : on dénombre seulement 6 occurrences (*Æd.*, 21, 645, 1026 ; *Phaedr.*, 560, 1185, 1195), auxquelles il faut ajouter le composé *incestificus* (*Phoen.*, 223), dont la suffixation en *-ficus* dérive de *facere* et qui constitue un hapax⁵⁰. La préférence accordée par Sénèque à *nefas* pour désigner l'inceste s'enracine dans une représentation spécifique de l'acte incestueux repérable dans les passages suivants, qui évoquent l'inceste d'Œdipe :

- *Æd.*, 238 :

[*Creo*] *turpis maternos iterum reuolutus in ortus.*

"[Créon] étant une seconde fois revenu honteusement à ses origines maternelles".

- *Æd.*, 634-640 :

[*Creo*] *sed rex cruentus, pretia qui saeuae necis
sceptra et nefandos occupat thalamos patris ;
inuisa proles, sed tamen peior parens
quam gnatus, utero rursus infausto grauis,
egitque in ortus semet et matri impios
fetus regessit, quique uix mos est feris,
fratres sibi ipse genuit ! [...]*

"[Créon] mais un roi couvert de sang, qui, comme prix d'un meurtre sauvage, s'empare du sceptre et de la couche sacrilège de son père ; odieuse descendance, mais néanmoins pire comme père que comme fils, alourdissant à nouveau un ventre malheureux, et il s'est avancé vers le lieu de sa propre origine, a introduit en retour chez sa mère le produit des rejetons impies et, coutume à peine en vigueur chez les bêtes sauvages, il a lui-même engendré ceux qui sont des frères pour lui !".

- *Æd.*, 746-747 :

[*Chorus*] *genetrixque suo reddi gremio
modo productos uidit alumnos.*

"[Le chœur] et la mère a vu revenir dans son propre sein les nourrissons qu'elle avait naguère engendrés".

- *Æd.*, 870 :

[*Œdipus*] *retro reuersas generis ac stirpis uices.*

"[Œdipe] la succession alternée de la naissance et du lignage se sont retournées en sens contraire".

Ces textes construisent une topographie symbolique qui offre une représentation spatiale de l'acte incestueux. Les verbes de déplacement (*egit, regessit, reuolutus, reddi, reuersas*) dessinent une trajectoire qui ramène le personnage vers le lieu de son origine (*ortus, gremio*) : lors de la relation entre la mère et du fils, la pénétration sexuelle inverse l'enfantement en prenant pour terme du mouvement le "ventre maternel"

⁴⁸ Une telle tendance ne se limite pas à notre corpus : "Le concept le plus constamment associé à l'inceste, dans la pensée romaine, est celui de *nefas*, depuis Cicéron et Catulle jusqu'aux compilations juridiques byzantines, quelle que soit la manière d'exprimer ce caractère (*fas* et une négation, *nefas, nefarius, nefandus* et les adverbies correspondants)" (Moreau 2002, 43).

⁴⁹ Moreau 2002, 17-19, pour les différentes citations.

⁵⁰ D'après une recherche effectuée avec le logiciel LLT-A.

(*utero*) qui en était le point de départ. Dans le cadre de cette schématisation, le caractère fécondant du rapport incestueux implique le croisement d'une telle thématique avec le motif de la répétition. La conception renverse en effet la flèche de l'axe vertical dessiné par la succession des générations pour en changer à nouveau le sens ; l'engendrement des enfants de la mère et du fils emprunte le même "sillon"⁵¹ que celui du fils lui-même. La mise en évidence de la superposition des deux schémas de filiation est prise en charge par des formulations équivoques : le groupe apposé *utero rursus infausto grauis* (*Æd.*, 637) s'interprète aussi bien comme une référence à la période de gestation à l'origine de la naissance d'Œdipe que comme une allusion à la grossesse de Jocaste enceinte des enfants conçus avec ce dernier⁵². Au v. 870, le syntagme *generis ac stirpis uices*, qui associe deux termes de sémantisme proche, met en relief la logique cyclique du renversement opéré par le *nefas* (*Æd.*, 661) dont l'oracle de Delphes a prédit l'accomplissement, qui rompt avec la temporalité linéaire de la lignée. Les motifs de la régression vers l'origine et de la répétition conjuguent deux modalités temporelles soulignées par la modulation des adverbes (*iterum, rursus, retro*) que redouble le préverbe *re-* (*reuolutus, regessit, reuersas*), dont les sonorités, significativement redistribuées dans le tissu sonore des vers, créent un effet d'harmonie imitative : *turpis maternos iterum reuolutus in ortus* (*Æd.*, 238 ; aussi 634-640 ; 870 ; supra).

Dans *Thyeste*, l'ingestion des enfants est également perçue comme une inversion violente de l'engendrement, dont elle constitue le pendant négatif. La nutrition est en effet conçue sur le modèle de l'assimilation, qui opère la réduction de l'autre à l'identique. L'emploi récurrent du réfléchi (*Th.*, 277-278 : [*Atréus*] *Liberos auibus pater/ gaudensque [...] suos artus edat*, "Que dans l'avidité et dans la joie le père mange ses propres membres" ; *Th.*, 890-891 : [*Atréus*] *implebo patrem/ funere suorum*, "je remplirai le père du cadavre des siens" ; *Th.*, 917 : [*Atréus*] [...] *suorum sanguinem genitor bibat*, "que le père boive le sang des siens" ; *Th.*, 778-779 : [*Nuntius*] *pater/ artus [...] mandit ore funesto suos*, "il mâche de sa bouche funeste ses propres membres") insiste sur cette modalité en faisant des restes des enfants de simples prolongements organiques du corps de leur père. L'avalement de la progéniture renverse ainsi le phénomène de la procréation en résorbant l'altérité là où la génération en fabrique. La digestion des cadavres constitue le contrepoint négatif du processus de la grossesse, qui est essentiellement indexé sur la croissance vitale. Elle met ainsi en jeu une dialectique de l'appropriation et de la perte : la prise concrète de nourriture signe symboliquement la disparition des enfants. La figure de la syllepse permet d'articuler de façon suggestive ces deux registres sémantiques : *Th.*, 281-283 : [*Atréus*] *Tota iam ante oculos meos/ imago caedis errat, ingesta orbitas/ in ora patris*, "[Atrée] Désormais l'image du meurtre erre tout entière devant mes yeux : l'absorption dans la bouche du père des restes (qui témoignent) de la perte de ses enfants" ; *Th.*, 890-891 : [*Atréus*] *implebo patrem/ funere suorum*, "[Atrée] je remplirai le père du cadavre des siens".

L'assouvissement de la pulsion alimentaire, qui implique un état de plénitude (*implere*), correspond métaphoriquement à l'intégration d'un manque (*orbitas, funus*). En dévorant ses fils, Thyeste s'en empare tout autant qu'il les perd ; le verbe *habere* exprime cette possession paradoxale qui réside dans l'incorporation d'une matière (*Th.*, 1030-1031 : *Quicquid e natis tuis/ superest habes*, "tout ce qui subsiste de tes enfants, tu l'as") qui coïncide avec sa destruction complète (*Th.*, 1031 : *quodcumque non superest habes*, "quel que soit ce qui n'en subsiste pas, tu l'as"). Mais la nature même du mets semble exclure la possibilité d'une assimilation totale⁵³ : Thyeste perçoit en lui les stigmates d'une présence étrangère (*Th.*, 999-1001) :

⁵¹ La métaphore est empruntée à J.-P. Vernant : "le père a ensemencé les fils là même où il a été semé ; Jocaste est une épouse, non-épouse mais mère dont le sillon a produit en une double récolte et le père et les enfants ; Œdipe a ensemencé celle qui l'a engendré, d'où il a été lui-même ensemencé, et de ces mêmes sillons, de ces sillons 'égaux', il a obtenu ses enfants" (Vernant 2001³, 128).

⁵² Comme le fait remarquer Paré-Rey 2012, 103, dans une de ses notes de traduction, "*grauis* est à double sens : Œdipe, bébé, pesa à l'intérieur de sa mère *grauida* comme il pesa, adulte, en son épouse".

⁵³ Dupont 1995, 239-240 : "la chair humaine n'est pas de la viande : on peut tuer un homme dans un sacrifice, mais son corps ne se laisse pas transformer en aliment consommable, il refuse de cuire. Les entrailles des fils de Thyeste se tordent sur les broches, plus tard leurs muscles bougeront dans le ventre de Thyeste. On ne peut pas plus les digérer que les cuire (la digestion est pour les Anciens une coction)".

[Thyestes] *Quis hic tumultus uiscera exagitat mea ?
Quid tremuit intus ? Sentio impatiens onus
meumque gemitu non meo pectus gemit.*

“Quel est ce tumulte qui agite mes entrailles ? Qui a tremblé à l’intérieur de moi ? Je sens sans pouvoir le supporter un fardeau et ma poitrine gémit en émettant un gémissement qui n’est pas le mien”.

Les césures du v. 1001 (*měūmqũ // gēmītū nōn // mēō pēctūs ġmit*), en encadrant la mention du “gémissement” extrinsèque entre deux adjectifs possessifs qui renvoient à la sphère d’appartenance du sujet, transcrivent au plan métrique le sentiment d’une aliénation qui émerge des tréfonds du corps propre. Les visages et les mains des fils de Thyeste, qui échappent à la cuisson du festin préparé par Atrée (*Th.*, 764), symbolisent cette différence irréductible que l’organisme ne peut dissoudre : [Thyestes] *Abscisa cerno capita et auulsas manus/ et rupta fractis cruribus uestigia:/ hoc est quod audius capere non potuit pater* (*Th.*, 1038-1040), “[Thyeste] Je distingue les têtes qui ont été tranchées, les mains arrachées et la plante des pieds que l’on a retranchés après avoir brisé les jambes une fois les jambes brisées : voici ce que dans son avidité le père n’a pu prendre”. À l’inversion de l’engendrement répond la perturbation de l’arrangement interne du corps de Thyeste, dont la mise en scène reprend les mêmes paradigmes descriptifs (*Th.*, 1041-1042) :

[Thyestes] *uoluuntur intus uiscera et clusum nefas
sine exitu luctatur et quaerit fugam.*

“[Thyeste] mes entrailles roulent à l’intérieur de moi et mon sacrilège, qui se tient enfermé en moi, lutte sans trouver de sortie et cherche à fuir”.

Le cercle dessiné par le mouvement de rotation des entrailles (*uoluuntur*) renouvelle le schème du renversement qui préside à la représentation du *nefas*. La requête de Thyeste, qui implore son frère de lui donner son épée pour qu’il se frappe au ventre, peut s’interpréter comme une tentative de conjurer symboliquement l’annulation du temps généalogique en répétant le moment de l’engendrement : [Thyestes] *Da, frater, ensem ; – sanguinis multum mei/ habet ille : ferro liberis detur uia* (*Th.*, 1043-1044), “[Thyeste] Donne-moi, mon frère, ton épée ; – cette dernière porte sur elle une grande quantité de mon sang : que le fer trace une voie pour mes enfants”. L’ouverture du ventre libère le flux du *sanguis*, principe vital qui s’oppose au *cruror* – le sang versé par le corps meurtri – et dont la transmission soutient le lien de parenté dynastique. Le souhait de Thyeste véhicule ainsi le fantasme d’une impossible palingénésie, auquel le personnage renonce peu après l’avoir formulé : [Thyestes] [...] *Sustine, infelix, manum/ parcamus umbris* [...] (*Th.*, 1046-1047), « [Thyeste] Retiens, malheureux, ta main : épargnons les ombres. »).

Dans *Médée*, la mise en scène du sacrilège de Médée obéit au même type de paradigme. La distribution des emplois de *nefas* et de *nefandus* articule deux séquences narratives distinctes : la première séquence se rattache aux divers procédés employés par Médée pour seconder Jason dans la conquête de la Toison d’or, la seconde, qui se réduit à une seule occurrence s’applique à l’infanticide (*Med.*, 931 : *dirum nefas*), qui clôt la pièce. Ces deux épisodes sont reliés à trois espaces géographiques différents : les patries de Médée et de Jason – respectivement la Colchide et Iolcos, en Thessalie – fournissent le cadre du premier récit, tandis que c’est à Corinthe que se déroule la seconde étape. Ce triple ancrage est signalé par des indications de lieu, qui figurent dans l’environnement de *nefas* et de *nefandus* (*Med.*, 44 : *Pontus* ; *Med.* 44 : *Phasis* ; *Med.*, 871 : *nefanda Colchis* ; *Med.*, 257 : *regna Thessalica* ; *Med.*, 45 : *Isthmos* ; *Med.*, 127 : *Pelagae* [...] *urbes* ; *Med.*, 870-871 : *Pelagis* [...] *aruis*). Le v. 122 instaure une continuité entre les deux volets de l’intrigue : *Adeone credit omne consumptum nefas ?*, “Croit-il à ce point que tout mon sacrilège a été mené à son terme ?”.

Les manœuvres criminelles de l’expédition des Argonautes et la vengeance à venir s’insèrent dans un même processus que le substantif *nefas* englobe dans les limites d’un même acte sacrilège. Au sein de ce continuum, le second moment est représenté comme le prolongement inversé du premier. Sur le plan narratif d’abord, la seconde série de crimes entérine la rupture du lien conjugal (*Med.*, 53) que la première avait scellé. Mais, plus profondément, elle accomplit une régression qui ramène Médée vers une époque antérieure à l’entente nouée avec Jason (*Med.*, 982-984) :

*Iam iam recepi sceptrum, germanum, patrem,
spoliumque Colchi pecudis auratae tenent ;
rediere regna, rapta uirginitas redit.*

“Désormais, désormais j’ai recouvré mon sceptre, mon frère germain, mon père, et les Colchidiens détiennent la dépouille du bélier d’or ; m’est revenu mon royaume, la virginité que l’on m’avait ravie me revient”.

La variation des temps verbaux (parfait : *recepi, rediere* ; présent : *tenent, redit*) réconcilie souvenir et actualité dans la reconduction d’un éternel présent, qui marque la reconversion du personnage en *uirgo*⁵⁴. L’accomplissement du *nefas* passe significativement par la négation du lien de filiation, décrit comme un avortement symbolique qui signe la disparition des enfants relégués dans un passé révolu (Med., 924 : *liberi quondam mei*) : *in matre si quod pignus etiamnunc latet, / scrutabor ense uiscera et ferro extraham* (Med., 1012-1013), “Si quelque gage d’amour se cache maintenant encore dans mon cœur de mère, je fouillerai mes entrailles avec une épée et je le retirerai par le fer”.

2.3. La représentation du monde à l’envers

La dynamique de renversement qui gouverne l’accomplissement du sacrilège se répercute, dans les tragédies, à tous les niveaux du cosmos. La richesse du sémantisme de *natura* permet d’unifier sous un même modèle la conceptualisation du *nefas* et la représentation du monde dans sa globalité. Le terme présente en effet un spectre sémantique large, qui comprend aussi bien la “manière d’être”, les “caractères propres”⁵⁵ qui singularisent un individu que “l’ensemble de ce qui existe”⁵⁶. Il renvoie à la fois à l’univers et au “principe actif” qui en commande l’organisation, “force créatrice et organisatrice partout présente”, puissance motrice qui anime l’ensemble du règne vivant, et détermine la forme des individus qui le composent⁵⁷. Le macrocosme universel et le microcosme de l’organisme se trouvent ainsi englobés dans une même entité. La logique de renversement qui met à mal l’équilibre de la famille va donc de pair avec une altération globale de l’ordre naturel, dont la représentation réinvestit le même paradigme que celle du *nefas*. L’inceste est inséparable d’une inversion des lois naturelles : la “Nature a renversé ses lois intangibles pour Œdipe” (*Ed.*, 942-943 : *leges ratas / Natura in [...] uertit Oedipoda*), et il en va de même pour Thyeste (*Ag.*, 34-35 : *Versa natura est retro [...] pro nefas !*, “La nature s’est renversée en arrière – ô sacrilège !”), et pour Phèdre (*Phaedr.*, 173 : *Perge et nefandis uerte naturam ignibus*, “Continue et renverse la nature par des feux sacrilèges”). La description du monde à l’envers, dont on trouve un exemple développé à la fin du *Thyeste*, où elle est prise en charge par le messager qui rend compte du *nefas* (*Th.*, 624) d’Atrée, accrédite une telle conception (*Th.*, 776-787) :

[Nuntius] *O Phoebe patiens, fugeris retro licet
medioque raptum meriseris caelo diem,
sero occidisti. [...]
[...] Verterit currus licet
sibi ipse Titan obuium ducens iter
tenebrisque facinus obruat taetrum nouis
nox missa ab ortu tempore alieno grauis.*

“[Le messager] Ô patient Phébus, tu as eu beau fuir en arrière et engloutir le jour que tu as ravi au milieu de sa carrière, tu t’es couché trop tard. [...] Titan lui-même a eu beau renverser sa course en

⁵⁴ Ce point est souligné par Dupont 2000, 33 : “Médée [...] annule le temps en l’inversant : au lieu de passer de l’état de *uirgo* à celui de *mater*, elle passe de l’état de *mater* à celui de *uirgo* et retrouve ainsi les relations sociales qui définissaient sa place au sein du palais de son père, en Colchide, et faisaient d’elle une princesse”.

⁵⁵ Cf. Pellicer 1966, 79-225.

⁵⁶ Cf. Pellicer 1966, 227.

⁵⁷ Pellicer 1966, 295-296.

empruntant le trajet qui s’opposait au sien et une nuit pesante, qui est partie de l’endroit où se lèvent les astres à un moment inadéquat, recouvrir de ténèbres inouïes un acte repoussant”.

Le topos du renversement de la course du soleil, qui réactive le motif conventionnel de l’adynaton⁵⁸, est ici pleinement motivé : l’inversion des “alternances habituelles du firmament” (*Th.*, 813 : *solitae mundi* [...] *uices*) inscrit au sein de la voûte céleste une représentation figurée du *nefas*. Le sémantisme du substantif *mundus*, recoupe partiellement celui de *natura*, dont il est un quasi-synonyme⁵⁹. Il comporte deux développements distincts : le terme renvoie d’abord au “monde”, à l’“univers”⁶⁰, à l’espace “souterrain, consacré aux dieux infernaux”⁶¹ ou à la voûte céleste, puis, secondairement, à la “parure”. Ce dernier sens est sans doute un “calque de *κόσμος*, apparu après que *mundus* eut rencontré *κόσμος* et pris le sens d’“univers”” et “s’intègre dans le sémantisme d’ensemble *κόσμος*, qui, quelle que soit son étymologie, vise un tout organisé et harmonieux”⁶².

Le schéma du renversement se conjugue, au sein de la représentation du *nefas*, à celui de la rupture.

3. La rupture de l’ordre

3.1. Le corps démembré

Le *nefas* renvoie à une altération de l’ordre qui revêt également la forme d’une rupture. Le démembrement apparaît comme le paradigme privilégié d’une telle thématique. L’accomplissement du *nefas* (*Th.*, 744) d’Atrée suppose la préparation d’un festin qui consiste à découper les cadavres des neveux en morceaux avant de les cuire. La description des étapes de la cuisine sacrificielle, qui est en *Th.*, 760-767 prise en charge par le messager, est reprise dans le dialogue final entre Thyeste et son frère (*Th.*, 1059-1065). Sénèque multiplie ainsi les passages descriptifs qui exhibent avec insistance les détails du démembrement, répercutant ainsi sur le plan macrostructurel un éparpillement qui apparaît comme l’élément-clef de la représentation du *nefas*. Les verbes rattachés au champ sémantique de la rupture (*laniare*, *diuidere*, *secare*, *amputare*, *lancinare*, *rumpere*, *abscidere*, *auellere*, *frangere*, *carpere*, *abscindere*, *scindere*) saturent le texte, reflétant les multiples variantes d’un motif dont l’unité éclate sous la pluralité de ses désignations.

Mais une telle représentation ne se limite pas à la technophagie mise en scène dans *Thyeste*. La combustion du corps de Créüse, victime des “germes de la flamme” (*Med.*, 834 : *semina flammae*) que recèlent les vêtements offerts par Médée rappelle la cuisson des cadavres démembrés des enfants de Thyeste (*Med.*, 836-838). En outre, l’évocation des stratagèmes mis en œuvre par Médée pour permettre à Jason de dérober la Toison d’or est dominée par le rappel de deux épisodes – le meurtre du frère de la magicienne, Absyrtos, et celui de l’oncle de Jason, Pélias, dont la requête est à l’origine de l’expédition des Argonautes – qui développent le même réseau thématique (*Med.*, 130-134) :

[*Medea*] *et cuncta redeant : inclitum regni decus
raptum et nefandae uirginis paruus comes
diuisus ense, funus ingestum patri
sparsumque ponto corpus et Peliae senis
decocta aeno membra [...].*

⁵⁸ Aygon 2004, 183.

⁵⁹ Pellicer 1966, 247-248.

⁶⁰ Brachet 2007, 51.

⁶¹ Brachet 2007, 61.

⁶² Brachet 2007, 50.

“[Médée] et que tous tes crimes sans exception te reviennent à l’esprit : le vol de la parure de notre royaume, le dépeçage par l’épée du petit compagnon d’une vierge impie, l’étalage de son cadavre devant son père, la dispersion de son corps dans la mer et la cuisson des membres du vieux Pélias dans un chaudron d’airain”.

Une telle focalisation semble procéder de la volonté d’unifier les différentes déclinaisons possibles du *nefas* autour d’un modèle descriptif commun. Absyrtos et Pélias sont en effet tous deux victimes d’un sanglant dépeçage : Médée, afin d’empêcher son père Aeétès d’entraver sa fuite et celle de Jason, qui a réussi à s’emparer de la Toison d’or grâce à ses sortilèges, tue son frère et en sème les membres derrière elle ; de retour à Iolcos, elle convainc les filles de Pélias de découper le corps de leur père en morceaux et de les faire bouillir dans un chaudron en leur assurant qu’une telle méthode permettrait de rajeunir le vieillard. La mort de Pélias s’obtient ainsi par l’action conjointe du démembrement – selon le même *modus operandi* que le crime d’Absyrtos – et de la cuisson (*Med.*, 667-668) :

[Chorus] *ustus accenso Pelias aeno
arsit angustas uagus inter undas.*

“Consumés, répandus çà et là dans un chaudron ardent, les membres de Pélias ont bouilli, immergés dans l’espace étroit des remous”.

cf. *Med.*, 258-261 :

[Creo] *Senio trementem debili atque aeuo grauem
patrem peremptum queritur et caesi senis
discissa membra, cum dolo captae tuo
piae sorores impium auderent nefas.*

“[Créon] [Acaste] se plaint que son père, tremblant à cause de la faiblesse de son grand âge et accablé par les poids des années, a été tué et que le vieillard abattu a été démembré, alors que les sœurs, pleines de piété, une fois abusées par ta ruse, ont osé un sacrilège impie”.

Aux *membra senis* (*Med.*, 476)⁶³ font écho les *fratris artus* (*Med.*, 487), dont les mentions, disséminées dans l’ensemble de la pièce (*Med.*, 278 ; 911-912), évoquent la dispersion dans la trame textuelle et dont la présence fantomatique se repère dans le premier⁶⁴ et dans l’ultime monologue de Médée :

- *Med.*, 44-48 :

[Medea] *Quodcumque uidit Pontus aut Phasis nefas
uidebit Isthmos. Effera, ignota, horrida,
tremenda caelo pariter ac terris mala
mens intus agitat : uulnera et caedem et uagum
funus per artus [...].*

“[Médée] Quelque soit le sacrilège qu’a vu le Pont ou le Phase, l’Isthme le verra. Sauvages, inconnus, horribles, effrayants pour le ciel comme pour la terre sont les maux que mon esprit agite en son sein : blessures, meurtre et cadavre aux membres épars dispersés un à un”.

- *Med.*, 963-964 :

[Medea] [...] *Cuius umbra dispersis uenit
incerta membris ? Frater est, poenas petit.*

“[Médée] De qui est l’ombre incertaine qui vient, avec ses membres épars ? C’est mon frère, il cherche à assouvir sa vengeance”.

La mise en scène de la mort de Mégare et de ses enfants, du “meurtre sacrilège” (*Troad.*, 651 : *nefandae [...] neci*) d’Astyanax et de l’exécution d’Agamemnon obéissent aux mêmes codes d’écriture :

⁶³ *Med.*, 475-476 : *iussasque natas fraude deceptas meal secare membra non reuicturi senis*, “les filles que j’ai invitées, après les avoir trompées par ma fourberie, à découper les membres d’un vieillard qui ne devait point revivre”.

⁶⁴ Cf. Chaumartin 1995, 101-102.

- HF, 1004-1007⁶⁵

[Amphytrion] *scelus nefandum, triste et aspectu horridum !*

Dextra precantem rapuit et circa furens

bis, ter rotatum misit ; ast illi caput

sonuit, cerebro tecta disperso madent.

“[Amphytrion] crime impie, sinistre, et repoussant à voir ! Il a saisi de sa main droite l’enfant en train de prier et, en proie à la fureur, après l’avoir fait tourner à deux, trois reprises, il l’a envoyé à l’entour ; et sa tête a fait entendre un son, les toits sont humides de sa cervelle, qui s’est répandue çà et là”.

- Ag., 901-905

[Cassandra] [...] *Pendat exigua male*

caput amputatum parte et hinc trunco cruor

exundat, illica ora cum fremitu iacent.

Nondum recedunt : ille iam exanimem petit

laceratque corpus, illa fodientem adiuuat.

“[Cassandre] La tête [d’Agamemnon], qui a été mal tranchée, est suspendue à un mince lambeau de chair et d’un côté le sang coule abondamment de son tronc, de l’autre, sa face s’effondre à terre avec un frémissement. [Egiste et Clytemnestre] ne se retirent pas encore : lui s’en prend au corps désormais sans vie et le déchire, elle l’aide à le transpercer”.

- Troad., 1110-1117

[Nuntius] *Quos enim praeceps locus*

reliquit artus ? Ossa disiecta et graui

elisa casu ; signa clari corporis

et ora et illas nobilis patris notas

confudit imam pondus ad terram datum :

soluta ceruix silicis impulsu, caput

ruptum cerebro penitus expresso ; iacet

deforme corpus.

“[Le messager] Quels membres a laissés le lieu escarpé ? Des os qui ont été dispersés et broyés par une lourde chute ; les lignes caractéristiques de son illustre corps, son visage et ces traits dans lesquels on reconnaît son noble père se sont confondus dans la masse que l’on avait jetée dans les profondeurs de la terre ; son cou qui s’est décomposé sous le choc de la roche, sa tête qui s’est brisée, dont toute la cervelle a jailli ; gît un corps sans forme”.

Les nombreux échos lexicaux (*membra, artus, corpus, ossa, caput, ora, truncus, cerebrum, sparsus, dispersus, uagus, iacere, exanimis, stillare, aenum*), qui insistent sur la réalité organique du corps morcelé et sur le recyclage des modes opératoires, tissent des liens thématiques entre les différents *nefas*, qui s’offrent ainsi comme les multiples déclinaisons d’un même paradigme⁶⁶. Une telle continuité excède largement le cadre du canevas narratif qui sert de base à l’intrigue des pièces. Dans *Œdipe* se multiplient les références au crime d’Agavè, dont la légende raconte que, frappée par un délire provoqué par Dionysos, elle mit en pièces, avec le concours des autres Bacchantes, son fils Penthée sur le mont Cithéron avant de ficher sa tête au sommet d’un thyrses (*Œd.*, 439-444)⁶⁷ :

⁶⁵ Voir aussi HF, 1024-1026 ; 1227-1228.

⁶⁶ Tola 2009, 95 : “las tragedias de Séneca se caracterizan por una focalización del desgarramiento físico de sus personajes. El cuerpo deviene el lugar del *nefas* y se multiplica a partir de numerosas escenas de desmembramiento. El banquete ofrecido por Atreo a su hermano Tiestes es un ejemplo emblemático de este motivo. En el *Agamemnon* conocemos el asesinato del rey por la visión profética de Cassandra que relata los detalles de la mutilación”.

⁶⁷ Aussi *Œd.*, 615-618 ; 626-629 ; 1005-1007.

[Chorus] *Tibi commotae pectora matres
fundere comam
thyrsumque leuem uibrante manu

*iam post laceros Pentheos artus
thyades oestro membra remissae
uelut ignotum uidere nefas.*

“[Le cœur] Pour toi, remuées dans leur cœur, les mères ont déployé leur chevelure et [ont brandi] de leur main frémissante le thyrsé léger... désormais, après qu’elles ont mis en pièces les membres de Penthée, les Thyades, une fois leur délire dissipé, ont regardé les membres comme s’il s’agissait d’un sacrilège inconnu”.

Le festin sacrilège (*Th.*, 1105 : *nefandas dapes*) du *Thyeste* déroule le même fil dramatique que le *Thracium nefas* (*Th.*, 56) de Procné, coupable d’avoir tué son fils Itys, de l’avoir fait bouillir avant de le faire manger au père de l’enfant, Térée, pour punir ce dernier d’avoir violé et mutilé sa sœur Philomèle, et que le crime de Tantale, qui coupa son fils Pélopes en morceaux et en fit un ragoût qu’il servit aux dieux (cf. *Th.*, 144-148).

L’exploitation des données mythologiques met ainsi en valeur la récurrence des schèmes narratifs et permet de construire, à travers la circulation signifiante des motifs, une représentation globale du *nefas*. Le “corps morcelé”⁶⁸, dont la mise en scène constitue, selon F. Dupont, une des données majeures de la “théâtralité spécifique du corps et de la voix”⁶⁹ caractéristique des tragédies de Sénèque⁷⁰, apparaît comme l’élément majeur de ce paradigme. Cette thématique, qui revient avec la constance d’un leitmotiv, soulève un questionnement philosophique sur les fondements de l’identité individuelle et de l’unité du corps organique⁷¹ qui fait écho à la théorie stoïcienne du *pneuma*, principe actif qui façonne l’ensemble de la matière et s’identifie à l’âme qui anime le corps humain⁷².

3.2. La fracture cosmique

Le motif de la fragmentation ne se limite pas, dans les tragédies de Sénèque, à la représentation du corps morcelé : l’espace dramatique brise la cohésion de l’ordre du monde. La *domus* des Atrides est emblématique d’une telle division :

- *Th.*, 262-266 :
[Atréus] [...] *Imo mugit e fundo solum,
tonat dies serenus ac totis domus
ut fracta tectis crepuit et moti lares
uertere uultum : fiat hoc, fiat nefas
quod, di, timetis.*

⁶⁸ Dupont 1995, 12.

⁶⁹ Dupont 1995, 14.

⁷⁰ Dupont 1995, 15 : “Plusieurs fois le texte fait revenir sur scène des corps mutilés, ensanglantés, que ce soit les débris d’Hippolyte ou ce qui reste des enfants de Thyeste, leurs mains et leurs têtes coupées”.

⁷¹ Most 1992, 406 : “dismemberment posed disturbing questions : for at what point did the mutilation of a body lead to the loss of personal identity of that body’s owner ?”.

⁷² Bénatouïl 2010, 137 : “dieu [...] prend la forme d’un souffle (*pneûma*), composé d’air et de feu, et animé d’un mouvement tensionnel d’aller-retour entre le centre et la surface de l’être, dont il assure la cohésion et produit les qualités distinctives. Il existe un souffle qui maintient et anime le monde dans son ensemble, mais il existe aussi un souffle propre à chaque être, dont la forme dépend de la place de cet être dans l’échelle de la nature. [...] Pour les stoïciens, l’âme est donc un ‘souffle connaturel’, c’est-à-dire un corps très fin entièrement mélangé avec le corps organique qu’elle anime”.

“[Atrée] Le sol a mugé depuis ses tréfonds, le jour serein retentit du bruit du tonnerre et la maison, comme elle s’est fracassée sur toute la surface de ses toits, a craqué, et les lares ébranlés ont détourné leur visage : que cela se produise, que se produise le sacrilège que vous, ô dieux, craignez”.

- *Th.*, 431-433 :

[*Tantalus*] *Ira frater abiecta redit
partemque regni reddit et laceratae domus
componit artus teque restituit tibi.*

“[Tantale] Ton frère revient vers toi, après avoir laissé là sa colère, il te rend une partie du pouvoir royal, réunit les membres de notre maison en morceaux et te rétablit dans la position qui te revient”.

Les paroles rassurantes du fils de Thyeste décrivent en négatif les développements ultérieurs de l'intrigue : la division de la domus annonce le démembrement des enfants et le verbe *componere*, qui signifie “réunir” mais aussi “mettre aux prises, confronter”, préfigure l’affrontement futur qui se profile derrière l’unité illusoire de la famille réconciliée.

Inversion et rupture débouchent sur une même modélisation du *nefas* : la confusion culmine dans une indifférenciation qui dissout les distinctions structurantes de l’ordre du monde.

4. L’effacement des différences

4.1. Renversement et mélange

L’inceste implique une inversion de l’ordre généalogique qui bouleverse la structure de la cellule familiale. Cet ensemble s’ordonne en effet autour d’un système de différences relatives qui assigne à chacun des membres un rôle déterminé et fixe de manière rigide les termes des relations que ces individus entretiennent entre eux. La filiation incestueuse superpose à ce schéma préexistant une autre répartition fonctionnelle : Œdipe est aussi bien le fils que l’époux de Jocaste, le frère que le père des enfants qu’il a eus avec sa mère⁷³ (*HF*, 387-388) :

[*Megara*] [...] *Quid geminum nefas
mixtumque nomen coniugis, nati, patris ?*

“[Mégare] À quoi bon parler du double sacrilège, du mélange du nom d’époux, de fils et de père ?”.

Une telle juxtaposition va de pair avec un brouillage terminologique : chaque membre de la famille cumule deux fonctions au sein de la parentèle et endosse deux dénominations perçues comme exclusives l’une de l’autre. La “confusion des termes de parenté”⁷⁴ trouble ainsi la lisibilité de l’organisation intra-familiale en faisant intervenir un jeu de désignations équivoque. Les accouplements sacrilèges (*Ag.*, 30 : *nefandos* [...] *concubitus*) de Thyeste avec sa propre fille préludent à la naissance d’un enfant au “nom ambigu pour les siens” (*Ag.*, 984 : *nomen ambiguum suis*) ; Égisthe est en effet “en même temps le fils de sa sœur et le petit-fils de son père” (*Ag.*, 985 : *idem sororis gnatus et patris nepos*). De même, les “feux sacrilèges” (*Phaedr.*, 173 : *nefandis* [...] *ignibus*) que Phèdre nourrit à l’égard de son beau-fils sont décrits et dénoncés en termes de mélange (*Phaedr.* 171-172 : [*Nutrix*] *Miscere thalamos patris et gnati apparatus/ uteroque prolem capere confusam impio ?*, “[La nourrice] Tu t’apprêtes à mêler les couches du père et du fils et à concevoir dans ton ventre impie une progéniture qui confond les catégories de la parenté ?”.

⁷³ Vernant 2001³, 127 : “Œdipe a brouillé les cartes, mêlé les positions et les pions [...] ; il confond en Jocaste la mère et l’épouse ; il s’identifie à la fois à Laïos (comme mari de Jocaste) et à ses propres enfants (dont il est en même temps le père et le frère), mêlant ensemble les trois générations de la lignée”.

⁷⁴ Cf. Moreau 2002, 119-136, chap. 7 : “Inceste et confusion des termes de parenté” (119-120 : “Cette addition de termes de parenté (les textes parlent également, on le verra, de changement ou de confusion dans la terminologie) est ressentie comme un insupportable désordre, révélateur de la destruction d’un ordre où chaque individu n’est avec tout autre que dans une relation unique, exprimée par un seul terme, qu’il n’est pas permis de changer et auquel aucun autre ne doit venir s’ajouter”.

Cette confusion, soulignée par la récurrence dans les contextes de *nefas* ou de *nefandus* des verbes *miscere* (*HF*, 388 ; *Phaedr.*, 171) et *confundere* (*Phaedr.*, 172), est perceptible dans le dialogue au terme duquel la reine avoue son amour à Hippolyte. L'emploi des appellatifs orchestre une série de glissements énonciatifs qui modifient le cadre de l'échange entre les interlocuteurs. Phèdre refuse d'emblée d'assumer le statut de *mater* que lui suppose la réplique Hippolyte (*Phaedr.*, 607-612) :

[*Hippolytus*] *Committite curas auribus, mater, meis.*
 [*Phaedra*] *Matris superbum est nomen et nimium potens :*
nostros humilius nomen affectus decet ;
me uel sororem, Hippolyte, uel famulam uoca,
famulamque potius : omne seruitium feram.

“[Hippolyte] Confie tes soucis à mes oreilles, ma mère.

[Phèdre] Le nom de mère est présomptueux et me prête trop de pouvoir : un nom plus humble convient à nos sentiments ; appelle-moi ta sœur, Hippolyte, ou bien ta servante, mais plutôt ta servante : je supporterai toute forme de servitude”.

Les conditions d'instauration du dialogue récusent ainsi la relation de filiation qui unit Phèdre, en tant qu'épouse de Thésée, à Hippolyte. Le terme *soror* embraye sur un nouveau type de rapport, qui neutralise le schéma d'inversion associé à la liaison entre ascendant et descendant en situant les deux personnages au même niveau sur l'axe de la temporalité généalogique. Les corrections successives, soutenue par le jeu des coordinations (*uel...uel, -que [...] potius*), introduisent la référence à la “servante” (*Phaedr.*, 611, 612, 617 : *famula* ; 622 : *serua*) et à la “suppliante” (*Phaedr.*, 622 : *supplex*), qui renverse le positionnement hiérarchique de la reine et évacue le lien de parenté biologique. La substitution des termes modèle ainsi un scénario fantasmatique qui construit la fiction d'un amour légitime en contournant l'interdit de l'inceste. De tels ajustements sont facilités par l'ambivalence des statuts respectifs des personnages : l'absence prolongée de Thésée, retenu aux Enfers, fait de Phèdre une quasi-veuve (*Phaedr.*, 623 : *uidua*) en même temps qu'elle confère à Hippolyte le rôle provisoire d'un mari de substitution (*Phaedr.*, 630-633).

C'est dans cet espace de jeu qui empêche l'identification parfaite de chaque individu et de sa fonction que prend place l'ultime métamorphose (*Phaedr.*, 669 : *mutor*) de la relation : dans le récit halluciné de la mort du Minotaure, les figures de Phèdre et d'Hippolyte se substituent progressivement à celles d'Ariane et de Thésée (*Phaedr.*, 665-666). L'aménagement des données du mythe recompose alors un nouveau couple légendaire et prélude au dévoilement du caractère incestueux des sentiments que Phèdre nourrit envers son beau-fils⁷⁵ (*Phaedr.*, 671) : [*Phaedra*] *Miserere amantis*, “[Phèdre] Aie pitié de ton amante”.

Le schéma d'inversion qui préside à la représentation du *nefas* aboutit ainsi au le modèle d'un mélange formé par la juxtaposition d'éléments qui ne s'intègrent dans aucune logique d'ensemble. Ainsi, le ventre repu de Thyeste est ainsi perçu comme le lieu d'un chaos interne où s'agite l'amas disparate de la chair des enfants dévorés :

- *Th.*, 1041-1042 :

[*Thyestes*] [...] *clusum nefas*
sine exitu luctatur et quaerit fugam.

“[Thyeste] mon sacrilège, qui se tient enfermé en moi, lutte sans trouver de sortie et cherche à fuir”.

- *Th.*, 1050-1051 :

[*Thyestes*] [...] *Tale quis uidit nefas ?*

[...]

Genitor en gnatos premo

premorque natis [...].

⁷⁵ Dupont 1986, 129-130 : “Au spectacle touchant d'une mère éplorée succède le spectacle repoussant d'une mère incestueuse. La position de Phèdre est la même, celle du suppliant prosterné, mais par sa parole elle a transformé la perception qu'Hippolyte peut avoir de cette forme misérable. Elle s'est transformée en coupable”.

“[Thyeste] Qui a vu un tel sacrilège ? [...] Voilà que moi, leur père, j’opprime mes enfants et que je suis opprimé par mes enfants”.

Le corps du personnage apparaît comme un milieu instable traversé par un champ de forces contradictoires, souligné par le chiasme (*gnatos premo / premorque natis*). Le processus anarchique d’une impossible digestion se double d’un amalgame entre le ventre maternel et l’estomac, qui se confondent dans un espace clos privé des possibilités fonctionnelles des organes auxquels il se substitue – potentialités de croissance et de gestation d’une part, faculté assimilatrice d’autre part⁷⁶. Le cumul des deux fonctions parentales se matérialise dans la lourdeur, constamment soulignée (*Th.*, 781 : *gravis [...] uino*, “lourd de vin” ; 986 : *crescit pondus et dextram grauat*, “le poids augmente et accable ma main droite” ; 1000 : *onus*, “fardeau” ; 1050 et 1051 : *premere*, “comprimer”), du corps de Thyeste. L’accentuation du thème de la satiété (*Th.*, 913 : *satur est*, “il est rassasié” ; 973 et 980 : *satiare*, “rassasier”) évoque l’effet de saturation inséparable de l’incorporation d’un aliment dont la substance est de même nature que celle du mangeur⁷⁷. La grossesse incestueuse, qui procède d’un même redoublement de l’identique⁷⁸, est décrite dans des termes analogues : le “ventre lourd” (*Ag.*, 33 : *uterum grauem*) de Pélopie, enceinte des œuvres de son père, qui fait écho à celui de Jocaste (*Æd.*, 637 : *utero rursus infausto grauis*), s’interprète alors comme un avatar de la panse boursouflée de Thyeste. Dans le prologue d’Agamemnon, le “banquet sacrilège” (*Th.*, 1105 : *nefandas dapes*) et les “accouplements sacrilèges” (*Ag.*, 30 : *nefandos [...] concubitus*) du personnage sont, de façon suggestive, évoqués par la locution *ire per aliquem*, qui renvoie aussi bien à l’acte de dévoration qu’à la pénétration sexuelle (*Ag.*, 32) : [*Thyestes*] *Ergo ut per omnis libros irem parens*, “[Thyeste] Donc, afin que moi, leur père, je m’incorpore tous mes enfants”.

On retrouve dans le dernier monologue de Médée le même motif de l’osmose mortifère (*Med.*, 945-947) :

[*Medea*] *Huc, cara proles, [...]*

[...] *infusos mihi*

coniungite artus [...].

“[Médée] Ici, chers enfants, [...] unissez vos membres confondus avec les miens”.

L’image de l’étreinte maternelle ouvre sur une fusion destructrice qui nie l’altérité en abolissant la distance nécessaire à la relation de parenté. Le renversement du *fas* débouche ainsi sur l’image d’un chaos fusionnel qui est lié, dans le cas de Médée, non plus à la dévoration des enfants ou à la relation incestueuse nouée avec eux, mais à leur instrumentalisation au cœur du conflit conjugal (*Med.*, 25-26) : [*Medea*] [...] *Parta iam, parta ultio est:/ peperit*, “[Médée] Ma vengeance a déjà été enfantée, enfantée : j’ai enfanté”.

La double référence possible – abstraite ou concrète – du régime du verbe *parere* met en parallèle la mise au point de la vengeance du personnage et la naissance de ses fils, perçus comme des moyens mobilisables en vue de satisfaire les intérêts de leur mère. Les enfants perdent toute consistance individuelle pour être ravalés au rang d’objets manipulables dans la perspective du châtement infligé à Jason. Le dernier monologue de Médée, qui précède immédiatement l’accomplissement de l’infanticide, est révélateur des

⁷⁶ Dupont 2013, 24 : “Thyeste, dans la tragédie de Sénèque sent remuer ses fils dans son ventre comme s’il était leur mère, après les avoir mangés dans un banquet sacrificiel. Inutile d’imaginer la représentation d’un fantasme masculin de l’homme ‘enceint’. L’horreur et la douleur de la scène tient à ce que Thyeste à la fois père et mère est aussi ni l’un ni l’autre, car il ne peut, dit-il, les mettre au monde qu’en s’ouvrant le ventre d’un coup d’épée, tuant ainsi ses enfants. Le texte utilise la confusion entre père et mère par une variation romaine sur le *uenter*, aussi bien l’estomac du banqueteur que l’*uterus* de la mère”.

⁷⁷ H. Vial a mis en évidence les enjeux ontologiques que revêt, chez Ovide comme chez Sénèque, la dévoration par un personnage de sa propre progéniture : “tuer son enfant, c’est mettre à mort un autre qui est aussi une part de soi ou, mieux, qui est soi” (Vial 2012, 144) et dans les *Métamorphoses*, “la forme ultime de l’infanticide, [...] c’est de se dévorer soi-même” (Vial 2012, 151).

⁷⁸ F. Héritier fait reposer le principe d’explication de la prohibition de l’inceste sur la hantise d’un “cumul de l’identique” (Héritier-Augé 1994, 101) qui résulte de la mise en contact, directe ou indirecte, des fluides corporels d’individus consanguins.

enjeux d'une telle stratégie (*Med.*, 934-935) : [*Medea*] [...] *occidant, non sunt mei ;/ pereant, mei sunt*, “[Médée] qu'ils succombent, ils ne sont pas à moi ; qu'ils périssent, ils sont à moi”.

La contradiction logique masque peut-être la cohérence d'une manipulation qui consiste à disposer des enfants comme on use d'outils (*mei sunt*, “ils sont à moi”) et à vide par là-même le lien de filiation de sa substance (*non sunt mei*, “ils ne sont pas à moi”) subordonné à une logique d'appropriation.

Le brouillage des repères trouve son correspondant dans un bouleversement cosmique généralisé (*Ag.*, 35-36) :

[*Thyestes*] *auo parentem, pro nefas ! patri uirum, gnatis nepotes miscui, – nocti diem.*

“[Thyeste] J'ai mêlé au grand-père le père – ô sacrilège ! au père le mari, aux enfants les petits-enfants, – à la nuit le jour”.

La syntaxe juxtapose, dans le contexte proche du terme *nefas*, une série de compléments qui relèvent de registres sémantiques hétérogènes : l'accumulation des termes de parenté (*auo parentem [...] patri uirum / gnatis nepotes*) renvoie à la confusion des rôles familiaux liée à l'inceste commis par Thyeste, tandis que le contraste chromatique de la nuit et du jour évoque la perturbation de l'ordre temporel. Les dernières paroles de Jocaste reprennent le motif du mélange (*Æd.*, 1024-1031) :

[*Iocasta*] [...] *Socia cur scelerum dare poenas recusas ? Omne confusum perit, incesta, per te iuris humani decus ; morere et nefastum spiritum ferro exige. Non si ipse mundum concitans diuum sator corusca saeva tela iaculetur manu, umquam rependam sceleribus poenas pares, mater nefanda [...].*

“Toi qui es associée à ces crimes, pourquoi refuses-tu de subir le châtement ? Toute la parure de la justice humaine périt dans la confusion de ton fait, incestueuse ; meurs et expire par le fer ton souffle néfaste. Non, si le père des dieux en personne, qui met en mouvement le monde, lançait d'une main cruelle ses traits étincelants, jamais je ne paierai en retour une compensation à la hauteur de mes crimes, moi qui suis une mère sacrilège”.

4.2. Rupture et confusion

Le démembrement réduit le corps à un amas confus de membres éparpillés au sein duquel il est impossible de déceler l'unité cohérente d'un organisme. La description du corps disloqué d'Hippolyte, victime du “sacrilège mensonger” (*Phaedr.*, 1209 : *falsum nefas*) dont l'accuse Phèdre, souligne un tel bouleversement des repères. Les différents substantifs (*Phaedr.*, 1246, 1256, 1264 : *membra* ; 1248, 1254 : *artus* ; 1258, 1278 : *partes*) – presque exclusivement au pluriel – qui désignent la dépouille du personnage impliquent une perception du corps qui s'opère sous l'angle de la multiplicité et renvoient aux morceaux tronqués d'un organisme dont il est désormais impossible de cerner les contours (*Phaedr.*, 1247 : *reliquias cari corporis*, “les restes d'un corps chéri” ; 1256 : *membra [...] corporis*, “les membres du corps” ; 1267 : *pars tui*, “une partie de toi”⁷⁹ ; 1278 : *corporis partes*, “les parties du corps”). Ils sont qualifiés par des épithètes (1246 : *dispersa* ; 1248 : *temere congestos* ; 1256 : *diseicta* ; 1257 : *errantes* ; 1278 : *uagas*) qui esquissent le tableau d'une dispersion aléatoire. Ainsi, le dialogue qui se noue entre Thésée et le chœur est centré sur l'injonction de rassembler les fragments épars du cadavre d'Hippolyte afin de redonner au corps du personnage sa forme *ante mortem* (*Phaedr.*, 1247-1258).

Au modèle de l'éparpillement anarchique se substitue alors la représentation d'une entité organisée dont les parties s'agencent pour former un ensemble unifié (*Phaedr.*, 1258-1260) :

⁷⁹ 2 occurrences.

[Chorus] [...] *fortis hic dextrae locus,
hic laeua frenis docta moderandis manus
ponenda : laeui lateris agnosco notas.*

“[Le chœur] ici c’est la place de sa vigoureuse main droite, ici il faut poser sa main gauche qui sait régler avec le mors l’allure de sa monture : je reconnais les marques que portaient son flanc gauche”.

Les nombreux déictiques (cf. entre les v. 1247 et 1268 : *huc* [3], *hic* [5], *adhuc* [1] « jusqu’ici », *hoc* [1], *undique* [1]), qui localisent leur référent dans l’environnement concret du locuteur, structurent l’espace scénique et surimposent l’image d’un organisme dont les limites sont spatialement circonscrites. L’organisation des parties repose sur un principe de distinction (*Phaedr.*, 1257 : *disponere*) qui rompt avec l’indifférenciation chaotique des débris recueillis par les serviteurs. La gestuelle de Thésée traduit concrètement la volonté de surmonter la fragmentation de la dépouille de son fils (*Phaedr.*, 1254-1255 ; 1264) :

[Theseus] *Complectere artus, quodque de nato est super,
miserande, maesto pectore incumbens foue.*

[...]

[Chorus] *dum membra nato genitor adnumerat suo.*

“[Thésée] Embrasse les membres, et ce qui reste de ton fils, toi qui es digne de pitié, tiens-les blottis contre toi en les pressant de ta poitrine affligée.

[...]

[Le chœur] pendant que le père fait le compte des membres de son fils”

L’étreinte (*complecti*) et le calcul (*adnumerare*) renvoient à la maîtrise – par une saisie concrète ou une par une prise rationnelle – de la désorganisation du corps disloqué. L’entreprise de “compléter le corps” (*Phaedr.*, 1110 : *explere corpus*) se lit comme la tentative de reconstituer un tout ordonné et harmonieux mis à mal par la dissolution du corps morcelé, dont l’évocation s’inscrit en filigrane du texte. La description du cadavre superpose deux images clairement différenciées : la laideur des restes déchiquetés (*Phaedr.*, 1245-1246 ; 1266) contraste violemment avec le souvenir radieux de sa « beauté » (*Phaedr.*, 1270 : *decor*). Ce dernier terme, qui fait référence, tout comme *decus* (*Phaedr.*, 1110), à “la beauté physique s’accompagnant de la dignité morale”⁸⁰ exprime un idéal tout à la fois esthétique et éthique qui valorise la régularité et la mesure. Ce double horizon ouvre sur la réhabilitation d’Hippolyte, dont l’honorabilité a été mise en cause par les “griefs sacrilèges” (*Phaedr.*, 825 : *nefanda crimina*) de Phèdre, et sur le fantasme d’une réparation qui annulerait les effets irréversibles des imprécations de Thésée⁸¹. Mais, plus profondément, l’enjeu majeur de la reconstitution du corps d’Hippolyte réside dans la restauration d’une forme qui rende à la masse amorphe des restes du personnage ses contours originels. Le portrait d’Hippolyte, qui reprend le motif de l’éclat astral (cf. *Phaedr.*, 1112 ; 1269), ingrédient topique de la représentation de la beauté masculine⁸², fait de la splendeur lumineuse du visage d’Hippolyte la réplique en miniature de la perfection harmonieuse du cosmos. Les termes *forma* (*Phaedr.*, 1265) et *facies* (*Phaedr.*, 1269), qui désignent tous les deux le bel aspect d’un individu et l’ensemble des traits distinctifs qui servent de support à son identification⁸³, résument bien le sens d’une recherche qui vise à retrouver au sein de l’amas indistinct de la chair l’unité harmonieuse d’un sujet. La mise en ordre des fragments dispense alors l’illusion d’une identité substantielle qui survivrait à la décomposition du corps. Le remodelage des morceaux (*Phaedr.*, 1265 : [Chorus] *corpus* [...] *tingit*, “[Le chœur] [Thésée] façonne le corps”) esquisse le simulacre d’une présence qui s’énonce selon une modalité interrogative (*Phaedr.*, 1249 : [Theseus] *Hippolytus hic est ?*, “[Thésée] Hippolyte est-il

⁸⁰ DELL, 166.

⁸¹ Davis 1983, 125 : “[Theseus’] attempt to reconstruct his son’s body is the gesture of a man who believes he can undo the crime he has committed”.

⁸² Aygon 2004, 79 et 82.

⁸³ Conso 1994, 60-62, a analysé plusieurs exemples de “rencontre synonymique” entre *forma* et *facies*.

ici ?”). Il redéfinit ainsi les enjeux de la préparation du cadavre avant la cérémonie funéraire⁸⁴ en forgeant la fiction de la persistance d’un substrat individuel. Le démembrement apparaît ainsi comme destructeur d’un principe d’individuation – autre avatar du *fas* – dont la mise au jour s’apparente à la reconstruction d’un puzzle insoluble.

Les traces tangibles de la présence d’Hippolyte, loin de s’imposer dans l’évidence d’un donné, s’offrent, dans le compte rendu de l’“abominable nouvelle” (*Phaedr.*, 992 : *nefandum nuntium*) rapportée par le messager, comme des signes (*Phaedr.*, 1260 : *notas*) à déchiffrer, dont l’empreinte inscrit au sein du paysage les stigmates d’une absence (*Phaedr.*, 1106-1107) :

[*Nuntius*] *per illa qua distractus Hippolytus loca longum cruenta tramitem signat nota.*

“[Le messager] par les endroits où Hippolyte écartelé trace, par la marque sanglante qu’il y laisse, un long sentier”.

4.3. L’abolition universelle des différences

Le renversement et la rupture du *fas* aboutissent ainsi tous deux à une indifférenciation chaotique qui apparaît comme négatrice des structures organisatrices de l’ordre du monde, qui se décline à de multiples niveaux (échiquier sociopolitique, noyau familial, corps biologique, etc.). Le *nefas* est alors investi d’un potentiel destructeur qui conduit à l’abolition des clivages structurant le champ des représentations collectives. Une telle uniformisation est envisagée, dans certains passages des tragédies de Sénèque, sous un angle moral :

- *Med.*, 900 :

[*Medea*] *fas omne cedat, abeat expulsus pudor.*

“que cède toute loi divine, que s’éloigne, une fois banni, le sentiment de l’honneur”.

- *Th.*, 47-48 :

[*Furia*] [...] *fas et fides*

iusque omne pereat.

“que tout droit divin, toute loyauté et tout droit humain périclisse”.

- *Th.*, 138-139 :

[*Chorus*] [...] *fas ualuit nihil*

aut commune nefas.

“le droit divin ne vaut rien, ni le sacrilège ordinaire”.

- *Th.*, 179 :

[*Atrous*] *fas [...] omne ruptum.*

“la rupture de tout droit divin”.

- *Phoen.*, 300

[*Oedipus*] *nefasque nullum per nefas nati putant.*

“[Étéocle et Polynice], dont un sacrilège a permis la naissance, considèrent qu’il n’existe aucun sacrilège”.

- *Phoen.*, 478 :

[*Polynices*] *Timeo : nihil iam iura naturae ualent.*

“J’éprouve de la crainte : désormais les lois de la nature n’ont aucune valeur”.

De façon globale, le thème de l’effacement des différences est au centre de la représentation du *nefas*. Ainsi la mise en scène de la relation d’Œdipe et de son père Laïus récuse le modèle de distinction

⁸⁴ Cette étape est généralement désignée par l’expression *componere corpus*. Comme le remarquent Coffey & Mayer 1990, 195, la substitution du verbe (*corpus fingit*) traduit l’aménagement du rite.

hiérarchique qui soumet le fils à l'autorité du *paterfamilias* et est placée sous le signe de la rivalité (*Æd.*, 634-635) :

[*Creo*] *sed rex cruentus, pretia qui saeuae necis
sceptra et nefandos occupat thalamos patris.*

“[Créon] mais un roi couvert de sang, qui, comme prix d'un meurtre sauvage, s'empare du sceptre et de la couche de son père”.

Le parricide (*saeuae necis*) et l'inceste s'intègrent plus largement dans le cadre d'une prise de pouvoir qui conjugue l'acquisition du sceptre (*sceptra*) et l'investissement du lit conjugal (*thalamos*), biens qui relèvent tous deux de la sphère d'appartenance paternelle (*patris*). Régicide, parricide et inceste convergent ainsi vers un même écrasement des différences fondatrices de l'ordre social et politique⁸⁵. Le verbe *occupare* (*Æd.*, 20-21), qui renvoie à la jouissance exclusive d'un bien matériel, articule conquête politique et alliance matrimoniale et transcrit la conflictualité des rapports qui opposent l'usurpateur et le précédent occupant du trône. La couche nuptiale apparaît ainsi, dans *Œdipe* comme dans *Phèdre*, comme le lieu emblématique de l'affrontement entre le père et le fils.

Dans le monologue inaugural d'*Œdipe*, la description de la peste prolonge cette thématique de l'égalisation des conditions (*Æd.*, 52-55) :

[*Oedipus*] *Nec ulla pars immunis exitio uacat,
sed omnis aetas pariter et sexus ruit
iuuenesque senibus iungit et gnatis patres
funesta pestis : una fax thalamos cremat.*

“[Œdipe] Et aucune part, indemne, n'est exempte de destruction, mais chaque âge de même que chaque sexe s'effondre et elle unit les jeunes aux vieux, les pères aux enfants, la peste funeste ; une seule torche brûle les couches nuptiales”.

L'emploi des indéfinis (*ulla, omnis, una*), tous au singulier, souligne le nivellement des distinctions générationnelles (*aetas, iuuenesque senibus [...] et gnatis patres*) et sexuelles (*sexus, thalamos*, qui désigne métonymiquement les deux époux qui occupent le lit conjugal).

La rivalité des frères ennemis apparaît comme le paradigme de la dissolution des différences consécutive au *nefas*. Le couple fraternel, dont les jumeaux sont une sorte de version hyperbolique, emblématise en effet le schéma de symétrie conflictuelle auquel aboutit l'uniformisation globale de l'ordre communautaire⁸⁶. Dans les *Phéniciennes*, les modes de désignation des fils d'*Œdipe*, Étéocle et de Polynice, permettent une forte accentuation du motif de cette ressemblance des frères : le texte évite l'emploi du nom propre, qui possède une fonction individualisante, au profit de termes qui marquent l'identité du statut des

⁸⁵ Girard 2010, 114-115 : “C'est la même chose exactement d'être régicide dans l'ordre de la *polis* et d'être parricide dans l'ordre de la famille. Dans un cas comme dans l'autre, le coupable transgresse la différence la plus fondamentale, la plus élémentaire, la plus imprescriptible. [...] Le parricide, c'est l'instauration de la réciprocité violente entre le père et le fils, la réduction du rapport paternel à la 'fraternité' conflictuelle. [...] la réciprocité violente [...] absorbe ce rapport aussi complètement que possible en en faisant une rivalité non pas pour un objet quelconque mais pour la mère, c'est-à-dire pour l'objet le plus formellement réservé au père, le plus rigoureusement interdit au fils. L'inceste est violence, lui aussi, violence extrême et par conséquent destruction de l'autre différence majeure au sein de la famille au sein de la famille, la différence avec la mère. À eux deux, le parricide et l'inceste achèvent le processus d'indifférenciation violente”.

⁸⁶ Girard 2010, 95 : “il y a moins de différence entre [les frères] qu'entre tous les autres degrés de parenté. Ils ont le même père, la même mère, le même sexe, la même position relative, le plus souvent, vis-à-vis de tous les membres de la famille, des plus proches aux plus lointains. C'est entre les frères qu'il y a le plus d'attributs, de droits et de devoirs communs. Les jumeaux ne sont en un sens que des frères renforcés ; entre eux, la dernière différence objective, la différence de l'âge, est éliminée ; il devient impossible de les distinguer”.

personnages au sein de la parentèle⁸⁷ (*frater*) ou englobent ces derniers dans une même classe d'âge (*iuuenes*). La valeur distributive des pronoms *uterque* et *alter*, ainsi que le jeu des corrélations assimile les deux frères aux deux membres d'une paire. L'enjeu politique de la rivalité d'Étéocle et de Polynice, qui se disputent tous deux le trône de Thèbes, confère à la discorde familiale la dimension d'une guerre civile (*Phoen.*, 355 : *ciuile bellum*)⁸⁸ qui menace la cohésion du corps social dans son ensemble. L'issue du combat se conçoit alors comme la résolution provisoire, infiniment réversible, de l'affrontement de deux forces équivalentes (ainsi *Phoen.*, 629-632).

Le conflit qui oppose Atrée à Thyeste est décrit dans des termes analogues (*Th.*, 28-36) :

[*Furia*] [...] *longum nefas*
eat in nepotes [...]
Superbis fratribus regna excidant
repetantque profugos ; dubia uiolentae domus
fortuna reges inter incertos labet :
miser ex potente fiat, ex misero potens
fluctuque regnum casus assiduo ferat.

“[La Furie] Qu'un long sacrilège se transmette aux descendants [...]. Que le royaume échappe aux frères orgueilleux et fasse revenir les exilés ; qu'indécis le destin d'une maison livrée à la violence oscille entre des rois à l'identité incertaine : que le hasard emporte le royaume dans un flot continu”.

Le thème de la haine fraternelle remotive le topos des revirements de la fortune, dont la dynamique informe l'intrigue tragique dans son ensemble. Une telle dialectique constitue plus largement un motif majeur qui se répercute à différents niveaux du texte (*Th.*, 180-193) :

[*Atréus*] [...] *Fremere iam totus tuis*
debebat armis orbis et geminum mare
utrimque classes agere, iam flammis agros
lucere et urbes decuit ac strictum undique
micare ferrum. Tota sub nostro sonet
Argolica tellus equite ; non siluae tegant
hostem nec altis montium structae iugis
arces, relictis bellicum totus canat
populus Mycenis, quisquis inuisum caput
tegit ac tuetur clade funesta occidat.
Haec ipsa pollens incliti Pelopis domus
ruat uel in me, dummodo in fratrem ruat
 [...] *Aliquod audendum est nefas.*

“[Atrée] Le globe terrestre tout entier aurait déjà dû frémir sous le choc de tes armes et les deux mers faire avancer de part et d'autre les flottes, déjà il aurait été convenable que les campagnes et les villes brillent de l'éclat des flammes et que de toutes parts étincelle le glaive dégainé. Que la terre d'Argos toute entière résonne sous l'assaut de notre cavalerie ; que les forêts n'abritent pas l'ennemi, ni les citadelles que l'on a érigées sur les hauts sommets des montagnes, que le peuple de Mycènes tout entier sonne pour ceux qui sont restés en arrière le signal du combat, que quiconque abrite ou protège l'individu que je hais succombe dans un désastre funeste. Que cette puissante maison de l'illustre Pélops s'effondre d'elle-même sur moi, pourvu qu'elle s'effondre sur mon frère. [...] Il faut oser quelque sacrilège”.

⁸⁷ Borgo 1988, 275 : “Uno dei tratti più caratteristici delle *Fenicie* senecane consiste da un lato nella quasi assoluta mancanza dei nomi propri dei personaggi della tragedia e di quelli che appartengono al mito relativo, dall'altro nell'eccezionale frequenza di termini indicanti relazioni familiari”.

⁸⁸ *Nefas* est fréquemment utilisé, chez Lucain notamment, pour désigner la guerre civile : cf. Di Martino 1991.

La description de l'espace se prête à un déchiffrement symbolique : la situation géographique de l'isthme de Corinthe, dont l'étroite bande de terre est enserrée entre deux mers (*Th.*, 181, 628 : *geminum mare*), évoque la symétrie d'un antagonisme qui met aux prises deux partis interchangeables⁸⁹. La figure du double, inséparable d'une forme de violence uniformisante⁹⁰, forme le maillage poétique de l'ensemble de la pièce : le "sang douteux" (*Th.*, 240 : *dubius sanguis*) des enfants d'Atrée, qui les soupçonne d'être les fruits de l'adultère de sa femme Aérope avec Thyeste, fait écho aux attermolements (*Th.*, 713-714) qui précèdent le "double meurtre" (*Th.*, 730, 738 : *gemina caede*) des fils de Thyeste, au mouvement de balancier du cadavre de Tantale (*Th.*, 724-725), ainsi qu'aux "deux blessures" (*Th.*, 743 : *utrumque uulnus*) infligées à Plisthène.

Le même principe binaire gouverne l'économie de l'*Agamemnon*, qui repose sur une redéfinition constante du clivage qui sépare vainqueurs et vaincus. Le *nefas* (*Ag.* 125) de Clytemnestre et d'Égisthe conteste l'équilibre précaire entériné par la victoire remportée par les Grecs sur les Troyens en gommant les différences qui distinguent les deux camps. L'assassinat du roi de Mycènes est d'emblée interprété par Cassandre comme un énième retournement du rapport de force (*Ag.*, 869-871). De même, le portrait d'Agamemnon est emblématique de ce motif de l'égalisation des conditions. La mise en scène du personnage "portant sur son corps les superbes dépouilles de Priam" (*Ag.*, 880 : *Priami superbas corpore exuias gerens*) dessine en surimpression l'image du souverain troyen et construit en miroir la double représentation du roi vainqueur et du vaincu comme les deux facettes d'une même figure⁹¹. La symbolique des vêtements obéit au même schéma spéculaire : les "parures de l'ennemi" (*Ag.*, 881 : *cultus hostiles*), témoins tangibles de la victoire, renferment la promesse de la chute d'Agamemnon, tandis que les "vêtements tissés de la main d'une épouse fidèle" (*Ag.*, 882-883 : *coniugis fidae manu / textos amictus*) sont, par un effet d'ironie tragique, les instruments de sa trahison (*Ag.*, 886-887 : *mortifera [...] uestis*, "habit mortel")⁹². Le mouvement alterné des flots (*Ag.*, 65 : *alternos [...] fluctus*) d'une "mer indécise" (*Ag.*, 407 : *mare dubium*), le tableau, dans la vision prophétique de Cassandre, d'une "double Argos" (*Ag.*, 729 : *geminum [...] Argos*) et d'une "double maison" (*Ag.*, 729 : *duplices [...] domus*) illuminées par un "double soleil" (*Ag.*, 730 : *gemino sole*), l'image d'un "Titan hésitant" (*Ag.*, 908 : *Titan dubius*), la "hache à double tranchant" (*Ag.*, 46, 897 : *bipennis*) dont s'arme Clytemnestre, métaphorisent l'ambivalence d'Agamemnon (*Ag.*, 412-413) :

[*Eurybates*] remeatque uicto similis, exiguas trahens
lacerasque uictor classe de tanta rates.

"et il revient semblable à un vaincu, traînant derrière lui le peu de vaisseaux en morceaux qui subsistent d'une si grande flotte".

Conclusion

La richesse du domaine référentiel recouvert par *nefas* dans les tragédies de Sénèque masque une réelle cohérence d'emploi. L'étymologie du mot livre la composante clef du sémantisme, centrée sur la notion de fondement religieux. La majorité des occurrences se concentre autour d'une acception principale, auxquelles s'ajoutent deux autres, qui sont moins représentées : le terme désigne généralement un acte

⁸⁹ Aygon 2004, 283, a remarqué la fonction mimétique de la syntaxe des v. 190 et 191 : "La gémiation de *ruat* au début et à la fin, qui rapproche dans une même destruction les deux frères, les englobe au cœur du vers en une ruine identique, soulignée par le parallélisme (*in me / in fratrem*)".

⁹⁰ Girard 2010, 122 : "L'universalisation des doubles, l'effacement complet des différences qui exaspère les haines mais les rend parfaitement interchangeables constitue la condition nécessaire et suffisante de l'unanimité violente".

⁹¹ Cf. Tola 2009, 85 : "La historia mítica de Agamenón incluye un amplio repertorio de motivos [entre los cuales] cabe recordar el de [...] la igualdad entre vencedores y vencidos".

⁹² Dupont 1995, 245 : "[Clytemnestre] fait de ce banquet de réconciliation, où le roi renouvelle son union avec Clytemnestre après une longue absence, une anti-union. Clytemnestre au cours du banquet offre à son époux la tunique de la fidélité. [...] Dès qu'Agamemnon a enfilé le vêtement, l'union se brise brutalement en séparation".

contraire aux normes qui gouvernent l'ordre du monde, et s'applique, de manière plus isolée, à un phénomène extraordinaire ou à une créature dont la conformation s'écarte des standards biologiques. La référence aux principes qui fondent l'organisation globale d'un monde conçu comme un tout harmonieux sert de critère à l'évaluation des conduites humaines et vient étayer la condamnation morale des comportements. La stigmatisation morale de l'acte repose alors sur la référence à un ordre normatif dont le *nefas* sape les fondements. L'environnement textuel du mot décline les conséquences d'une telle altération, dont le texte envisage deux modalités essentielles – renversement et rupture – et qui affecte aussi bien la bonne entente des hommes avec les dieux, la cohésion de la communauté politique, l'équilibre de la cellule familiale et la forme des organismes vivants. La perte des repères moraux va de pair avec la dissolution des différences qui structurent l'ordre cosmique dans son ensemble. Par ailleurs, la parenté formelle qui unit, dans le sentiment linguistique des Latins, *fas* à *fari* intègre au sémantisme de *nefas* un autre trait connotatif, induit par les contextes qui mettent en scène l'interdit verbal pesant sur la narration du sacrilège ou qui mettent l'accent sur l'incapacité du langage à exprimer un acte qu'aucune grille d'intelligibilité ne permet de saisir.

Bibliographie

- Armisen-Marchetti, M. (1989) : *Sapientae facies. Étude sur les images de Sénèque*, Paris.
- Aygon, J.-P. (2004) : *Pictor in fabula – L'ecphrasis-descriptio dans les tragédies de Sénèque*, Bruxelles.
- Bénatouïl, T. (2010) : “Le stoïcisme”, in : Pradeau 2010, 129-149.
- Benvéniste, É. (1969) : *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 2. Pouvoir, droit, religion*, Paris.
- Bettini, M. (1983) : “L'arcobaleno, l'incesto e l'enigma : a proposito dell'Œdipus di Seneca”, *Dionisio*, 54, 137-153.
- Biondi, G. G. (1984) : *Il nefas argonautico – Mythos e Logos nella Medea di Seneca*, Bologne.
- Blanc, A. et A. Christol, éd. (2007) : *L'homonymie dans les lexiques latin et grec – journée d'étude tenue le 19 octobre 2001 à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Rouen (Mont-Saint-Aignan)*, Nancy.
- Borgo, A. (1988) : “*Pietas* familiare e *nefas* originario : terminologia dei rapporti parentali nelle *Fenicie* di Seneca”, *Vichiana*, 17, 275-283.
- Boyle, A. J., éd. (1983) : *Seneca tragicus : Ramus Essays on Senecan Drama*, Brisbane.
- Boyle, A. J. (2011) : *Oedipus*, Oxford.
- Brachet, J.-P. (2007) : “Les différents *mundus* du latin : homonymie et histoire des mots” in : Blanc & Christol 2007, 46-62.
- Bretin-Chabrol, M. (2013) : “Les nœuds de la parenté dans *Œdipe* de Sénèque”, in : Guisard & Laizé 2013, 279-296.
- Chaumartin, F.-R. (1995) : “Observations critiques sur quelques passages des tragédies de Sénèque”, *RPh*, 69 (1), 95-109.
- Chaumartin, F.-R. (1999a) : *Tragédies – tome I : Hercule sur l'Oeta, Octavie*, Paris.
- Chaumartin, F.-R. (1999b) : *Tragédies – tome II : Œdipe, Agamemnon, Thyeste*, Paris.

- Chaumartin, F.-R. (2002) : *Tragédies – tome III : Hercule furieux, Les Troyennes, Les Phéniciennes, Médée*, Paris.
- Cipriano, P. (1978) : *Fas e nefas*, Rome.
- Coffey, M. et R. Mayer (1990) : *Phaedra*, Cambridge.
- Conso, D. (1994) : “Quelques problèmes de synonymie à propos de *forma*”, in : Moussy 1994, 59-71.
- Davis, P. J. (1983) : “*Vindicat omnes natura sibi : a reading of Seneca’s Phaedra*”, in : Boyle 1983, 114-127.
- Di Martino, C. (1991) : “*Il bellum ciuile come nefas*”, *Mythos*, 3, 49-60.
- Dubel, S. et A. Montandon (2012) : *Mythes sacrificiels et ragoûts d’enfants*, Clermont-Ferrand.
- Dumézil, G. (1986²) : *Idées romaines*, Paris (spéc. p. 31-45 : “*Ius*”) [1969¹].
- Dumézil, G. (2000²) : *La religion romaine archaïque : avec un appendice sur la religion des étrusques*, Paris [1966¹].
- Dupont, F. (1985) : *L’acteur-roi ou le théâtre dans la Rome antique*, Paris.
- Dupont, F. (1986) : “L’aveu dans la tragédie romaine”, in : *L’aveu. Antiquité et Moyen-Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 119-132.
- Dupont, F. (1995) : *Les monstres de Sénèque*, Paris.
- Dupont, F. (2000) : *Médée de Sénèque ou Comment sortir de l’humanité*, Paris.
- Dupont, F. (2013) : “Prélude”, in : Guisard & Laizé 2013, 3-26.
- Fantham, E. (1982) : *Seneca’s Troades*, Princeton.
- Fantham, E. (1983) : “*Nihil iam naturae ualent : Incest and Fratricide in Seneca’s Phoenissae*”, in : Boyle 1983, 61-76.
- Fauquier, M. (2013) : “Le mariage en Grèce et à Rome”, in : Guisard & Laizé 2013, 315-352.
- Fitch, J. (1987) : *Seneca’s Hercules furens : a Critical Text with Introduction and Commentary*, Ithaca.
- Frank, M. (1995) : « The Rhetorical Use of Family Terms in Seneca’s *Oedipus* and *Phoenissae* », *Phoenix*, 49 (2), 121-130.
- Fugier, H. (1963) : *Recherches sur l’expression du sacré dans la langue latine*, Paris (spéc. p. 127-152 : “*Fas Nefas*” ; 371-416 : “*Pietas* ou l’expérience de l’histoire. Deuxième partie. De la « piété » classique au *pius Aeneas*”).
- Gauthier, L. (2013) : “Le chant des mariages : l’épithalame. Entre rite de littérature”, in : Guisard & Laizé 2013, 173-189.
- Girard, R. (2010) : *La violence et le sacré*, Paris.
- Gourinat, J.-B. (2011³) : *Le Stoïcisme*, Paris.

- Guisard, P. et Laizé, C., éd. (2013) : *La famille*, Paris.
- Halm-Tisserant, M. (1993) : *Cannibalisme et immortalité : l'enfant dans le chaudron en Grèce ancienne*, Paris.
- Héritier-Augé, F. (1994) : “L’inceste dans les textes de la Grèce classique et post-classique”, *Mètis*, 9-10, 99-115.
- Herrmann, L. (1964) : *Tragédies – tome I : Hercule furieux, Les Troyennes, Les Phéniciennes, Médée*, Paris.
- Hexter, R. et Selden, D., éd. (1992) : *Innovations of Antiquity*, New York.
- Lawall, G. (1983) : “*Virtus and pietas in Seneca’s Hercule furens*”, in : Boyle 1983, 6-26.
- Moreau, A. (1979) : “À propos d’Œdipe : la liaison entre trois crimes – parricide, inceste et cannibalisme”, in : Saïd 1979, 97-127.
- Moreau, P. (2002) : *Incestus et prohibitaie nuptiae : conception romaine de l’inceste et histoire des prohibitions matrimoniales pour cause de parenté dans la Rome antique*, Paris.
- Most, G. M. (1992) : “*disiecti membra poetae : The Rhetoric of Dismemberment in Neronian Poetry*”, in : Hexter & Selden 1992, 391-419.
- Moussy, C. (1977) : “Esquisse de l’histoire de *monstrum*”, *REL*, 55, 345-369.
- Moussy, C., éd. (1994) : *Les problèmes de la synonymie en latin*, Paris.
- Paré-Rey, P. (2012) : “Sénèque, *Œdipe*”, in : *Silves latines 2013-2014 – Sénèque, Œdipe ; Tertullien, Les Spectacles, Le Manteau*, Paris, 15-119.
- Peeters, C. A. (1945) : *Fas en nefas. Een semantische studie (with an english summary)*, Utrecht.
- Pellicer, A. (1966) : *Natura : étude sémantique et historique du mot latin*, Paris.
- Pradeau, J.-F., éd. (2010) : *Philosophie antique*, Paris.
- Rapallo, U. et Garbugino, G. (1998) : *Grammatica e lessico delle lingue morte*, Alexandrie.
- Saïd, S. (1978) : *La faute tragique*, Paris.
- Saïd, S. (1979) : *Études de littérature ancienne : Homère. Horace. Le mythe d’Œdipe. Les sentences de Sextus*, Paris.
- Scheid, J. (2007⁴) : *La religion des Romains*, Paris.
- Solimano, G. (1998) : « *Monstrum in Seneca* », in : Rapallo & Garbugino 1998, 233-254.
- Tarrant, R. J. (1976) : *Agamemnon*, Cambridge.
- Tola, E. (2009) : “Una lectura del *Agamemnon* de Séneca : *nefas* trágico e imaginario poético”, *Auster*, 14, 85-99.
- Touratier, Chr. (2010²) : *La sémantique*, Paris.

- Vernant, J.-P. (2001³) : “Ambiguïté et renversement. Sur la structure énigmatique d’*Œdipe-Roi*”, in : Vernant & Vidal-Naquet 2001³, 101-131.
- Vernant, J.-P. (2004) : *Mythe et société*, Paris, (spéc. p. 121-140 : “Le pur et l’impur”.
- Vernant, J.-P. et Vidal-Naquet, P. (2001³) : *Mythe et tragédie en Grèce ancienne – I*, Paris.
- Vetter, A. (1931-1953) : “*fās*”, in : *TLL*, vol. 6-1, 287-296.
- Vial, H. (2012) : “*Intus habes quem poscis* : l’infanticide dans les *Métamorphoses* d’Ovide, entre identité et altérité”, in : Dubel & Montandon 2012, 139-153.
- Wagenvoort, H. (1980) : *Pietas : Selected Studies in Roman religion*, Leyde.

**An ἐφ' ἡμῶν beneficium? Some Aspects of Seneca's *De Beneficiis*
in the Light of Epictetus.
(Martin Degand)**

The great attention paid to the ethical dimension in imperial stoicism is a well-established fact. Among its concerns, the aim of creating social cohesion is central to Seneca's longest moral treatise *De beneficiis*. Writing probably near the end of his life, the philosopher considers that *beneficium* could allow to maintain *fides* in Roman society and to strengthen its social cohesion. Within the scope of our paper, we intend to scrutinise one aspect of this social ethics. More particularly, we will focus on the thorny question of *beneficium*'s nature. This issue will be illuminated by Epictetus' distinction τὰ μὲν ἐφ' ἡμῶν / τὰ δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῶν which matches perfectly the gift ethics of the Cordoban philosopher.

Seneca's *De Beneficiis* undoubtedly deals with gift in the broadest sense⁹³. The latter establishes a relationship between two people brought together (benefactor and recipient). This relationship can be followed up by activating a reciprocity mechanism which leads the recipient to show gratitude towards his giver. With the help of such a process, Seneca intends to renew the social cohesion in the 1st century Rome. Nevertheless, in many passages of his book, the nature of the *beneficium* in question is not devoid of complexity.

What is a *beneficium*? The issue cannot be ignored in the light of the seven books composing the *De Beneficiis*. Unfortunately, Seneca does not offer a transparent and clear-cut definition of this essential term. We therefore have to gather outlines of definition scattered here and there in the treatise. We assume that we can address it through two distinctions fundamental to Seneca's thought.

First there is the rejection of a pure and simple assimilation of the *beneficium* to the *materia*: *Multum interest inter materiam beneficium et beneficium* (1.5.2)⁹⁴.

Then we have an ambivalence or tension at work in the *beneficium* in the light of the pair *beneuola/benefica actio* where the *beneficium* presents sometimes a spiritual dimension (in the sense of *animus*, i.e. voluntary⁹⁵) and sometimes a material one (i.e. practical and concrete)⁹⁶.

We will begin with the *materia*.

Materia

The *materia beneficium* covers numerous and miscellaneous realities. The distinction we draw basically relies on a degree of materiality. One can consider the variety of the *materia* with the help of a line whose

⁹³ For an illuminating and very recent introduction to *De Beneficiis*, cf. Griffin 2013a.

⁹⁴ Unless otherwise stated the Latin text is from Hosius 1914. If not preceded by conventional abbreviation (*Vit. Beat.*; *Ot. Sap.*; *Ira* ; *Ep.*), the references relate to *De Beneficiis*.

⁹⁵ Regarding the notion of will in Seneca, cf. Inwood 2000 and Raccanelli 2010, 52, n. 89.

⁹⁶ Within the scope of our paper, we will frequently resort to the spiritual >< material opposition. The adjective "spiritual" refers to what is the concern of the *animus* and to the notion of *uoluntas* that results from its tension. For a Stoic it was obvious that the *animus* was a body and so has materiality. Nevertheless we will reserve the adjective "material" to refer to the materialist and physical dimension of the *beneficium* in the sense of *materia beneficium*. In this way, the vocabulary used comes close to our contemporary opposition material >< immaterial. We must however keep in mind the deeply material, and then corporeal, nature of the *animus* in the stoic philosophy.

extremes would be the following. On the one hand, the *materia* would refer to the gift of a tangible asset. The following examples are mentioned in the treatise: money (*pecunia*⁹⁷), precious metals (1.5.2: *aurum* and *argentum*), house (2.34.5; 6.2.3; 3.4), food (2.2.2)... On the other hand, it can have a less materialist form. It is particularly attested by the example of Socrates and Aeschines in the course of which the disciple gives himself to his master⁹⁸. The dematerialization of the *materia beneficii* – if we are allowed to use this somewhat antithetic expression – can thus be significant⁹⁹. Simply giving information can sometimes be enough to count as a *beneficium* (3.8.3: pointing out a spring). Along this line all types of service, favours and support in the interest of a recipient have a place. The following are particularly mentioned: financial and legal assistance, maintenance of physical integrity (4.12.2) and support in a political career (1.5.1: *consulatus*, *sacerdotium*, *prouincia*; 2.34.5: *praetexta*). Nevertheless the precise identification of the *beneficium*'s material (through the drawing up of an exhaustive list of the examples mentioned in the treatise) does not seem relevant for two reasons. One the one hand, we will note that it plays essentially a supporting role as regards the will (*uoluntas*) and the intention (*animus*). On the other hand, the *materia beneficii* remains intrinsically an indifferent upon which the *animus* acts to make it bad or good (and it is then actually a *materia beneficii*).

The material dimension operates as a support for the spiritual (voluntary) dimension of the *beneficium*. Seneca considers that, despite the fact that the *materia beneficii* intrinsically constitutes a usurpation of the noun *beneficium*, it facilitates the manifestation and the expression of the spiritual dimension which are assimilated to the will and to the intention as we will see (1.5.5):

Omnia itaque, quae falsum beneficii nomen usurpant, ministeria sunt, per quae se uoluntas amica explicat.

Nonetheless the *res*, necessary as a support, does not constitute the *beneficium* itself. It is only a *signum*, a *uestigium* or a *nota* of it:

- 1.5.1-2:

Debere enim se ait alius pecuniam, quam accepit, alius consulatum, alius sacerdotium, alius prouinciam. Ista autem sunt meritorum signa, non merita.

- 1.5.6:

*Sic non est beneficium id, quod sub oculos uenit, sed beneficii uestigium et nota*¹⁰⁰.

In other respects, the *materia beneficii* appears to Seneca as overvalued by his contemporaries. These latter attach more importance to the *res* than to the will of the benefactor. Their attention is only devoted to what circulates visibly whereas they pay little attention to what is really worthwhile in the *beneficium* (1.5.2):

*itaque nec aurum nec argentum nec quicquam eorum, quae pro maximis accipiuntur, beneficium est, sed ipsa tribuentis uoluntas. Inperiti autem id, quod oculis incurrit et quod traditur possideturque, solum notant, cum contra illud, quod in re carum atque pretiosum est parui, pendunt*¹⁰¹.

⁹⁷ The term *pecunia* is frequently used by Seneca as example of *beneficium* (1.5.1; 2.34.5; 3.8.2; 4.6.1; 6.2.3 particularly).

⁹⁸ *Infra*, n. 7.

⁹⁹ Other examples in 1.2.4. A similar dematerialization also occurs within the framework of the *gratia* returned. It takes place in the same example of Socrates and Aeschines when the philosopher commits himself in return to make his disciple better. In 5.13.2, Seneca observes that improving the *animus* is a distinctive feature of the *beneficium*.

¹⁰⁰ This excerpt is the conclusion of an account of the differences between honour and its signs. Within the framework of it, Seneca is resorting to the substantive *insigne* to designate the material aspect through which the honour is represented. Cf. also the term *species* (n. 12).

This discrediting of the material dimension is repeated by Seneca in other parts of his treatise¹⁰².

Actio bifrons

Beyond the rejection of the material dimension as constitutive of its identity, the *beneficium* is also defined with the help of the term *actio*. It is then seen as the act itself (*beneficium ipsum*), as the action (*actio*) through which the *materia* is given to others (2.35.1):

illi beneficio, quod actio perficit, [...]; illud alterum, quod re continetur [...].

There is first the *actio* that provides the realisation of the *beneficium*, then the *res* (6.2.1):

An beneficium eripi posset, quaesitum est. Quidam negant posse; non enim res est, sed actio. Quomodo aliud est munus, aliud ipsa donatio, aliud qui nauigat, aliud nauigatio, et, quamuis in morbo aeger sit, non tamen idem est aeger et morbus, ita aliud est beneficium ipsum, aliud, quod ad unumquemque nostrum beneficio peruenit.

The distinction is marked between the *res*, the *materia* given, and the act of giving itself¹⁰³. These two poles are definitely linked because the former is the support of the latter but they are not confounded. We will see hereafter to what extent the spiritual dimension comes first although it is partly dependent on a material realisation. The qualification of the substantive *beneficium* by *ipsum* is itself an indication of the fact that the essence of the *beneficium* does not lie in the *materia* but rather in the act and in what it means¹⁰⁴.

The term *actio* is completed by two qualifying adjectives in the treatise: *beneuola* and *benefica*. Let us examine further these two dimensions.

Beneuola actio

In the first definition of *beneficium* in the sixth chapter of book 1, Seneca emphasises the voluntary dimension of the good deed. The material dimension is clearly of secondary importance. The central point of the good deed lies in the intention, in the benefactor's goodwill that finds expression in the manner to give a *beneficium* (1.6.1):

Quid est ergo beneficium? Beneuola actio tribuens gaudium capiensque tribuendo in id, quod facit, prona et sponte sua parata. Itaque non, quid fiat aut quid detur, refert, sed qua mente, quia beneficium non in eo, quod fit aut datur, consistit, sed in ipso dantis aut facientis animo.

In this passage, the well-intentioned dimension of the *beneficium* is particularly strengthened by the qualifying adjective *pronus*. We recognize the later proven opposition between the *materia beneficii* and the

¹⁰¹ A similar reasoning is in 1.5.6 where Seneca is wondering about the value of the signs of the honour in comparison with the honour itself. Concerning the fascination exerted by money over his contemporaries, cf. 6.6.1 and 3.2.

¹⁰² Regarding the contempt of material goods, cf. particularly 1.5.3; *Ep.*, 98.1 and 9. We also refer to the discourse of Demetrius the Cynic who criticizes in 7.9-10 the miserliness of his time and blames for this the desire for material wealth.

¹⁰³ Seneca's metaphors refer precisely to this distinction: *donatio / munus, morbus / aeger* and *nauigatio / qui nauigat* illustrate the opposition between the process (the action itself) and its result. Seneca's objective is to demonstrate that the action itself remain accomplished, whatever happens afterwards to its result, which is the only part that can be modified. In the case of illness, Seneca attempts to show that the sick man is not reduced to his disease. This is only a temporary state that depends on a more general process (*morbus*). The couple *donatio / munus* represents a more materialistic version of the *beneficium (actio) / beneficii materia*.

¹⁰⁴ Cf. 1.5.5: *Hoc in aliis quoque rebus euenit, ut aliubi sit species rei, aliubi ipsa res.*

actio, seen above all through its well-intentioned aspect. This dimension was already deemed to be the essence of the *beneficium*, to the detriment of the *materia* in 1.5.2: *ipsa tribuentis uoluntas*.

The benevolence characteristic of the *beneficium* is mainly expressed in the intention and in the will of the benefactor¹⁰⁵. Several terms are used by Seneca to refer to this state of mind. The most frequent are *animus* (1.5.2; 6.1) and *uoluntas* (1.5.2; 6.9.3), and secondly *mens* (1.6.1). They attest the giver's mood that finds expression in terms of will and intention. In numerous parts of the treatise, attention is focused on the voluntary dimension of the *beneficium*.

Benefica actio

Although the *beneficium* is mainly marked by its spiritual dimension, it is nonetheless not confined to it. The *actio* has not only to be *beneuola* (1.6.1) but also *benefice* (2.34.5):

Sic beneficium est et actio, ut diximus, benefica et ipsum, quod datur per illam actionem, ut pecunia, ut domus, ut praetexta; unum utrique nomen est, uis quidem ac potestas longe alia.

The etymological difference between the two qualifying adjectives (-*uolus/-ficus*) is significant and shows the twofold dimension of the *beneficium* that at the same time has to result from a well-intentioned will and to lead towards a good action¹⁰⁶. On the one hand Seneca clearly emphasises the need for a will to underlie the favour to others:

- 6.7.3:

Nam qui beneficium mihi daturus est, debet non tantum prodesse, sed uelle.

- 6.10.2:

non enim profuisse te mihi oportet, ut ob hoc tibi obliger, sed ex destinato profuisse.

On the other hand, the will does not suffice. It indeed appears as a necessary condition but it also requires a concrete realisation. In Aristotelian terms we could say that it has to achieve its potential to constitute a full *beneficium* (6.10.2):

Vt beneficium tibi debeam, parum est uoluisse te dare; ut non debeam, satis est noluisse. Beneficium enim uoluntas nuda non efficit, sed, quod beneficium non esset, si optimae ac plenissimae uoluntati fortuna defuisset, id aequae beneficium non est, nisi fortunam uoluntas antecessit.

The *beneficium* generates a tie and an obligation on this double condition (*res* and *animus*). If only one of these two conditions is met, there is no *beneficium* as such. A tie of *amicitia* could occur at the most:

- 6.11.3:

Voluntas est, quae apud nos ponit officium; cuius uide quae condicio sit, ut me debito obstringat. Parum est illi uelle, nisi profuit; parum est profuisse, nisi uoluit. Puta enim aliquem donare uoluisse nec donasse: animum quidem eius habeo, sed beneficium non habeo, quod consummat et res et animus.

- 6.11.4:

ita ei, qui uoluit mihi beneficium dare, sed non potuit, amicus quidem ero sed non obligatus.

¹⁰⁵ Let us note that in the context of *De ira* the offender's will has also to be examined if the reaction of the offended person is to be appropriate, cf. *Ir.*, 2.30.

¹⁰⁶ Brunet 2002, 30.

The verbs *obligare* (6.10.2) and *obstringere* (6.11.3) are particularly interesting from a semantic viewpoint¹⁰⁷. They attest indeed the creation of a tie as well as an obligation system. With their double dimension inherent in gift, they attest the gift complexity. It should be noted that the obligation peculiar to the *beneficium* (and not only the *amicitia* feeling) only results from a full *beneficium* that combines *res* and *animus*. There is thus a difference between *amicitia* (where the intentions only repay each other; 6.11.4) and *beneficium* ties.

At the end of this first presentation of the *beneficium*, it is advisable to observe one of the numerous tensions specific to the gift field. The *beneficium* is actually marked by a double dimension. It is determined at the same time by a spiritual and voluntary dimension (expressed by the terms *animus* and *uoluntas*) and by a material one (*res-materia-fortuna*). These two aspects are interdependent but one seems to be favored over the other. At this point, let us simply note that the manner expressing the intention and the will has more importance than the price of the object given (indicative of its material dimension)¹⁰⁸ (1.7.1):

Si beneficia in rebus, non ipsa bene faciendi uoluntate consistere, eo maiora essent, quo maiora sunt, quae accipimus. Id aut falsum est.

This hypothetical mood demonstrates the primacy of intention over the material dimension¹⁰⁹. The rest of the seventh chapter of book 1 shows that a cheap *beneficium* can be much more valuable than a priceless one if they are given in different states of mind¹¹⁰.

We can summarize our point by these three assertions:

- 1) there is no *beneficium* without *materia* but the *materia* is not the *beneficium*
- 2) there is no *beneficium* without *uoluntas-animus* but the *uoluntas-animus* does not suffice
- 3) the *uoluntas-animus* has primacy over the *materia*

Despite their complementarity, the material and the spiritual dimensions of *beneficium* remain distinct. Two major differences have struck us. Firstly there is a distinction in terms of permanence. The material part of *beneficium* is obviously subjected to *fortuna*¹¹¹ while the spiritual part is immutable. A significant part of its value certainly follows from this (1.5.3):

Haec, quae tenemus, quae aspiciamus, in quibus cupiditas nostra haeret, caduca sunt, auferre nobis et fortuna et iniuria potest; beneficium etiam amisso eo, per quod datum est, durat; est enim recte factum¹¹², quod inritum nulla uis efficit.

This refers of course to the difference between the material and the spiritual dimensions of *beneficium*. In passing, we note once again the attachment of Seneca's contemporaries to the material field. The philosopher is naturally led to distinguish the *beneficium* from its use (1.5.4; 6.2.2-3). As its spiritual shape, the benefit cannot be removed and resists to the nature's omnipotence. It is an act of which the material part

¹⁰⁷ Lentano 2005, 134.

¹⁰⁸ Cf. 1.6.3 in the case of offerings to the gods. Particularly: *Non est beneficium ipsum, quod numeratur aut traditur.*

¹⁰⁹ Cf. *Ep.*, 81.6: *Eo animo quidque debetur, quo datur, nec quantum sit, sed a quali profectum uoluntate, perpenditur.*

¹¹⁰ 1.9.1 adds that the value of the benefactors has the upper hand on the price of the *materia*. In 3.8.3, Seneca notes that objects of equal value carry different weight according to the way they were given.

¹¹¹ Concerning the goods exposed to strokes of bad luck, cf. *Ep.*, 98.4-5.

¹¹² The expression *recte factum* is the translation of *κατόρθωμα*.

can be removed but the act, in what it means (i.e. in its incorporeal dimension), remains and nothing will erase it¹¹³ (6.2.2-3):

Illud incorporale est, inritum non fit; materia uero eius huc et illuc iactatur et dominum mutat. Itaque cum eripis <alicui, quod dedisti, beneficii materiam, non ipsum beneficium ei eripis>¹¹⁴. Ipsa rerum natura reuocare, quod dedit, non potest. Beneficia sua interrumpit, non rescindit: qui moritur, tamen uixit; qui amisit oculos, tamen uidit. Quae ad nos peruenerunt, ne sint, effici potest, ne fuerint, non potes; pars autem beneficii et quidem certissima est, quae fuit. Non numquam usu beneficii longiore prohibemur, beneficium quidem ipsum non eraditur. Licet omnes in hoc uires suas natura aduocet, retro illi agere se non licet. Potest eripi domus et pecunia et mancipium et quidquid est, in quo haesit beneficii nomen; ipsum uero stabile et inmotum est; nulla uis efficiet, ne hic dederit, ne ille acceperit.

Besides their difference in terms of durability, the *materia* and the *beneficium ipsum* are of different nature. The *materia* is definitely indifferent. It can actually be sometimes good, sometimes bad according to our use of it. As indifferent, it can also be preferred but it is not full good. The *beneficium ipsum* is good *in se* (1.6.2)¹¹⁵:

Magnum autem esse inter ista discrimen uel ex hoc intellegas licet, quod beneficium utique bonum est, id autem, quod fit aut datur, nec bonum nec malum est. Animus est, qui parua extollit, sordida inlustrat, magna et in pretio habita dehonestat; ipsa, quae adpetuntur, neutram naturam habent, nec boni, nec mali: refert, quo illa rector¹¹⁶ impellat, a quo forma rebus datur.

The *animus*, i.e. the well-intentioned part of the *beneficium*, operates as a *corpus agens*, active principle, against a *materia patiens* due to its indifferent nature¹¹⁷. Because of the fact that it was granted, the *materia* becomes a *beneficium*, or rather its support and the expression of a well-intentioned *animus*. It is an additional feature of the *materia* but without being dependent upon it, because the *beneficium* remains although its *materia* has disappeared as we noticed (6.3.4):

Istud, quod suspicis, quo te diuitem ac potentem putas, quam diu possides, sub nomine sordido iacet: domus est, seruus est, nummi sunt; cum donasti, beneficium est.

Addressing the distinction between the material and the spiritual dimensions of the *beneficium*, Seneca presents to his reader an *exemplum* such as many scattered in the treatise. This brings Socrates and his disciple Aeschines together (1.8-9.1)¹¹⁸. Whereas the philosopher was receiving presents from everybody, Aeschines also wanted to offer him something but realized his poverty by the very fact that he had not anything to give to him. He then decided to give himself. Socrates estimates this present at its true worth and

¹¹³ Even in the case of an *iniuria* following a *beneficium*: *Non beneficium tollitur, sed beneficii gratia, et efficitur, non ne habeam, sed ne debeam*, cf. 6.4.2. Concerning the place of *actio* within the framework of corporeality's theory, we refer to Inwood 2007, 264.

¹¹⁴ Following Griffin & Inwood 2011, 137 n. i., we adopt here the supplement suggested by Gertz 1876, 110.

¹¹⁵ The *beneficium* is an act belonging to *uirtus* and the *honestum*. It has to be chosen for its own sake (*per se expetenda res*). Regarding this issue, cf. particularly 4.1.3; 3.1; 9.1; 15.1.

¹¹⁶ This adjective refers to the stoic division of the soul into several parts. Among these, there is a central part, known as ἡγεμονικόν, designating the reason.

¹¹⁷ Concerning the soul's ability to exert an influence on what depends on it, cf. *Ep.*, 98.2-3.

¹¹⁸ Regarding this *exemplum*, cf. Li Causi 2008.

commits himself to looking after his disciple and to making him better. Aeschine's gift was considered as superior to the numerous treasures offered by others. The conclusion that Seneca reaches is the following (1.9.1):

Vides, quomodo animus inueniat liberalitatis materiam etiam inter angustias ?

This anecdote allows Seneca to offer to everybody a release in the access to the benefactor status. Insofar as a dematerialisation of the *beneficium* object is possible, the benefactor status is indeed open to everyone. It will always be possible for everybody to find a *materia* for a *beneficium* whatever his material situation. According to us, one of the words ascribed to Aeschines seems particularly relevant to drawing a parallel with Epictetus ethics (1.9.1):

Nihil egisti, fortuna, quod me pauperem esse uoluisti; expediam dignum nihilo minus huic uiro munus, et quia de tuo non possum, de meo dabo.

Let us draw attention to the presence of Epictetus' distinction τὰ μὲν ἐφ' ἡμῖν / τὰ δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν¹¹⁹ within the disciple's words. Aeschines is indeed aware that what the Fortune gave to him does not allow him to offer to Socrates the same kind of present as the other disciples. Consequently, this *ingeniosus adulescens* calls on resources of different nature depending on himself. This parallel between Seneca's *beneficium* and Epictetus' distinction is examined in more detail below.

This issue of the status independence and of the material situation of the benefactor is addressed in other parts of the treatise. This is particularly the case when Seneca analyses the possibility of a slave giving a *beneficium*. The philosopher underlines the primacy of the benefactor's will in comparison to his status. Even the most destitute man is capable of virtue and, inasmuch as the beneficence is virtuous, it is open to all, independently of *fortuna* (3.18.2):

refert enim, cuius animi sit, qui praestat, non cuius status. Nulli praeclusa uirtus est; omnibus patet, omnes admittit, omnes inuitat et ingenuos et libertinos et seruos et reges et exules; non eligit domum nec census, nudo homine contenta est.

Seneca's desire to free everyone from his material situation leads him to claim above all the importance of ties instituted between men. What is significant is not the benefactor and recipient status but their common membership of humanity (3.22.3):

Quid ergo ? beneficium dominus a seruo accipit ? immo homo ab homine.

Through the figure of the slave, Seneca also puts forward another essential dimension of *beneficium* giving, viz. the benefactor's freedom¹²⁰. Insofar as his action is marked by will and virtue, it may not result from any constraint. The benefactor must have the fundamental freedom to give or not a benefit to others. Even a useful act, if it takes place within the framework of a necessary or forced relationship cannot be considered as a *beneficium* (3.18.1):

Sunt enim, qui ita distinguant, quaedam beneficia esse, quaedam officia, quaedam ministeria; beneficium esse, quod alienus det (alienus est, qui potuit sine reprehensione cessare); officium esse

¹¹⁹ Concerning the notion of ἐφ' ἡμῖν, cf. Frede 2007.

¹²⁰ Regarding the concept of freedom in stoic philosophy, cf. Bobzien 1997.

*filii, uxoris, earum personarum, quas necessitudo suscitatur et ferre opem iubet; ministerium esse serui, quem condicio sua eo loco posuit, ut nihil eorum, quae praestat, inputet superiori*¹²¹.

This definition interests above all Seneca because the mention of the slave position allows him to develop his own, opposite point of view. As we noticed, he takes great interest in the release from material situation and in the essential freedom of the benefactor. In 3.18.1, the *beneficium* is characterized as an act achieved by an *alienus qui potuit sine reprehensione cessare*. This benefactor freedom is indissociable from his will: there is no will without freedom and vice versa. Let us observe that the *officium*, such as presented in this definition, is the outcome of a *necessitudo*. It is then marked by a more coercive feature than the *beneficium*. The *beneficium* takes place in a dialectic play between *necessarium* and *honestum*. As a resolutely good act, the *beneficium* belongs to the *honestum* and then cannot be marked by any kind of constraint that would lead to its achievement without deeply altering its nature. This feature is particularly confirmed by Seneca when examining the question whether one can give a *beneficium* to himself (5.9.2):

Beneficium res uoluntaria est, at prodesse sibi necessarium est.

In no respect, being useful to oneself can be held as a *beneficium*¹²². The will is the concern of the freedom and is an integral part of the *beneficium* notion while the necessity is excluded from it¹²³.

With regard to the slave, the distinction drawn in 3.18.1 suggests that there is no space of freedom for the slave in his actions and that he is consequently excluded from the *beneficium* field. The *aduersarius fictus* emphasises the necessary freedom of the benefactor when he achieves a *beneficium* (3.19.1):

Beneficium enim id est, quod quis dedit, cum illi liceret et non dare.

This essential feature of the *beneficium* (benefactor freedom) is certainly expressed by the imaginary interlocutor but this is in no case the point of discussion for Seneca. The philosopher seems indeed to acknowledge this feature of the *beneficium* and pays more attention in demonstrating that the slave has spaces of freedom and might therefore give a *beneficium*. To support his argumentation, Seneca describes the slave as a two-dimensional being, combining both a body and a soul (3.20). The strict distinction of these two parts allows the slave to be the author of *beneficia*. His body is indeed the part that belongs to the master and that is subjected to servitude and *fortuna* while his soul belongs freely to himself¹²⁴. He has thus his own will. This inner part, known as *pars melior*, constitutes his space of freedom. It is essential to Seneca to insist on the freedom of the slave's *mens*. We already mentioned repeatedly the fundamental role played by the will and the intention in his gift ethics – the substantive *mens* expresses it very well. In what kind of acts does the benefactor will lie? This issue refers to the distinction that we already made between *necessarium* and *honestum*. If an act, whoever its author, goes beyond what is normally expected from him, it can be considered as a *beneficium*. The *beneficium* space is thus the one that exceeds the obligations and constraints whatever their nature. Seneca quotes as an example the relationship between master and slave

¹²¹ Different kinds of constraint are involved: the word *officium* is the concern of moral obligation while the slave's *ministerium* depends on his legal status.

¹²² According to Seneca, being useful (*prodesse*) to oneself is certainly possible, cf. *Ot. Sap.*, 3.5. Nonetheless, there is a gap between *prodesse* and *beneficium dare*; cf. in particular 5.19.6. Beyond the scope of our paper, the relationship between *prodesse*, *utilitas* and *beneficium* would deserve more attention.

¹²³ The issue of the necessary freedom in the practice of virtues is not insignificant. It refers indeed to the larger debate of the individual freedom in the context of a doctrine that recognizes the existence of Providence.

¹²⁴ Cf. *Vit. Beat.*, 24.3, where Seneca gives the etymology of the term *liberalitas*: *non quia liberis debetur sed quia a libero animo proficiscitur ita nomina est*. The main feature that allows the *liberalitas* is so the freedom of the soul and not the social condition.

(3.20-21). The philosopher is consequently consistent in his thought, putting the emphasis in the *beneficium* on will that can only be expressed away from a system of constraint¹²⁵.

Once we have explained these fundamentals of Seneca's *beneficia* ethics, it seems possible to build bridges between the thinking of the philosopher from Hierapolis and the philosopher from Corduba. Resuming what has been briefly mentioned in the context of Aeschines' and Socrates' *exemplum*, it is relevant to compare Seneca's *beneficium* with Epictetus' criterion that distinguishes what depends on us and what does not. It is indeed an illuminating key to understand Seneca's gift ethics.

Following the pre-eminence given to what depends on us in the *Handbook*'s author, the main point in Seneca lies in *uoluntas-animus*. While *fortuna* is secondary because it is outside of us, the *animus* suffices to generate a feeling of *amicitia* and therefore a kind of social cohesion. It is at best completed by a more or less physical *res* and causes a true *beneficium*. Nonetheless, insofar as we are not responsible for this aspect, it is of secondary importance. There is no need to grieve over a lack of *materia* although some dematerialized forms of it allow the benefactor to free himself from his adverse *fortuna*. Moreover this addresses the application of the stoic *exceptio* (reserve clause)¹²⁶: subject to a *fortuna* that places a *materia* at our disposal, we have done all that is in our power¹²⁷ if there is *uoluntas*. In most respects, the *animus / materia* distinction can so be interpreted from the point of view of Epictetus' *προαίρεσις*¹²⁸. This would indeed draw a distinction between what depends on us and is *προαιρετικός*, and the *materia* that is intrinsically connected to the *fortuna* and consequently qualified as *ἀπροαίρετος*. Seneca's proposal of a release from *fortuna* through the possibility of a dematerialization of the *materia beneficii* could be expressed, in Epictetus' terms, as an attempt to establish a *beneficium ἐφ' ἡμῶν*, freeing the potential benefactor from the burden of his *fortuna*.

We do not know if Epictetus read Seneca's treatise because he even did not mention his name. Supposing he did he is likely to have felt inspired by his words. With his experience of slavery, he must have been aware of this release from *fortuna* that Nero's tutor defended and of the attention paid to what depends on us (*animus-uoluntas* to the detriment of the *materia-fortuna*). Epictetus himself assigns a major role to freedom within the framework of his ethics based on *προαίρεσις*¹²⁹.

To conclude, we would like to focus on two last points¹³⁰. On the one hand, it is advisable to remember that, from a point of view similar to Epictetus' one, Seneca aims *in fine* through his treatise *De Beneficiis* at a practical ethics that would have concrete implications: to favor social cohesion through the maintain of *fides*. This is particularly the concern of the cosmopolitanism concept shared by both of these stoic philosophers. On

¹²⁵ Seneca develops his point of view in 6.21 on the possibility to will although one is forced to it. He distinguishes so the necessity to act and the necessity to will and points out that the former does not imply an obligation, unlike the latter. The impossibility to not will is not put into the same category as a lack of will.

¹²⁶ Particularly expressed in 4.34.4: "*si nihil inciderit, quod impediat*". On this notion, cf. Inwood & Donini 1999, 737-738, Brennan 2002 and Brunschwig 2005. Cf. also 4.34.4-5 and 39.3-4. About the integration of a judicial term in Seneca's ethics, cf. Griffin 2013b, 104-106.

¹²⁷ In the case of an impossibility to give in return due to an adverse *fortuna*, Seneca notes that the difficulty is *aliquid extrinsecus* and is amongst things *quae non sunt in nostra potestate*, cf. 5.5.4. Concerning this latter expression, cf. 3.22.4 and 6.28.3. About a man who does his best to give in return, Seneca writes that he acts *quantum in se est*, cf. 7.15.3.

¹²⁸ Concerning this notion, cf. Long 2002, 211-220.

¹²⁹ Long 2002, 220-222. Regarding the concept of freedom in Epictetus, cf. Bobzien 1998 and Brunt 1977, 24.

¹³⁰ The issue of the balance between these two aspects, social relationships and interiority, is addressed in Colardeau 2004, 64-65.

the other hand, we assume that it would be appropriate to conduct a comparative study on the forms of interiority in imperial stoicism. It might undoubtedly be interesting to examine its role, from Seneca's *animus* and *uoluntas*¹³¹ to Epictetus' προαίρεσις¹³² to Marcus Aurelius' inner citadel¹³³.

Bibliography

- Bobzien, S. (1997) : *Stoic Conceptions of Freedom and their Relation to Ethics* in : Sorabji 1997, 71-89.
- Bobzien, S. (1998) : *Determinism and Freedom in Stoic Philosophy*, Oxford (spec. chap. 7: *Freedom and That Which Depends on Us: Epictetus and Early Stoics*: 330-357).
- Brennan, T. (2000) : “Reservation in Stoic Ethics”, *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 82, 149-177.
- Brunet, C. (2002) : *Étude sémantique de beneficium, iniuria et d'autres noms désignant des actes de bienfaisance et de malfaisance en latin* (unpublished doctoral dissertation defended at the Université de Franche-Comté).
- Brunschwig, J. (2005) : “Sur deux notions de l'éthique stoïcienne. ‘De la réserve’ au ‘renversement’” in: *Les Stoïciens*, études sous la direction de Romeyer Dherbey, G., réunies et éditées par Gourinat, J.-B., Paris, 357-380.
- Brunt, P. A. (1977) : “From Epictetus to Arrian”, *Athenaeum*, 55, 19-48.
- Castagna, L. and C. Riboldi, ed. (2008) : *Amicitiae templa serena. Studi in onore di Giuseppe Aricò*, vol. 2, Milano.
- Colardeau, T. (2004) [1903] : *Étude sur Épictète*. La Versanne.
- Frede, M. (2007) : “The ἐφ’ ἡμῶν in ancient philosophy”, *Φιλοσοφία*, 37, 110-23.
- Gertz, M. C. (1876) : *Annaei Senecae libri De Beneficiis et De Clementia*. Berlin.
- Griffin, M. T. (2013a) : *Seneca on Society. A guide to De Beneficiis*. Oxford.
- Griffin, M. T. (2013b) : “Latin Philosophy and Roman Law”, in: *Politeia in Greek and Roman Philosophy*, Cambridge, 96-116.
- Griffin, M. and Inwood, B., (2011) : *Seneca. On benefits*, Chicago-London.
- Grimal, P. (1992) : “Le vocabulaire de l'intériorité dans l'œuvre philosophique de Sénèque”, in: *La langue latine. Langue de la philosophie*, Rome, 141-159.
- Hadot, P. (1992) : *La citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Paris.
- Hosius, C. (1914) : *L. Annaei Senecae De Beneficiis Libri VII. De Clementia Libri II*, Leipzig.

¹³¹ Grimal 1992 and Mazzoli 2008, 1089 n. 1, might be useful to this study. Cf. also Lotito 2001, especially 150-151 and 155 n. 54 about parallels between Seneca and Epictetus in the light of the interiority/exteriority opposition. Thévenaz 1944 [*non uidi*] might also be interesting.

¹³² Bibliographic leads on the concept of will in Epictetus are given in Inwood 2000, 44 n. 1, on a parallel between Epictetus' προαίρεσις and Seneca's *uoluntas*, cf. Inwood 2000, 47 n. 21.

¹³³ This refers to the title of Hadot 1992.

- Inwood, B. (2000) : “The Will in Seneca the Younger”, *CPh* 95 (1), 44-60 [= Inwood 2005, 132-156].
- Inwood, B. (2005) : *Reading Seneca. Stoic Philosophy at Rome*, Oxford.
- Inwood, B. (2007) : *Seneca, Selected Philosophical Letters*. Oxford.
- Inwood, B. and Donini, P. (1999) : “Stoic Ethics”, in: *The Cambridge History of Hellenistic Philosophy*. Cambridge, 676-738.
- Lentano, M. (2005) : *Il dono e il debito: verso un’antropologia del beneficio nella cultura romana* in: von Haltenhoff *et al.* 2005, 125-142.
- Li Causi, P. (2008) : “La teoria in azione. Il dono di Eschine e la riflessione senecana sui beneficia”, *Annali Online di Ferrara-Lettere*, 3 (1), 95-110.
- Long, A. A. (2002) : *Epictetus. A Stoic and Socratic Guide to Life*. Oxford.
- Lotito, G. (2001) : *Suum esse. Forme dell’interiorità senecana*. Bologna.
- Mazzoli, G. (2008) : “*Liberalitas* e riflessività (Sen. ben. V 7-11)” in: Castagna & Riboldi 2008, 1089-1103.
- Raccanelli, R. (2010) : *Esercizi di dono. Pragmatica e paradossi delle relazioni nel de beneficiis di Seneca*. Palermo.
- Sorabji, R., ed. (1997) : *Aristotle and after*, London.
- Thévenaz, P. (1944) : “L’intériorité chez Sénèque”, in : *Mélanges offerts à M. Max Niedermann à l’occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Neuchâtel, 189-194.
- Von Haltenhoff, A., Heil, A. and Mutschler, F.-H., ed. (2005) : *Römische Werte als Gegenstand der Altertumswissenschaft*, München.

Othon, Vitellius et la figure de Néron.

(Pauline Duchêne)

Dans un article publié dans les *Neronia V*¹, R. Carré montre comment l'association d'Othon et de Vitellius à Néron, malgré les apparences, ne peut reposer sur la politique qu'ils ont menée : le premier s'est en effet beaucoup inspiré de celle d'Auguste, sans doute à la suite de ce qu'il avait vu faire par Galba ; quant au second, ce que relate Tacite donne à penser qu'il privilégia surtout les gestes symboliques pouvant plaire à ses alliés gaulois : ce n'est qu'après la sédition de Ticinum qu'il tenta de jouer avec les codes néroniens, afin de se concilier les faveurs du peuple. R. Carré en conclut que la figure de Néron a été utilisée par l'historien comme un symbole de menace sur l'ordre social : Othon est un nouveau Néron qui a fait massacrer le vieux Galba ; Vitellius est un arriviste qui ne vaut pas mieux que le dernier des Julio-Claudiens. Les quelques mesures que ces deux empereurs ont eu le temps de prendre pendant leurs règnes très courts ne correspondent donc pas à celles qui ont été mises en œuvre de 54 à 68. Pourtant, comme l'annonce R. Carré dans son introduction, Tacite et Suétone, ainsi que, dans une moindre mesure, Plutarque et Dion Cassius, se sont servi de cette association dans leurs œuvres. Pourquoi ? Comment est-elle mise en place ? Quels objectifs historiographiques servait-elle ? À côté du recours à un repoussoir politique, c'est aussi la mise en place d'un stéréotype de mauvais empereur qui se dessine à travers un tel rapprochement.

Des deux derniers “empereurs éphémères”, Othon est sans aucun doute le plus proche de Néron. Bien qu'un peu plus vieux (cinq ans), il fut l'un de ses plus proches compagnons de jeunesse, favorisant notamment ses aventures amoureuses : il apparaît tout d'abord à propos de la courtisane Actè², puis, bien sûr, de la fameuse Poppaea Sabina. Son lien avec cette histoire était si fort dans les mémoires que Plutarque déclare, dans son *Galba* (Plut., *Gal.*, 19.2) :

ὡς δὲ τὸν Ἀλέξανδρον Ὅμηρος Ἑλήνης πόσιν ἠϋκόμοιο μηδὲν ἔχοντα πρὸς δόξαν ἄλλο σεμνύνων ἀπὸ τῆς γυναικὸς ὀνομάζει πολλάκις, οὕτως γεγωνὸς περιβόητος ἐν Ῥώμῃ διὰ τὸν Ποππαίας γάμον.
 “Et de même qu'Homère appelle Alexandre l'époux d'Hélène aux beaux cheveux' et, ne trouvant rien d'autre à louer en lui, le désigne souvent par le nom de sa femme, de même Othon était devenu célèbre à Rome par son mariage avec Poppée”³.

Avant de prendre le pouvoir par un coup d'État, Othon n'était donc connu, selon le biographe grec, que par son mariage avec Poppée, qui deviendra ensuite la femme de Néron. Tacite et Suétone sont évidemment bien loin de tenir le même propos. Toutefois, les deux versions que l'historien donne de cette affaire⁴ dépeignent toujours Othon sinon comme une “créature” de Néron⁵, du moins comme un pur produit de sa cour : dans les *Histoires*, il est le “dépositaire” de Poppée (Tac., *Hist.*, 1.13.3) ; dans les *Annales*, il apparaît comme un homme peu malin, vantant imprudemment à l'empereur les charmes de son intrigante de femme (Tac., *Ann.*, 13.45.4-46.3). Au moment où Galba doit choisir un héritier, ce lien, qui ne met pas Othon en valeur, devient décisif, comme le montre là encore un passage des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.13.2-4) :

¹ Carré 1999.

² Cf. Tac., *Ann.*, 13.12.1, qui présente Othon comme un des confidents de Néron. Suétone ne mentionne aucune implication dans cette histoire.

³ Sauf indication contraire, les traductions des textes cités sont celles de la CUF.

⁴ Pour une étude comparée des différentes versions disponibles, y compris chez Plutarque et Suétone, et de la façon dont elles ont été élaborées, cf. Devillers 2008.

⁵ Selon Devillers 2008, dans les récits contemporains, Othon ne devait être au départ qu'un personnage de second ordre ; ce n'est vraisemblablement que lorsqu'il a commencé à prétendre à l'empire que son rôle a été étoffé, de manière positive comme négative.

Credo et rei publicae curam subisse [scil. Galbae], frustra a Nerone translatae, si apud Othonem relinqueretur. Namque Otho pueritiam incuriose, adulescentiam petulanter egerat, gratus Neroni aemulatione luxus ; eoque Poppaeam Sabinam, principale scortum, ut apud conscium libidinum, deposuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur ; mox suspectum in eadem Poppaea in prouinciam Lusitaniam specie legationis seposuit. Otho, comiter administrata prouincia, primus in partes transgressus nec segnis et, donec bellum fuit, inter praesentes splendidissimus, spem adoptionis statim conceptam acrius in dies rapiebat, fauentibus plerisque militum, prona in eum aula Neronis ut similem.

“Je crois que Galba se soucia aussi du sort de l’État, car il eût été vain d’avoir ôté le pouvoir à Néron pour l’abandonner à Othon. En effet, Othon enfant avait vécu à l’abandon ; au cours de sa jeunesse scandaleuse, il s’était acquis la faveur de Néron, en rivalisant de débauches avec lui ; aussi le prince lui avait-il donné en garde, comme au confident de ses plaisirs, la putain impériale, Poppaea Sabina, en attendant de pouvoir se débarrasser de son épouse Octavie ; puis, le soupçonnant à propos de cette même Poppée, il le relégua dans la province de Lusitanie, officiellement comme gouverneur. Othon, après avoir administré sa province avec humanité, se rallia le premier au parti de Galba ; il ne ménagea pas sa peine et, tant que dura la guerre, il éclipsa tout le monde dans l’entourage du prince ; il avait conçu dès lors l’espoir de se faire adopter et il s’y accrochait chaque jour plus ardemment, car il avait la faveur de la plupart des soldats et la préférence de l’ancienne cour, qui voyait en lui un autre Néron”.

Othon a donc été l’un des premiers partisans de Galba, l’un des plus visibles aussi (*splendidissimus*), et il avait en outre bien administré la province où il avait été envoyé. Cela ne suffisait toutefois pas pour qu’on vît en lui autre chose qu’un nouveau Néron : c’est pour cette raison qu’une partie de la cour de l’empereur lui est favorable (*prona in eum aula Neronis ut similem*), pour cette raison encore que Galba renonce à l’adopter (*frustra a Nerone translatae, si apud Othonem relinqueretur*). Ou plutôt : c’est pour cette raison que Tacite pense que Galba a renoncé à l’adopter, car c’est ici l’historien qui fait le lien entre les deux (*credo*) ; l’association était donc autant dans les esprits des contemporains que dans le sien.

Une fois parvenu au pouvoir, l’attitude d’Othon vis-à-vis de la mémoire de Néron est particulièrement ambiguë : il laisse notamment la foule l’appeler “Néron Othon” (Tac., *Hist.*, 1.78.2 ; Suet., *Oth.*, 7.2 ; Plut., *Oth.*, 3.1) et reprend même ce nom dans ses premières lettres et *diplomata*, i.e. ses sauf-conduits (Suet., *Oth.*, 7.2 ; Plut., *Oth.*, 3.2). Cette dernière décision peut s’expliquer historiquement : les *diplomata* n’avaient de valeur que là où l’autorité de celui qui les délivrait était reconnue ; il est donc possible qu’Othon ait, dans un premier temps, ajouté au sien le nom de Néron, pour accroître la validité des siens : la poste impériale était en effet divisée entre Rome et Cologne, où se trouvait encore Vitellius⁶. Mais ce surnom posait deux problèmes, visibles dans les *Histoires* (*Hist.*, 1.78.2) :

atque etiam Othoni quibusdam diebus populus et miles, tamquam nobilitatem ac decus adstruerent, Neroni Othoni acclamauit. Ipse in suspenso tenuit, uetandi metus uel adgnoscenti pudore.

“et même, certains jours, le peuple et les soldats, croyant donner à Othon plus de noblesse et de prestige, le saluèrent des noms de Néron Othon. Quant à lui, il observa une attitude ambiguë, n’osant interdire ce titre ou rougissant de l’accepter”.

Comme pour la question de la succession de Galba, c’est parce qu’elle l’associait à Néron que la foule était favorable à Othon ; le fait même qu’elle considère, selon Tacite, le surnom “Néron Othon” comme un surcroît de noblesse et d’honneur (*tamquam nobilitatem ac decus adstruerent*) laisse entendre que, sans cela, elle aurait été probablement indifférente au nouvel empereur. Dès lors, refuser le surnom, c’était risquer de perdre sa faveur (*uetandi metus*) ; mais l’accepter, c’était aussi revendiquer la politique de Néron et risquer, cette fois, de perdre les sénateurs (*adgnoscenti pudore*). C’est surtout la question des statues relevées qui

⁶ Sur la situation de la poste impériale à ce moment-là, cf. Cosme 2012, 98-102.

illustre le mieux l'ambiguïté du comportement d'Othon. Selon Tacite, il a fait en effet remettre à leur place, en passant par un sénatus-consulte, celles de Poppée (Tac., *Hist.*, 1.78.2), rappelant ainsi la principale histoire qui le liait à Néron ; il ne prend pas la même mesure pour ce dernier, mais laisse la foule s'en charger spontanément (Tac., *Hist.*, 1.78.2 ; Suet., *Oth.*, 7.3 ; Plut., *Oth.*, 3.1). Or ce laisser-faire a été compris sinon sur le moment, du moins par les historiens romains ayant écrit sur cette période, comme une revendication de l'héritage néronien ; en témoigne le paragraphe de Suétone qui rapporte cette scène :

Ac super ceteras gratulantium adulantiumque blanditias ab infima plebe appellatus Nero nullum indicium recusantis dedit, immo, ut quidam tradiderunt, etiam diplomatibus primisque epistulis suis ad quosdam prouinciarum praesides Neronis cognomen adiecit. Certe et imagines statuasque eius reponi passus est et procuratores atque libertos ad eadem officia reuocauit, nec quicquam prius pro potestate scripsit quam quingentis sestertium ad peragendam Auream Domum.

“Outre les noms flatteurs qu'on lui prodiguait pour le féliciter et l'aduler, la lie du peuple l'appela Néron, sans qu'il fit le moindre geste pour protester ; bien au contraire, d'après certains auteurs, dans ses sauf-conduits et dans ses premières lettres à certains gouverneurs de province, il ajouta ce surnom à sa signature. En tout cas, non seulement il laissa rétablir les statues et les images de Néron, mais il rendit à ses agents et à ses affranchis leurs anciennes charges et le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut d'ouvrir un crédit de cinquante millions de sesterces pour l'achèvement de la Maison Dorée” (traduction CUF un peu modifiée).

L'ajout du *cognomen* Néron aux lettres et aux sauf-conduits est présenté ici comme une confirmation de l'absence de gêne d'Othon vis-à-vis de lui (*immo*). Mais ce sont surtout les statues relevées et l'achèvement de la Domus Aurea qui en sont présentées comme des preuves sûres (*certe*). C'est sans doute dans ce laisser-faire qu'il faut voir l'origine de l'opinion contemporaine selon laquelle le nouvel empereur aurait aussi eu l'intention d'honorer officiellement le dernier Julio-Claudien (Tac., *Hist.*, 1.78.2)⁷ : s'il laissait relever ses statues et que celles de Poppée l'avaient été par une décision du Sénat, il était logique de s'attendre à ce qu'une cérémonie officielle quelconque ait également lieu.

De quinze ans plus âgé que Néron, Vitellius était beaucoup moins lié à lui, et seul Suétone mentionne une quelconque intervention de sa part auprès du jeune empereur (Suet., *Vit.*, 4) :

Sequenti quoque aetate omnibus probis contaminatus, praecipuum in aula locum tenuit, Gaius per aurigandi, Claudio per aleae studium familiaris, sed aliquanto Neroni acceptior, cum propter eadem haec, tum peculiari merito, quod praesidens certamini Neroneo cupientem inter citharoados contendere nec quamuis flagitantibus cunctis promittere audentem ideoque egressum theatro reuocauerat, quasi perseuerantis populi legatione suscepta, exorandumque praebuerat.

“Durant la période suivante, continuant de se souiller de toutes sortes d'opprobres, il occupa une place privilégiée dans la cour, sa passion pour la conduite de chars lui ayant gagné l'amitié de Gaius et son goût pour les dés celle de Claude ; sa faveur grandit encore sous Néron, grâce aux mêmes talents, mais surtout en raison d'un mérite particulier : un jour qu'il présidait le concours néronien, comme l'empereur, malgré son désir d'entrer en lice avec les citharèdes, n'osait pas accéder aux prières unanimes de la foule, et que, pour s'y dérober, il était sorti du théâtre, Vitellius, se disant délégué par le peuple qui insistait, avait obtenu qu'il revînt, prêt à se laisser fléchir”.

Vitellius était manifestement bien en cour pendant la période néronienne, plus encore que sous Caligula et Claude ; mais jouer aux dés avec l'empereur ou lui prodiguer les flatteries qu'il attendait ne témoigne pas du même degré d'intimité que lui prêter son aide pour ses conquêtes amoureuses. C'est davantage le portrait d'un flatteur professionnel qui se dégage de ce texte : aurige sous Caligula, joueur de

⁷ L'indicatif parfait du verbe introducteur *creditus est* signale le caractère contemporain de cette croyance et, peut-être, le fait qu'elle n'était plus en vigueur au moment où Tacite écrivait.

dés sous Claude, “émissaire” de la foule en délire sous Néron, Vitellius paraît un courtisan à la hauteur des flatteries éhontées de son père sous Claude (Suet., *Vit.*, 2.9-12). Il aurait donc pu en profiter pour prendre une relative distance avec le dernier des Julio-Claudiens⁸. C’est apparemment le contraire qu’il a choisi de faire : Tacite et Suétone attestent tous deux qu’il organisa un sacrifice solennel à sa mémoire sur le Champ de Mars, d’où son tombeau était visible (Suet., *Ner.*, 50.2). Tacite nous apprend qu’un collège de prêtres fut tout spécialement créé et que la cérémonie eut lieu le jour de l’anniversaire de Vitellius (Tac., *Hist.*, 2.95.3). Cette date n’a bien sûr pas été choisie au hasard : célébrer en même temps la mort d’un empereur et la naissance d’un autre présentait l’empereur vivant comme une continuation de l’empereur mort ; la création d’un collège de prêtres semblable à celui qu’avait instauré Tibère pour Auguste est aussi une manière de revendiquer une filiation, politique à défaut d’être juridique. Suétone dépeint en effet cette cérémonie comme une façon tout à fait explicite d’annoncer la politique qu’il entendait mener⁹. Il ajoute également que Vitellius se fit alors chanter des poèmes de Néron, en manifestant publiquement son enthousiasme (Suet., *Vit.*, 11.3)¹⁰, montrant ainsi qu’il approuvait également le genre de vie de leur auteur.

L’explication de cette attitude est double. Il est tout d’abord visible que le résultat de ces manœuvres était une joie incontestable de la foule¹¹ : sa réaction au moment de l’arrivée au pouvoir d’Othon montrait qu’elle était a priori favorable à quiconque avait un lien avec Néron. Vitellius était celui dont la victoire avait poussé “Néron Othon” au suicide, ce qui aurait pu lui valoir une certaine hostilité de la part de la foule. Or il avait absolument besoin de son appui, car la sédition des Gaulois à Ticinum avait montré de manière aiguë combien ce soutien était fragile¹². Après une politique othonienne plutôt augustéenne, se revendiquer l’héritier de Néron constituait un moyen puissant de se concilier le petit peuple pour s’imposer au Sénat¹³. Les auteurs antiques avancent aussi une autre explication, qui irait au-delà des purs calculs politiques : Vitellius aurait nourri une sincère admiration pour Néron. Tacite aborde le sujet au moment où son cortège militaire s’approche de Rome (Tac., *Hist.*, 2.71.1) :

Neronem ipsum Vitellius admiratione celebrabat, sectari cantantem solitus, non necessitate, qua honestissimus quisque, sed luxu et saginae mancipatus emptusque.

“Néron lui-même était l’objet des continuelles admirations de Vitellius, qui le suivait autrefois dans ses tournées de chanteur, non pas par contrainte, comme tant de gens honorables, mais parce que, esclave de ses débauches et de sa goinfrerie, il s’était vendu”.

La remarque de l’historien montre qu’il ne s’agit pas ici de la politique de Néron, mais bel et bien de son genre de vie. Cassius Dion le confirme, en présentant Vitellius (D.C. 65.4.1) :

σφόδρα καὶ τὸ ὄνομα καὶ τὸν βίον τὰ τε ἐπιτηδεύματα αὐτοῦ πάντα καὶ ἀγαπῶν καὶ ἐπαινῶν.

“à la fois chérissant et louant tout à fait et son nom et sa vie et ses mœurs” (texte de la collection BUR italienne ; trad. P. Duchêne).

⁸ Relative, car son armée était officiellement restée fidèle à Néron, pour lequel elle avait vaincu la révolte gauloise menée par Julius Vindex.

⁹ Cf. Suet., *Vit.*, 11.3 : *et ne cui dubium foret quod exemplar regendae rei publicae deligeret,...*, “et afin que personne ne pût avoir de doutes sur le modèle qu’il se choisissait pour gouverner l’empire...”.

¹⁰ En *Hist.*, 2.71.1, Tacite déclare que, sous Néron, Vitellius chantait sur scène par plaisir, non parce qu’il y était obligé : cf. *infra*.

¹¹ Tacite introduit son allusion aux sacrifices par : *laetum foedissimo cuique, apud bonos invidiae fuit*, “ce fut une joie pour la canaille, mais pour les gens de bien un scandale...”. Cassius Dion signale une même réaction contrastée devant l’imitation de Néron par Vitellius : D.C. 65.7.3.

¹² Carré 1999.

¹³ Sur le “populisme” de Vitellius, cf. Cizek 2007.

Les célèbres banquets aux coûts extravagants de Vitellius, tout en relevant en partie du train de vie normal d'un empereur¹⁴, visaient donc sans doute aussi à manifester ce rapprochement avec Néron. Ce ne serait ainsi pas un hasard si l'interprétation du *Dominicum* eut lieu pendant un banquet (Suet., *Vit.* 11.3) ou si Cassius Dion évoque ces réceptions après le désir du nouvel empereur d'imiter l'ancien (D.C. 65.7.3).

L'attitude de ces deux personnages envers le souvenir de Néron a bien sûr aussi eu des répercussions historiographiques. Avec le temps, la condamnation unanime du dernier Julio-Claudien avait eu pour conséquence qu'un rapprochement avec lui avait perdu tout avantage. Dès lors, lui associer un empereur avait pour effet immédiat de présenter celui-ci sous un jour négatif. Suétone en était manifestement tout à fait conscient, car il s'est efforcé, dans sa biographie d'Othon, de le distinguer de son ancien ami¹⁵. Le lien entre ces deux personnages ne pouvait être nié : c'est donc dans la présentation des faits que le biographe est intervenu. Ses tentatives sont visibles dès son récit de la jeunesse d'Othon. Il y rapporte en effet des attaques nocturnes de passants assez semblables à celles pour lesquelles le jeune Néron était célèbre (Suet., *Oth.*, 2.2, à comparer avec Tac., *Ann.*, 13.25.1-3 et Suet., *Ner.*, 24.2-4). Il serait ainsi assez logique de considérer qu'il s'agit d'une seule et même habitude, pratiquée ensemble. Mais Suétone l'insère dans son récit avant la rencontre avec Néron¹⁶ : Othon n'est donc pas présenté comme le complice de ces expéditions qui, selon Tacite, donnèrent à Rome la nuit des airs de ville prise (Tac., *Ann.*, 13.25.2). De même, au moment de raconter l'affaire Poppée, le biographe choisit d'insérer dans son récit un détail présent dans une version alternative, introduite par un *creditur* ; elle montre Othon résistant à Néron dans une scène d'*amator exclusus* (Suet., *Oth.*, 3.2) : il n'apparaît ainsi ni comme un simple dépositaire, ni comme un nigaud imprudent. Suétone n'est pas le seul à rapporter une version de cette histoire qui distingue les deux anciens amis. Plutarque signale en effet qu'Othon fut sauvé, à cette occasion, par Sénèque, qui l'aurait apprécié (Plut., *Gal.*, 20.1) : cette remarque peut signifier que la figure du philosophe a été reprise par la propagande pro-othonienne. Si cette version d'un Othon résistant à Néron était assez diffusée, elle expliquerait le relèvement des seules statues de Poppée : il aurait rappelé le fait qui provoqua l'exil du nouvel empereur. Cela suppose toutefois qu'existait une version, devenue officielle, où Othon aimait passionnément sa femme, laquelle lui aurait été arrachée malgré elle¹⁷ ; or aucun des textes qui nous sont parvenus n'en contient de véritables traces¹⁸.

On notera à ce sujet que Suétone ne dit rien d'une quelconque implication d'Othon dans la liaison de Néron avec Actè. Cela entrerait pourtant dans le cadre de sa description des relations étroites entre les deux jeunes gens¹⁹. Elle constituait toutefois également un précédent peu glorieux allant à l'encontre de la version mettant en scène un Othon amoureux. L'omission est aussi le procédé auquel le biographe a recours au moment où Galba décide d'adopter Pison : aucune explication n'est donnée sur la mise à l'écart d'Othon (Suet., *Oth.*, 5.2), alors qu'il était clairement précisé juste avant qu'il avait bon espoir d'être choisi (Suet., *Oth.*, 5.1). Or, nous l'avons vu, la principale raison en était vraisemblablement sa trop grande proximité avec Néron : le signaler revenait, là encore, à rappeler leur étroite association. Il n'était toutefois pas toujours possible de la taire complètement, en particulier à cause du comportement d'Othon lui-même au début de son règne. La présentation des lettres signées "Néron Othon" fait ainsi l'objet d'un traitement assez

¹⁴ Cosme 2012, 138 : "Les banquets de Vitellius appartenaient plutôt au faste obligé d'un prince victorieux".

¹⁵ Sur la façon dont Suétone prépare le climax que représente la mort d'Othon, afin de le présenter comme un empereur finalement vertueux, Cizek 1977, 130-132.

¹⁶ Qui intervient juste après, en Suet., *Oth.*, 2.3.

¹⁷ Sur la propagande othonienne cherchant à accentuer la dimension "amoureuse" de cette affaire, Devillers 2008.

¹⁸ Ce qui n'empêche pas certains chercheurs de la soutenir eux-mêmes avec un premier degré parfois assez étonnant : cf. Shoshat 1981. Pour Devillers 2008, le récit de Tacite en *Hist.*, 1.13.3 vise même précisément le contraire : atténuer autant que possible les différences entre Othon et Néron, pour présenter le premier comme un futur continuateur du second.

¹⁹ Qui est illustrée précisément par l'histoire avec Poppée.

particulier²⁰. Nous avons vu qu'elle était utilisée comme une confirmation de l'absence de gêne d'Othon à l'égard de ce surnom : c'est à la formulation de Suétone que nous voudrions nous intéresser à présent. Le verbe *tradere*, chez nos deux auteurs latins, apparaît en général dans les formules introductrices pour faire référence à des sources écrites²¹. Il est donc normalement un gage de solidité de l'information. Mais ce qui ressort davantage ici est la distance que Suétone prend brusquement avec cette partie de son propos, alors qu'il n'avait aucun problème avec ce qui précédait. Pourquoi, soudain, attribuer à d'autres une reprise officielle du surnom Néron Othon ? Il reprend en effet directement à son compte sa non-réfutation, le laisser-faire quant au relèvement des statues de Néron et la relance des travaux de la Domus Aurea. La raison tient peut-être, précisément, au caractère officiel de cette utilisation : en ne refusant pas d'être appelé ainsi et en n'intervenant pas pour empêcher toute restauration des statues, Othon restait dans une certaine ambiguïté ; de même, la poursuite des travaux de la Domus Aurea pouvait être vue comme l'achèvement d'un palais impérial, surtout s'il s'agissait de la partie située sur le Palatin. Envoyer des lettres au nom de Néron Othon, en revanche, était une revendication de l'héritage néronien. Or Suétone cherche à montrer que son protagoniste aurait pu faire un très bon empereur s'il n'avait pas été amené à se suicider : il ne pouvait donc relayer en son nom propre une information qui en faisait une sorte de nouveau Néron auto-revendiqué.

À l'inverse, les manœuvres de Vitellius pour reprendre à son compte la popularité de Néron se sont, historiographiquement parlant, retournées contre lui. Aussi bien Tacite que Suétone utilisent en effet des motifs néroniens pour en faire un portrait aussi noir que possible. L'historien concentre ses allusions sur sa description du cortège vitellien arrivant à Rome (Tac., *Hist.*, 2.71.1) :

Quantoque magis propinquabat, tanto corruptius iter immixtis histrionibus et spadonum gregibus et cetero Neronianae aulae ingenio.

“Plus Vitellius s'approchait [de Rome], plus sa marche étalait sa corruption : pêle-mêle avec les soldats, des histrions, des troupeaux d'eunuques et toutes les autres créatures de la cour de Néron”.

Nous n'avons malheureusement pas la description tacitéenne de l'expédition contre Vindex que Néron finit par monter à Rome ; néanmoins, celle de Suétone n'est pas sans rappeler le passage que nous venons de citer (Suet., *Ner.*, 44.1) :

In praeparanda expeditione primam curam habuit deligendi uehricula portandis scaenicis organis concubinasque, quas secum educeret, tondendi ad uirilem modum et securibus peltisque Amazonicis instruendi.

“Son premier soin, en préparant son expédition, fut de choisir des chariots pour transporter ses orgues de théâtre, de faire tondre comme des hommes celles de ses concubines qu'il voulait emmener avec lui et de les armer, comme des Amazones, de haches et de boucliers”.

Que ces détails soient véridiques ou inventés pour accentuer le portrait d'un Néron ne se souciant que de futilités²², la suite de l'empereur est ici doublement associée au domaine artistique : la musique, avec les orgues, et le théâtre, avec les concubines déguisées en Amazones. De même, la colonne vitellienne se trouve mêlée de mauvais acteurs et d'“hommes déguisés” que sont les eunuques ; l'utilisation du terme *ingenium* souligne que l'état d'esprit est semblable à celui qui avait cours sous Néron. Dès lors, Vitellius arrivant à Rome apparaît comme une sorte de Néron revenant d'une expédition qui n'est pourtant jamais partie : c'est littéralement un nouveau Néron qui va entrer dans la capitale de l'Empire.

²⁰ Cf. *supra* pour le texte et la traduction.

²¹ De fait, Plutarque (*Oth.*, 3.2) cite nommément Cluvius Rufus à cet endroit.

²² Champlin [2003] 2008, 176, les considère comme réels et y voit une tentative néronienne de se rapprocher d'Hercule, en faisant une allusion à l'expédition du héros contre les Amazones.

C'est surtout Suétone qui met le plus à profit le thème néronien, afin de faire de Vitellius une sorte de monstre. De façon particulièrement frappante, il le décrit contemplant, pendant un dîner dans la *Domus Tiberiana*, l'incendie ravageant le Capitole (Suet., *Vit.*, 15.5) :

Sabinum et reliquos Flavianos nihil iam metuentis ui subita in Capitolium compulit succensoque templo Iouis Optimi Maximi oppressit, cum et proelium et incendium e Tiberiana prospiceret domo inter epulas.

“Profitant de ce que Sabinus et les autres partisans des Flaviens étaient désormais sans crainte, il les fit soudainement attaquer et refouler sur le Capitole, où on les écrasa en incendiant le temple de Jupiter Très Bon Très Grand ; lui-même contemplant à distance, de la maison de Tibère, et le combat et l'incendie, en prenant son repas” (traduction CUF légèrement modifiée).

Là encore, ce passage ne peut pas ne pas rappeler celui où Néron chante la ruine de Troie devant les flammes de l'incendie de 64 (Suet., *Ner.*, 38.6) :

Hoc incendium e turre Maecenatiana prospectans laetusque flammae, ut aiebat, pulchritudine, Halosin Ilii in illo suo scaenico habitu decantavit.

“Néron contemplant cet incendie du haut de la tour de Mécène et charmé, disait-il, "par la beauté des flammes", il chanta la prise d'Ilion dans son costume de théâtre”.

Dans les deux cas, l'empereur se trouve en position surélevée (la tour de Mécène ; la *Domus Tiberiana*) et est occupé par son activité “caractéristique” : chanter pour Néron, manger pour Vitellius. Ces deux scènes sont donc manifestement faites l'une d'après l'autre : étant donné la notoriété de celle de 64 et l'hostilité avérée de Suétone pour Vitellius²³, il est presque certain que ce détail du banquet est de son invention. S'explique ainsi sa prise de position en faveur d'une responsabilité des vitelliens dans l'incendie (*succenso templo Iouis Optimi Maximi*), alors que Tacite est beaucoup plus prudent à ce sujet, voire incrimine plutôt les Flaviens²⁴ : étant donné qu'il présente Néron comme l'unique responsable de la catastrophe de 64 (Suet., *Ner.*, 38.3), pour que le parallèle soit complet, il faut que Vitellius ait aussi fait mettre le feu au Capitole. La question de la propagande flavienne pourrait être posée ici : Vitellius étant le Prince vaincu par Vespasien, elle le montrait sous un jour aussi négatif que possible, afin de justifier la prise d'armes flavienne. Mais si, dans un premier temps, la cruauté et le goût du luxe de Vitellius furent soulignés par cette faction, toute référence à cet empereur disparut assez rapidement : dans une perspective de reconstruction et de restauration de la concorde civile, Vespasien ne pouvait en effet se permettre de s'attirer l'hostilité des soldats vitelliens²⁵. C'est dès lors la figure de Néron lui-même, et non du “nouveau Néron” qu'aurait été Vitellius, qui a été prise pour cible²⁶.

Ce dernier exemple montre bien comment la figure de Néron pouvait servir non seulement de repoussoir, mais aussi de stéréotype, voire d'archétype, du mauvais empereur. Il est en effet manifeste que Suétone cherche à nuire à Vitellius en utilisant le motif du Prince contemplant, comme à un spectacle, une catastrophe qu'il a provoquée : le rapprochement avec le dernier Julio-Claudien marque l'empereur de 69 du sceau d'une infamie unanimement reconnue. C'est précisément pour cette raison que le biographe cherche à distinguer de lui Othon : l'association avec son ancien camarade de jeunesse amenait à l'envisager comme

²³ Cf. Cizek 1977, 132 : “la figure de Vitellius s'impose comme la plus sombre, sinon la plus couverte de réprobation de l'œuvre tout entière”.

²⁴ Tac., *Hist.*, 3.71.4 : *Hic ambigitur ignem tectis obpugnatores iniecerint an obsessi, quae crebrior fama, nitentes ac progressos depulerint*, “Ici, on ne sait pas bien si les attaquants jetèrent du feu sur les toits ou si, version qu'on rencontre plus fréquemment, les assiégés les repoussèrent ainsi dans leurs tentatives pour progresser” (trad. P. Duchêne).

²⁵ Ferril 1960.

²⁶ Ripoll 1999.

un mauvais empereur en puissance²⁷. La meilleure preuve de cette utilisation de la figure de Néron est donnée par la façon dont Tacite relate la mort d'Auguste dans les *Annales* : par les rumeurs et les diverses insinuations qu'il a insérées dans son récit, l'arrivée au pouvoir de Tibère devient une sorte de préfiguration de celle de Néron²⁸. Le but est vraisemblablement de déprécier les premières bonnes années du règne de Tibère, en annonçant, dès le début, la tyrannie qu'il deviendra : la prise de pouvoir de Néron est ainsi utilisée comme sous-texte laissant prévoir le pire. Quand ce stéréotype s'est-il mis en place et a-t-il commencé à être utilisé comme tel ? En *Sat.*, 4.38, Juvénal appelle déjà Domitien le "Néron chauve", ce qui pourrait constituer une première association négative à but péjoratif. Toutefois, l'adjectif *caluus*, qui attaque l'empereur sur son physique, laisse davantage penser à une volonté d'insulter, plutôt qu'au recours à un stéréotype : de même qu'il déprécie l'apparence de Domitien, Juvénal l'insulte en le traitant de Néron. L'utilisation que fait Tacite de cette figure au début des *Annales* ne paraît pas non plus convenir : c'est en effet à des circonstances historiques particulières qu'il fait référence et non à Néron en lui-même. Dès lors, bien que des recherches ultérieures soient nécessaires pour nuancer ou confirmer cette impression, il semble que l'œuvre de Suétone soit l'une des premières attestations de l'existence du "stéréotype Néron".

Ainsi, bien que l'association d'Othon et de Vitellius à Néron ne puisse pas reposer sur leur politique, elle trouve néanmoins bel et bien son origine dans leur attitude à son égard : Othon, compagnon de jeunesse de Néron, est, par nécessité, resté ambigu sur le programme que cela supposait ; quant à Vitellius, sa recherche de la popularité l'a amené à mettre autant que possible en avant son admiration pour lui, qu'elle ait été réelle ou feinte. Avec le temps, les buts visés par cette association ont changé, parce que les conséquences qui l'accompagnaient n'étaient plus les mêmes : Néron était devenu une figure historique condamnée de tous ; présenter un personnage comme son émule revenait donc plus ou moins implicitement à le qualifier de monstre. Suétone s'employa ainsi à en distinguer Othon ; à l'inverse, il chercha tant à lui assimiler Vitellius qu'il en vint à "superposer" l'incendie de Rome en 64 et celui du Capitole en 69. Tacite resta plus prudent, mais eut recours périodiquement à des procédés du même ordre. Les stratégies narratives mises en œuvre par ces deux auteurs témoignent ainsi que Néron avait déjà cessé de n'être qu'une figure historique, pour devenir aussi l'archétype du mauvais empereur.

Bibliographie

- Carré, R. (1999) : "Othon et Vitellius : deux nouveaux Néron ?", in : Croisille *et al.* 1999, 152-181.
- Champlin, E. (2003) [2008] : *Nero*, Harvard [éd. ital., 2008].
- Charlesworth, M. P. (1927) : "Livia and Tanaquil", *CR*, 41 (2), 55-57.
- Cizek, E. (1977) : *Structures et idéologie dans les Vies des Douze Césars de Suétone*, Paris-Bucarest.
- Cizek, E. (2007) : "Le 'populisme' de Vitellius et le philhellénisme", in : Perrin 2007, 82-93.
- Cosme, P. (2012) : *L'Année des quatre empereurs*, Paris.
- Croisille, J.-M., Martin, R. et Perrin, Y., éd. (1999) : *Neronia V. Néron : Histoire et légende*, Bruxelles.
- Devillers, O. (2008) : "La relation entre Néron, Othon et Poppée. Parcours de l'information", in : Galtier & Perrin 2008, 326-337.

²⁷ Cf. Tac., *Hist.*, 1.71.1 : *dilatatae uoluptates, dissimulata luxuria et cuncta ad decorem imperii composita eoque plus formidinis adferebant falsae uirtutes et uitia reditura*, "il ajourna les plaisirs, dissimula son goût pour la débauche et subordonna tout à la dignité impériale ; mais ses vertus hypocrites et ses vices, qu'on s'attendait à voir reparaître, n'en inspiraient que plus de crainte".

²⁸ Cf. Charlesworth 1927 ; Duchêne 2013.

- Duchêne, P. (2013) : “La construction des discours autour de la famille impériale”, *Lalies*, 33, 259-273.
- Ferril, A. (1960) : “Otho, Vitellius and the Propaganda of Vespasian”, *CJ*, 60 (6), 267-269.
- Galtier, F. et Perrin, Y., éd. (2008) : *Ars pictoris, ars scriptoris. Peinture, littérature, histoire. Mélanges offerts à J.-M. Croisille*, Clermont-Ferrand.
- Perrin, Y., éd. (2007) : *Neronia VII. Rome, l'Italie, la Grèce : Hellénisme et philhellénisme au premier siècle après J.-C.*, Bruxelles.
- Ripoll, F. (1999) : “Aspect et fonction de Néron dans la propagande impériale flavienne”, in : Croisille *et al.* 1999, 137-151.
- Shoshat, Y. (1981) : “Tacitus’ Attitude to Otho”, *Latomus*, 40, 365-377.

**The Legacy of Famullus: Decoration in the Esquiline Wing of Nero's *Domus Aurea*.
About P. G. P Meyboom and E. Moormann, *Le decorazioni dipinte e marmoree della
Domus Aurea di Nerone a Roma, Babesch Supplementa 20* (Leuven, 2013).
(Larry F. Ball)**

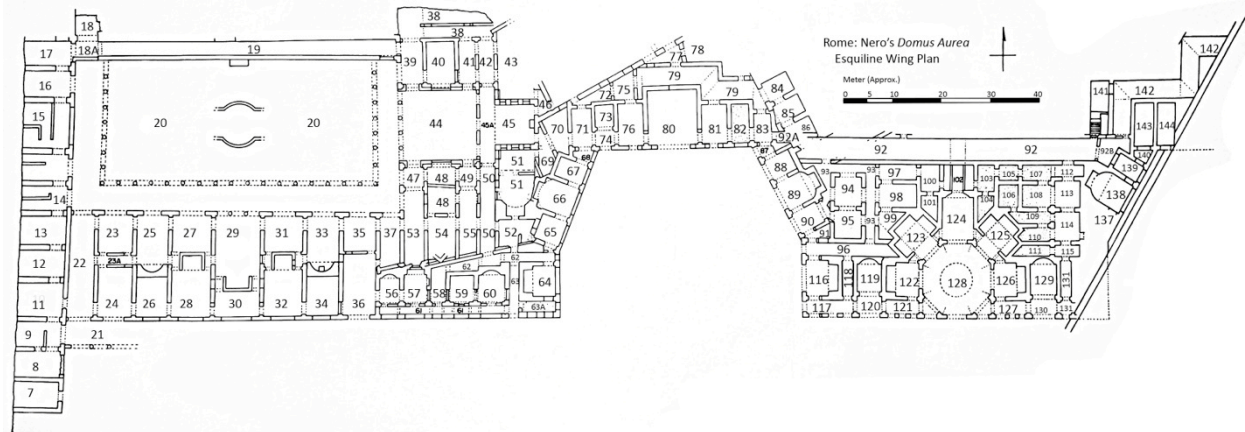


Figure 1: The Esquiline Wing with room numbers.

This handsome volume is the culmination of the life's work of the authors and of the late W. J. T. Peters, who collaborated with E. Meyboom through the 1990s. The detailed bibliography will be of lasting value to many scholars and I will use it for citations in this review. Meyboom and Moormann's (hereafter "M&M") use my revision of L. Fabbrini's room numeration, which I use here too (fig. 1). The two paper-bound volumes (Text and Illustrations) are of high quality, with coated paper and color illustrations throughout. In the 1990s the *Soprintendenza Archeologica di Roma* restored much of the Esquiline Wing of the *Domus Aurea*¹, making the frescoes much more legible, obvious in the fine color photos in Part II. The two-volume format allows both text and imagery to be visible at once, which is handy because much of M&M's argumentation is visually based. The print, however, is small and dense.

After seven introductory or interpretive chapters, Chapter 8 is a catalogue, with a detailed description and brief interpretation of the decoration in each room. The bibliography, list of illustrations, concordance of room-numbering schemes and index are followed by a brief synopsis in English. Given these valuable components, one may expect this monograph to be authoritative and of great value.

To some degree that is true, but not entirely. The monograph is flawed because M&M adhere doggedly to an outmoded conception of the Esquiline Wing that is demonstrably incorrect. M&M and Peters have a long track record of trying to make incompatible evidence – both masonry and decoration – conform to their predetermined interpretation. As I exemplify below, their argumentation has therefore often been lax: some irrational, some carefully incomplete (even when their own illustrations highlight the evidence) and some either false or misleading. The weaknesses and *lacunae* in their preliminary publications recur in this monograph, with scant effort to improve or correct them. That said, most of the core information on the decoration itself is valid, but a wise reader must be skeptical about M&M's interpretation. This is an important publication, even so, mostly due to the precise descriptions in the catalogue and excellent photos.

¹ M&M's title is actually incorrect. They are only concerned with the Esquiline Wing of the *Domus Aurea*, a *porticus villa* on the Colle Oppio. This is the only well preserved component, so M&M's focus on it is inevitable, but the most important part of the *Domus Aurea* was the imperial residence on the Palatine. Considerable decoration is known from the Palatine, but M&M do not include it. I use "Domus Aurea" only to refer to the entire palace.

Hence, reviewing M&Ms' monograph is not a straightforward task, so this is not a conventional book review. M&M and I disagree not only about the nature of the masonry evidence, but also –and especially – how proper scholarship should be conducted. I emphasize masonry because it is a crucial and effective analytical tool for studying the decoration. Revetment, frescoes and mosaics are all masonry, in and of themselves, and their chronological association with the walls is intimate. Masonry analysis is, indeed, a ubiquitous theme in M&Ms' monograph, despite the authors' disingenuous claim that this is not possible². More than "possible", it is necessary.

M&M have in fact been publishing their views on the masonry for decades,³ most of which recur in M&M 2013. Unfortunately, their discussion of masonry is misleading. They invent arguments based on masonry whenever they think it can be made to reinforce their own conclusions, but when masonry evidence is clearly contrary to what they want to believe, it is left out, denied or misrepresented. A nice illustration of the masonry focus is the fact that there is no detailed explication of any other scholar's appraisal of the *decoration*. In contrast, they include a four-page essay trying to dismiss my work on the *masonry*. This is also their most recent review of my work, now encompassing my monograph, Ball 2003. As always, M&M arrive at the only conclusion they have ever been willing to consider – since before anyone had studied the masonry – which is that the Esquiline Wing is entirely Neronian, save for extremely minor and peripheral remnants of earlier construction. This is their premise throughout, laid out in Chapter 3 and illustrated by color-coded plans (figs. 0.9 and 0.10). This monograph is *indeed* a masonry study. Worse, M&Ms' warped portrayal of the masonry undermines the credibility of their study of the decoration.

I stand by and will not repeat my previous publications; they remain available to any scholar interested in an accurate, detailed and comprehensive appraisal of the masonry evidence, and they include my detailed interpretative essays, exploiting the clear understanding of the Esquiline Wing that comprehensive masonry studies support⁴. My publications also include discussions of the main *decoration* schemes of the Esquiline Wing, although M&M do not mention this⁵.

A conventional chapter-by-chapter description of M&Ms' monograph, with my scholarly rebuttal at the end, is not practicable. The first three chapters are riddled with misleading implications, important information ignored and, regrettably, pure falsehoods. Laying these out would result in a review almost as long as the text itself, so, instead, I provide a sufficient sample to make clear the nature and extent of the problem.

Scientific Method

I bring a dogmatic core to this review. Comprehensive study of the masonry fundamentally changes the *status quaestionis* of Esquiline Wing studies. I am a scientist: I test my hypotheses by studying the actual evidence, systematically, and I follow wherever it leads. M. DiChristina, editor in chief of *Scientific*

² M&M 2013, 33.

³ Moormann 1995 is actually a detailed, if inaccurate, review of Ball 1994, concerning masonry exclusively.

⁴ Ball 1987 (my dissertation, available from University Microfilms, the most detailed and systematic exegesis); 1994 ; 2003 (with the most detailed interpretive essays). See also reviews by: Parslow 2004; Gros 2006; Bucher 2004.

⁵ Ball 2003, Chapter 1.4 is a synopsis. Ball 1987, Part II, includes the evidence for the decoration room-by-room throughout the building, as it associates with the masonry. It identifies key stylistic types and schemes shared by integral suites of rooms, and details the chronological setting masonry provides for each decoration type. M&M often cite Ball 1987, but appear not to have read it.

American Magazine, puts it nicely:

“I find myself reflecting on how often the lesson that science teaches humanity is ‘what you thought just isn’t so simple.’ And the scientists’ response is not the frustration you might expect but a passion to get to the bottom of yet another delicious mystery⁶.”

M&M, in contrast, are a perfect illustration of the non-scientific “frustration” to which she refers. By the early 1980s Peters and Meyboom (and Moormann since) had already decided how they understood the Esquiline Wing, i.e., that the decoration scheme is entirely Neronian, on entirely Neronian masonry. The fact that, since then, we have learned that the masonry “just isn’t so simple” has been nothing like a “delicious mystery” to M&M. Rather, they have tried to deny or obscure more recent evidence, even though it could have helped them “get to the bottom of yet another delicious mystery”. M&M are a classic example of the Entstellung effect, “...the brain’s tendency to stick with a familiar solution to a problem – the one that comes first to mind – and to ignore alternatives⁷.”

Detailed masonry study tells us a lot, especially about the decoration. It proves that there was not only the dominant Neronian component; but also a few pre-Neronian rooms reused in the Esquiline Wing, as well as post-Neronian, pre-Trajanic, occupation of the site. In terms of design, the Esquiline Wing itself is just one thing: a great Neronian palace, but in terms of the archaeology of the site, the configuration and chronologies are much more elaborate. Crucially, that includes decoration.

What it is

Comprehensive study changes the nature of the questions we can and cannot ask about the Esquiline Wing, moving from the hypothetical to the specific. The distinction between these consists of how well we know the data. In the late 1980s and early 1990s we improved our factual knowledge from “realizing that study is needed” to “knowing the masonry in detail”, forcing valid scholarship to leap from the hypothetical to the specific.

Hypothetical questions ask what *could be* (conditional) or *might be* (subjunctive). In both cases, the speculative tone is justified by not fully knowing the evidence. Before my masonry studies provided detailed information, hypothetical questions were the only kind possible; we could *only* speculate what an interesting masonry feature *could be*.

With detailed data, however, that kind of speculative question is untenable. Asking what it *could be*, is useless when we already know what it *is*. This is obviously a more rigorous intellectual standard, demanding full use of the available information. Readers of my publications know what it possible; hypothetical interpretations – worded in terms of what *could be* – wither in the face of arguments based on what actually *is*.

Unfortunately, the old speculative thinking about the Esquiline Wing had become a “comfort zone” for M&M. It was intellectually easy and it seemed like license to invent imaginative interpretations. As long as no one in the entire scholarly field knew any better, speculative thinking was not criticized.

A key component of my disagreement with M&M, then, has to do with the contrast between these two kinds of question. The “All Neronian” argument was born in the hypothetical realm, where the matter stood

⁶ *Scientific American Magazine*, February 2014, 4.

⁷ Merim Bilalić and Peter McLeod, “Why Good Thoughts Block Better Ones”, *Scientific American Magazine*, March 2014, 76 [74-79]. The Entstellung effect is insidious and M&M are a perfect example.

through the 1980s, *even despite the fact that responsible scholars always noted that their interpretations remained hypothetical, pending an actual masonry study*⁸.

The problem is how M&M responded once the masonry *was* published. Knowing the facts destroyed their old comfort zone, but they valued the comfort zone over the knowledge. They could cling to their old hypothetical presumptions only by squelching the data. As this review documents, M&M actually do this, ignoring huge amounts of well-documented data, inventing speculative hypotheses either based on a fragment of the evidence or, worse, based on misrepresentation of it. The key point a reader should keep in mind, therefore, is that the masonry evidence, although vast and complex, is also consistent and easy to understand, if one will bother. A scholar willing to engage with the evidence learns that it supports great clarity. M&M 2013 is anathema to this.

Status Quo Ante

Peters, Meyboom and Moormann have been studying the decoration of the Esquiline Wing since the 1970s. The most complete and informative early publication is Peters and Meyboom 1982. This is not a full catalogue, nor a final publication, but it discusses key interpretive issues, introduces their stylistic definition of *botteghe* (attributing differences in design to discrete groups of painters), explains the major decoration types, etc. Their analyses were already well advanced.

The date, 1982, is important, before any detailed study of the masonry was published. Until the masonry was published, the entire scholarly community, Peters and Meyboom included, accepted the belief that the Esquiline Wing was a single Neronian design, executed as one project. In 1982, there was no known alternative⁹.

By assuming all masonry was Neronian, Peters and Meyboom *had* to assume that all decoration was Neronian too. Most of the styles they found make sense under that rubric, and can be explained in groups, according to room location and use (luxurious rooms, access corridors, etc.)¹⁰. With benefit of much detailed scholarship since 1982, I can confirm that most of what Peters and Meyboom said in 1982 was correct; *the vast majority of the frescoes* are indeed Neronian, executed in one overall project in AD 64-68. The masonry evidence proves this.

The problem, of course, is the fact that “*the vast majority of the frescoes*” is not the same thing as “*all of them*”. The anomalies are few and small, but also obviously incompatible with the Neronian schemes. If all the masonry were of Neronian date, scholars should find the anomalies confounding, but, given their incorrect assumptions about the masonry in 1982, Peters and Meyboom could not accept that. They thought the masonry was Neronian, so they felt they *had* to concoct Neronian explanations for incompatible frescoes.

That is unscientific. The anomalous frescoes should have made them look for evidence to sort out the anomaly. A scientist would say, “We have reached out into the universe and pulled back an anomaly. And so we have a great chance to learn something new¹¹.” Peters and Meyboom refused to learn something new. With Moormann, they have tried to avoid doing so ever since.

⁸ Boëthius, 1960, 94: “It may seem premature to discuss the *Domus Aurea* of Nero, for much fundamental work remains to be done on it. First of all a complete description of the remains of the main palace...must be prepared.”; Giovannoni 1938: “È opportuno ed è vitale un lavoro di sintesi quando quello di analisi è frammentario ed incerto?” (Zander 1965, 48).

⁹ See Ball 1994, 184-196, for where Esquiline Wing studies stood before 1987.

¹⁰ Further developed in Peters & Meyboom 1993, recurring largely unchanged in M&M 2013, Chapter 5.

¹¹ J. C. Bernauer and R. Pohl, *The Proton Radius Problem*, *Scientific American*, February 2014, 34.

The result is absurd arguments to rationalize the anomalies. One example is Room 116, a prominent and significant room at the SW corner of the East Block (Fig. 2)¹². Its unique, well-preserved decoration is a simple black-ground third style scheme. It is obviously completely different from the Neronian schemes, which are all elaborate fourth style, with relief-stucco architectural details and revetment dadoes. Figure 2 clearly shows the flat color fields, with few decorative vignettes floating in them, no relief stucco and no perspectival fourth style vistas penetrating the surface. Inserted details and perspectival vistas are ubiquitous in Neronian fourth style, even in the simplest schemes used to decorate lesser rooms. In contrast, Room 116 is a thoroughly typical third style scheme. It is of very high quality, but also simple in design.

In 1982, Peters and Meyboom felt they *had* to make Room 116's third style fit in with the fourth style Neronian *décor*. To do this, they ignored the obvious differences and instead tried to equate tiny border details in Room 116 with Neronian fourth style borders in Rooms 32 and 33 in the West Block. Even in this they failed, noting that the border motifs elsewhere were executed with different proportions and higher quality. Tellingly, none of their publications illustrates the details that they use to equate Room 116 with the Neronian schemes, making it impossible for a reader to evaluate their credibility.



Figure 2: Esquiline Wing, Room 116: Detail of the third style wall painting. (Author)

It is an untenable argument, but in 1982 Peters and Meyboom were blameless for thinking that way. This changed when the masonry finally was studied, explained and published. Room 116 turns out to be reused from an earlier structure, explaining its anomalous style, its lack of relief-stucco or revetment and its non-Neronian mosaic floor. Also, at that point, we switched from what it *might be* to what it *is*. I marvel, therefore, that Peters and Meyboom did not welcome the newly available masonry evidence. It easily and logically sorts out stylistic anomalies in Room 116 and several others, whose explication in 1982 was not credible. Instead, the *Entstellung* effect kicked in and, led by Moormann, they have refused to budge from their old conventional assumptions. This intellectual failing has continued throughout their publications, including M&M 2013.

Room 116 cannot possibly harmonize with the Neronian schemes, because, purely and simply, it is something different. The bizarre argument of 1982 was not credible, even at the time, but since M&M insist on denying the masonry evidence, their explanation of Room 116 in M&M 2013 is even stranger than it was in 1982¹³. Partly they try to fit it into a Neronian scheme anyway, likened to their “*Bottega C*” (“identical

¹² For a wisely skeptical reader wanting to check my argument: Peters & Meyboom 1982, 46-49; Ball 1994, 201-204, Ball 2003, 79-84 (masonry) and 20 (decoration); M&M 2013, 225-6 and figs. 0.11 and 0.12. Note how Peters and M&M leave out any hint of the extremely informative evidence in Room 91. A reader would never know it existed.

¹³ M&M 2013, 225-226.

but simpler”, which is the opposite of “identical”), even though all other *Bottega C* rooms are completely different and far off in the West Block. That makes no sense, of course – which M&M apparently realize – so they also partly suggest that this one room may have been inexplicably left undecorated, even though it is surrounded by completed Neronian fourth style rooms. They suggest it may have been a quick “*intervento*” added by Otho¹⁴. In the third style! To put it mildly, this is absurd, one argument saying that it matches a Neronian scheme and the other that it does not. The masonry evidence clarifies this issue flawlessly, but M&M refuse to consider it.

Room 119 also had pre-Neronian frescoes on pre-Neronian masonry. Neronian frescoes were then applied over them. When the Neronian frescoes fell away, the earlier frescoes were exposed, obvious in M&M figs. 119.1-2 and 119.9-10. M&Ms simply call this different design “an independent decoration”, overlooking the informative anomaly. There is, indeed, pre-Neronian masonry whose entire perimeter can be traced in Rooms 91, 96 and 116-119, with obvious seams where Neronian walls were built up to earlier masonry. Rooms 91 and 96 are even more informative, *demonstrating that the whole reused pre-Neronian remnant was of a design incompatible with the Neronian Pentagonal Court*. The evidence is obvious – clearly explicated in all of my publications – but it is never mentioned by M&M¹⁵.

Sadly, M&Ms’ disdain for masonry evidence that easily sorts out obvious stylistic anomalies is typical. I trust an interested reader to look at my publications to see how abundant and consistent the evidence is: it is highly susceptible to analysis. Not only do M&M give no hint that the evidence exists, but in their essay on my work they systematically try to lead readers away from it.

Let me also note two specious arguments that M&M have been using for decades, trying to ignore inconvenient evidence.

First, M&M insist that separate examples of Lugli’s *III Periodo* masonry type¹⁶ can be equated with each other, regardless of other masonry evidence.¹⁷ This is false. Masonry description defines only very broad dates. *III Periodo* spans from Claudius to Titus, including most Neronian masonry. That does not mean that all Neronian *III Periodo* samples are from one building. That is the kind of thing one sorts out by studying the masonry itself. When a *III Periodo* design is *completed* and then *replaced* by a different *III Periodo* design, they are not the same thing. Evidence like this is easy to detect and understand if studied systematically. That is what I do. Arguing that two *III Periodo* samples must be part of one building is how M&M refuse to address the actual evidence. And then, hypocritically, they themselves claim they *can* distinguish between two different Neronian phases in the Esquiline Wing, even though the masonry is all *III Periodo*¹⁸.

Second, there is the matter of *pentimenti*, changes made during the course of a project. A *pentimento* is chronologically identical to the wall in which it appears. M&M regularly cite *pentimenti* as grounds to dismiss any inconvenient masonry evidence¹⁹. M&M argue that Nero capriciously interrupted construction to demand changes. This is false. No literary source suggests it and, more important, *the masonry evidence proves that he did not*. *Pentimenti* are extremely few in the Esquiline Wing. Both Neronian phases were

¹⁴ Reiterated M&M 2013, 64.

¹⁵ Worse, Moormann 1995, 404, claims to have looked in Room 96 and simply denies the evidence exists.

¹⁶ Lugli, 1957, 590-596.

¹⁷ Moormann 1995, 404, and M&M 2013, 43, among others.

¹⁸ M&M 2013, 35-42, and figs. 0.9 & 0.10. Decoration does not make the distinction; M&M claim all three of their *botteghe* have work in both parts.

¹⁹ For example Moormann 1995, 405, and M&M 2013, 20.

built as originally designed, from foundation to vault, without revisions during construction. There is just one certain exception: a doorway between Corridor 19 and the West Court²⁰.

There are Neronian revisions, but they are not *pentimenti*. They are phase 1 doors filled in during phase 2, datable by the phase 2 decoration running onto the fill. Neronian phase 2, in contrast, has no filled doors.

M&M carefully prevent an unwary reader from knowing any of this. Their specious arguments about Lugli's *III Periodo* and *pentimenti* are two key reasons why²¹.

Synopsis and Critique

Chapter 1 concerns the Esquiline Wing's rediscovery and excavation, but it begins, oddly, with ancient literary sources about the use of the *Domus Aurea* in A.D. 68-9, after the death of Nero²². The topic is important, but banishing it to Chapter 1, where it makes no sense, illustrates the obfuscation M&M employ. Suetonius says Otho allotted a considerable sum to continue work on the *Domus Aurea* (Suet., *Oth.*, 7.1)²³. This would be useful if, for instance, we found masonry evidence for a high-quality post-Neronian intervention. And there is: the wall between Rooms 44 and 45. In Chapter 3, however, M&M want to claim that all key masonry is Neronian, so only ancient sources concerning Nero are cited there, ignoring the reference to Otho.

Chapter 2 is a summary of modern scholarship on the *Domus Aurea*, arranged by topic, including its symbolic meaning, its topography, the nature of the Esquiline Wing specifically (public or private, villa or palace, etc.), reconstructions of the Esquiline Wing and interpretation of the design. Under these headings, M&M list the scholars devoted to the topic, grouped according to the arguments they favor, with a brief synopsis of each type of argument. Then the headings for each major field of study are repeated with lists of the sources (author and date) in chronological order of publication. Chapter 2 is necessarily cursory, but it is a valuable reference. Inexplicably, then, Chapter 2 ends with Seneca and Lucan's critiques of luxurious living.

In Chapter 2 we also start to see the explicit misrepresentation of my work. For example:

“L. F. Ball ha svolto uno studio approfondito delle varie forme di *opus latericium*, di cui distingue quindici tipi. Tali distinzioni lo hanno portato all' conclusione che vi sarebbe stata una decina di piccolo e grandi edifice sparsi sul terreno, in parte di epica preneroniana, in parte eretti per e/o integrati nella *Domus Transitoria*. Questa, a sua volta, sarebbe stata trasformata nella *Domus Aurea*”²⁴.

A reader familiar with my publications will know that this is false. But, just to be clear, *nowhere, ever*, have I suggested anything like the patchwork they attribute to me. *Nor do I say anything that could be honestly mistaken for such a thing*. There are some pre-Neronian remnants that were exploited for the Neronian designs, but the idea that scattered earlier buildings were just patched together to make the Esquiline Wing is

²⁰ Ball 2003, n. 35. 2. Room 69 (mostly pre-Neronian masonry), may or may not have another. There are *no* others, *demonstrably*.

²¹ Following Moormann, Stinson 2006, 512, claims that the masonry evidence in the Esquiline Wing bespeaks “messy inconsistencies”. There are complex passages, to be sure, but not in Neronian construction; only pre-Neronian remnants complicate the evidence. Neronian construction was never messy or inconsistent.

²² No ancient source specifies the Esquiline Wing.

²³ We don't know what was actually completed.

²⁴ M&M 2013, 20

absurd. *That is exactly why I do not say this.* M&M want readers to think I am the source of that absurdity. That is monstrous; *they* are. The truth is much more complex, as my publications explain, but it does not appear in M&M 2013.

“A prescindere dalle idee di Voisin sul valore astrologico dell’ubicazione dell’edificio, vi sono alcune osservazioni finora non fatte, che illustrano come la costruzione del padiglione fosse progettata sofisticatamente e non come un ‘*patchwork*’ di strutture preesistenti, come ha pensato Ball, o edificate in fasi successive²⁵.”

The word ‘*patchwork*’ is a perfect illustration of M&Ms’ misrepresentation. In English, italicized and in quotation marks, it stands out from the Italian text. Note 87 at the end of the sentence also makes the English word appear to be a quotation from me. It is not; M&M made it up. This becomes obvious on reading their footnote: it is not a reference to my work at all, but to their own essay critiquing me in Chapter 3.

Ball 2003 also includes an 18-page essay entitled “The Personae of Severus and Celer and the History of Roman Concrete Design”, assessing the systematic thought processes of Severus and Celer and their contribution to the history of Roman concrete design²⁶. Complete knowledge of the masonry supports such detailed analysis. The fact that the Esquiline Wing was “*progettata sofisticatamente*” is exactly my point²⁷.

M&Ms’ misrepresentation of my work is frustrating, and these are not isolated examples. For now, though, let me just note the continuing theme in Chapter 2, where brief, false innuendos prepare an unwary reader for the misrepresentation of my work in Chapter 3.

Chapter 3 addresses the architecture specifically. It actually encompasses several topics, but the main goal is to lay out M&Ms’ arguments about the masonry of the Esquiline Wing, claiming it is all one Neronian project in two construction phases.

A one-page synopsis of ancient literary sources notes the obvious Neronian phases: *Domus Transitoria*, fire of A.D. 64 and *Domus Aurea*. This brief *précis* precludes detailed analysis of the building on a historical or literary basis. Suetonius’s reference to Otho is absent, banished to Chapter 1, where its incongruity made it easy to overlook. There is no hint that it might be meaningful here, for both masonry and decoration. M&M only repeat that it is not known if Otho’s “noteworthy sum” was actually spent.

The next heading, earlier chronological proposals, is a topic worthy of an entire chapter, but is only a column and a half. This ought to be where my work is discussed, being of exactly this topic, but M&M simply deny that there has been any such work:

“La sua storia edilizia non è stata studiata e/o pubblicata in modo approfondito. Per mancanza di talune discussione, si studiava la pianta e si basava su di essa delle ipotesi riguardo alla cronologia, partendo dalle differenze caratteristiche architettoniche delle varie componenti del complesso. Solo durante gli ultimi decenni sono state eseguite delle ricerche *in situ* ma anch’esse non sono finite con conclusioni unisono²⁸.”

²⁵ M&M 2013, 21

²⁶ Ball 2003, 258-76. Earlier versions appears in Ball 1987, 360-75 and Ball 1994, 231-3, the latter the subject of Moormann’s 1995 review.

²⁷ Similarly, Moormann 1995 (a review of Ball 1994) is entitled “A Ruin for Nero on the Oppian Hill?”, as if “a ruin” were my argument. It is exactly the opposite (Ball 1994, 185).

²⁸ Strangely, this is followed by note 15, citing Lancaster, 2005, an extremely brief reference in a book on concrete construction techniques.

The first declaration is simply false, as M&Ms' own appendix proves. The second is equally odd, stating M&Ms' extraordinary *modus operandi*, since at least 1994, of merely looking over the whole plan and making up an interpretation based on whatever ideas spring to mind. Moormann calls this "the structural reading of the plan" noting things like the differences between the East and West Blocks, etc.²⁹ This is yet another way that M&M grant themselves permission to ignore the detailed evidence.

Chapter 3 concludes with M&Ms' attempt to review my own work. Their listing of the five main chronological types (p. 43) is accurate enough. M&Ms' misrepresentation of my work begins with "commentary" (p. 43-44), including (again) the specious argument about Lugli's *III Periodo*. Rather than respond to the inaccurate comments in detail, however, let me simply note that M&M are incorrect about the masonry and misleading about my arguments, which are readily available in my own publications. A scholar following M&M here will be misled.

The same is true in M&Ms' own phase-by-phase analyses (p. 44-45), which cite virtually no evidence, but merely try to bend every feature towards a purely Neronian interpretation. Their arguments are sometimes astonishing, such as (p. 45),

"E poi, a che cosa avrebbero potuto servire la parte NO del cortile pentagonale (fase 1) e i vanni angolari simmetrici 64 e 116 (fase 2), tutti a se stanti. Tutti questi, insieme alla parte NE (fase 4), si spiegano solo come parti di un unico disegno per il cortile pentagonale. "

Because this passage includes Rooms 91, 116 and 119, it is a good example of M&Ms' misleading argumentation. It always has been my argument that a grand pentagonal court was devised only in the Neronian phases³⁰. This is obvious from the Neronian masonry, which is easy to identify and relate chronologically to earlier rooms reused in the Neronian period: there were earlier rooms that Nero's architects realized could be made into a grand new design, unlike what stood there before. The original purpose of the earlier rooms is unknown, but the fact that they are earlier and different from the Neronian design is simply true. The pre-Neronian design was incompatible with the Neronian design, as proved by Room 91. This also disproves M&Ms' "structural reading". The fact that they were then made into a new, different and wholly cohesive design does not change the fact that earlier rooms were involved. *Of course* the Neronian design is *cohesive*; that is how Severus and Celer designed it. They razed any earlier remains that did not correspond with their vision, leaving scars to prove it. They only retained earlier rooms that contributed usefully, modified as needed. The cohesive Neronian design has no bearing; those rooms and their decoration were reused from pre-Neronian structures³¹.

And, finally:

"A proposito del presunto muro E otoniano nella sala 44, va osservato che la decorazione all'interno della sala stessa (l'altro lato, verso il ninfeo 45, non ha una decorazione) è identica, per quanto accertabile, a quella delle altre pareti e non mostra distacco, il che suggerisce un'applicazione dell'intera decorazione della sala 44 in un unico processo, quindi, interamente neroniano o otoniano, in dipendenza della datazione del muro. A nostro parere è una decorazione neroniana."

This is the curtain wall between Rooms 44 and 45a, fascinating for a number of reasons. Some attention to M&Ms' arguments here is worthwhile. Clearly, M&M insist that the grand decoration scheme in Room 44 is

²⁹ Moormann 1995, 403. In note 7 he even claims the layout is based on the Fibonacci sequence, an absurdity that nicely illustrates what happens when a scholar denies the data and invents freely.

³⁰ Ball 1994, 185-186; Ball 2003, 46, Chapter 3 and 225.

³¹ Moormann has known this since 1994, laid out explicitly in Ball 1994, 223, misrepresented in Moormann 1995, 404 (perpetuated in 2013).

Neronian. That is dubious. The decoration runs onto (and is later than) the curtain wall, so the wall dates the decoration. So far, M&M and I agree. On what basis do they say “in our opinion it is a Neronian decoration”? Style is a useless criterion because there were no frescoes, just revetment and mosaic (all spoliated). Even if there were frescoes, do M&M claim that *style* can distinguish between early AD 68 and late AD 68? They make no argument, though; they just say they think it is Neronian.

The anomalous masonry of the curtain wall says otherwise. Earlier in this passage M&M argue that it is a Neronian *pentimento*³² and on p. 38 they claim the unique masonry is explicable because it is a thin wall. This is wrong in many ways. First, a *pentimento* is easy to spot and this is nothing of the sort; *all* Neronian construction was completed, including the vaults and colonnades at both ends of Room 44. Then the E colonnade was replaced by this wall³³. The wall is a later change of design and the decoration correlates with it.

The masonry is eloquent. *III Periodo* never has leveling courses, but his wall does, making it like Lugli’s *IV Periodo*. More important, the wall *fabric* is also clearly *not III Periodo*, different in course density, brick dimensions, brick color and pointing technique. M&M have been claiming, for years, that any example of *III Periodo* can be equated with any other. This is specious, of course, but if they argue that Lugli’s *Periodo* definitions are grounds for saying samples must be the same thing, how to they respond to the fact that here we have a *different* Lugli *Periodo*? They simply ignore it.

M&M (p. 38) say this is just Neronian masonry, claiming the leveling courses were added because the wall is thin, needing reinforcement. That is wrong. Although we do not know why the Romans started adding leveling courses after the Julio-Claudian era, we do know that leveling courses *weaken* the concrete, preventing the core from bonding³⁴. In Room 44 they certainly did *not* fear for the strength of the wall anyway. The wall is *not* thin, being two Roman feet thick, which is standard throughout the building. The wall is also under Room 44’s vault, so it is *not load-bearing*. The wall was also supported around its perimeter, with its core concrete laid up against existing masonry. And, most important, the Esquiline Wing is full of tall Neronian walls, without additional support, including some bearing vaults. *None* show any sign of stress, even today. The south side of Corridor 19 is a fine example. Neronian *III Periodo* masonry would have worked perfectly for the new wall in Room 44 and Neronian masons certainly would have known. But these are not *III Periodo* masons or materials.

Roman patrons usually favored specific brickyards (*officinae*) and contractors – usually their own clients – employed consistently within a given dynasty. The anomalous fabric of the wall between Rooms 44 and 45a is therefore especially interesting. The unique non-*III Periodo* fabric indicates that a different *officina* and masons were tapped for this one wall. Why would any Julio-Claudian patron do that? They would not. An emperor from a different *gens* would switch to his own clients’ *officinae*. So, in sum, this wall and the Room 44 decoration that runs onto it are demonstrably later than the Neronian fabrics; the awesome decoration is different from any other in the building; and the masonry in the curtain wall is uniquely not Neronian. I confidently rest my reputation on the interpretations I have based on this evidence. I would also note, finally, that removing the decoration of Room 44 from the Neronian era has no bearing on how we understand the frescoes in other rooms. It is isolated from the Neronian frescoes and in different media.

I hope I make my point. Because they insist on seeing the Esquiline Wing as Neronian, M&M riddle their volume with error, misrepresentation and fantasy. My own role in this situation is not of my own choosing,

³² As labeled on fig. 0.10 too.

³³ We don’t know why, but the wall did separate Room 44’s decoration scheme from the very different grotto scheme in Room 45, which also became suitably darker.

³⁴ Mac Donald 1965, 162-163 and fig. 131b.

naturally, but so long as it is clear that M&M are not to be trusted as far as masonry interpretation is concerned, I can spare the reader many other examples³⁵.

Chapter 4 lays out M&Ms' stylistic bases for identifying their three *botteghe*, largely matching Peters and Meyboom 1982. This is typical of their argumentation throughout. They are correct to note the distinctive style and materials in each great suite of major rooms, but stylistic differences cannot actually distinguish who painted which part. The differences can be accounted for in many ways, most obviously – and most likely – by the fact that each grand suite of rooms had its own decoration scheme. Different workshops may or may not have been used to execute them, and Suetonius specifies that it was just one, the studio of Famullus. M&Ms' theory is possible, but also entirely speculative.

Stylistic evidence also does not link the cheaper corridor frescoes with the high-quality *sellarium* decorations M&M attribute to *bottega A*³⁶. The styles and materials are very different, in overview and detail. M&Ms' argument that the corridor scheme was done by novices trying to imitate masters working in the important rooms is clever, but also baseless. The corridor scheme is obviously executed quickly, with cheap materials, but also with great skill. The lowly usage for the corridor explains the cheaper decoration. The tiny details M&M cite to try to assign this work to *bottega A* are, at best, tenuous evidence.

The fact that M&M reject key masonry evidence is most problematic in Chapter 4. This is where they force demonstrably non-Neronian frescoes in Room 116 into “*bottega C*” and those in Rooms 46, 69 and 70 into *bottega A*. Since the frescoes lack specific dating information (graffiti, inscriptions, context materials), *M&Ms' typologies are based exclusively on visual analysis*. Given how obviously different the non-Neronian samples are from the Neronian types (Rooms 46 and 116 astonishingly so), the fact that M&M doggedly force them into their Neronian *botteghe* undermines the credibility of their stylistic analyses. Their *bottega* definitions clearly include invalid material. A reader cannot be confident about M&Ms' stylistic judgment.

Luckily, most examples that M&M cite in Chapter 4 *do* exemplify cohesive Neronian stylistic types. M&Ms' specious arguments consist only of their Neronian interpretation of misidentified non-Neronian examples. By eliminating the non-Neronian examples, the integrity of M&Ms' stylistic definitions is restored. I have studied every wall of every room, including all of the decoration, noting the same stylistic groupings as M&M, but the masonry evidence also excluded the non-Neronian anomalies. So, my brief publication of the main decorative types can be used as a guide to M&Ms' detailed catalogue descriptions and photos³⁷.

Chapter 5 concerns the association between decoration types and specific suites of rooms, echoing Moormann and Meyboom 1993 and Moormann 1998. We do not know what any room was used for, but each suite of rooms has its own distinctive frescoes, the grandest decoration being in the largest room at the center.

Chapter 6 relates Esquiline Wing decoration to fourth style examples from Pompeii and Herculaneum, based on generic similarities of style and materials. Chapter 7 is an elaborate history of vault decoration, creating a typology for the Esquiline Wing.

It may seem unfair to cover Chapters 5-7 so briefly, but in fact more is not needed. They are what they say they are. This is also true for the detailed room-by-room catalogue comprising Chapter 8, abundantly illustrated in Part II. M&Ms' major arguments in Chapters 5-7 are, in essence, valid, at least as far as the

³⁵ And there is much else, M&Ms' arguments about Rooms 44, 46, 80 and 119 being especially obtuse.

³⁶ M&M 2013, 56-57.

³⁷ Ball 2003, 19-24 (or in much greater detail in Ball 1987, spread out section by section).

Neronian decorations are concerned. A knowledgeable reader will also recognize nearly everything in these chapters, being more detailed versions of what M&M and Peters have been publishing for decades.

Appendix: More Recent Developments

For the past decade my own attention has been focused on Pompeii, so returning to Rome to address these old *Domus Aurea* issues again has been interesting, especially Y. Perrin's recent reevaluation of the Julio-Claudian brickstamps found by de Romanis and Lugli³⁸. These cannot be explicitly linked with the wall masonry, being from pre-Neronian *débris* or Neronian drains. Perrin treats this is tenuous material carefully, establishing useful chronological *termini*. He isolates two distinctive groups, one with a *terminus post quem* of AD 59 and the other more broadly dated to AD 64-68 and some decades after. The brickstamps from the West Block are the AD 59 *terminus post quem* group, found in pre-Neronian *debris*, while the later group is associated with drains in the East Block, therefore dating to AD 64-68. This is also consistent with my dates for the two Neronian phases based on the masonry, *i.e.*, that the original construction of the West Block was the *Domus Transitoria*, built before AD 64, and the East Block was added as part of the *Domus Aurea* after AD 64. The brickstamps do not relate to any specific fresco type, but by now it should be clear that masonry chronology does matter for understanding the decoration. Because Perrin's conclusions and mine support each other, drawn from disparate data, it is ever more certain that we do understand the masonry of the Esquiline Wing.

Bibliography

- Ball, L. (1994): "A Reappraisal of Nero's *Domus Aurea*", in : *Rome Papers* (Journal of Roman Archaeology Supp. 11), 183-254.
- Ball, L. (2003) : *The Domus Aurea and the Roman Architectural Revolution*, Cambridge.
- Boëthius, A. (1960): *The Golden House of Nero. Some Aspects of Roman Architecture*, Ann Arbor.
- Bucher, G. (2004) : rev. Ball 2003, *BMCR* 2004.06.33.
- Cima, M. & La Rocca, E., éd. (1998) : *Horti Romani, Atti del convegno internazionale, Rome*.
- Giovannoni, G. (1938) : "La cupola della *Domus Aurea* neroniana in Roma", in: *Atti del I Congresso nazionale di storia dell'archit.*, 1936, Florence, 3-6.
- Gros, P. (2006) : rev. Ball 2003, *International Journal of the Classical Tradition*, Summer 2006, 134-136.
- Lancaster, L. C. (2005) : *Concrete Vaulted Construction in Imperial Rome: Innovations in Context*, Cambridge-New York.
- Lugli, G. (1957) : *La tecnica edilizia romana*, Rome.
- MacDonald, W. L. (1965) : *The Architecture of the Roman Empire*, New Haven (rééd. 1982).
- Meyboom, P. G. P. et Moormann, E. (2013): *Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea di Nerone a Roma* (Babesch Supplementa, 20), Louvain.

³⁸ Perrin 2011. See also Ball 1994, 253-254, "A Note on Brickstamps".

- Moormann, E. & Meyboom, P. G. P. (1993) : “Il padiglione della *Domus Aurea* neroniana sul Colle Oppio : questioni sulla datazione”, in : *Actes XIV congrés International d’Arqueologia Clàssica, Tarragona, 1993*, Tarragone, vol. 2, 293-295.
- Moormann, E. (1995) : “A Ruin for Nero on the Oppian Hill?”, *JRA*, 8, 403-405.
- Moorman, E. (1998): “‘Vivere comme un uomo’. L’uso dello spazio nella *Domus Aurea*”, in : Cima & La Rocca 1998, 345-361.
- Parslow, C. (2004) : rev. Ball 2003, *New England Classical Journal*, 31 (4), 466-469.
- Perrin, Y. (2011) : “La *Domus Aurea* sur l’Esquilin : l’apport des estampilles sur briques à la chronologie des vestiges”, in : *Corolla Epigraphica: Hommages au professeur Yves Burnand II*, Bruxelles, 602-611.
- Peters, W. J. T. et Meyboom, P. G. P. (1982) : “The Roots of Provincial Painting. Results of Current Research in Nero’s *Domus Aurea*”, in : *Roman provincial Wall-Painting of the Western Empire*, BAR Intern. Ser. 140, Oxford, 33-74.
- Stinson, P. (2006) : “‘Reading’ the Walls of the *Domus Aurea*”, *JRA*, 19, 511-516.
- Zander, G. (1965) : “Nuovi studi e ricerche sulla *Domus Aurea*”, *Palladio*, 15, 157-159.

